

# MARCUS MANILIUS



Les  
astrologiques

  
Arbre d'Or



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Marcus Manilius

Les astrologiques  
ou  
la science sacrée du ciel

Traduction et notes d'Alexandre Pingré



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2008  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays

# LIVRE PREMIER

J'entreprends dans mes chants de faire descendre du ciel des connaissances véritablement divines, et les astres mêmes, ces confidents des oracles du destin, dont le pouvoir, dirigé par une sagesse suprême, produit tant de vicissitudes dans le cours de la vie humaine. Je serai le premier des Romains, qui fera entendre sur l'Hélicon ces nouveaux concerts, et qui déposera au pied de ses arbres, dont la cime toujours verte est sans cesse doucement agitée, des dons qui leur sont analogues, et qu'on ne leur a pas encore offerts. C'est vous, César<sup>1</sup>, vous, prince et père de la patrie, vous qui par des lois respectables régissez l'univers soumis, vous, vrai dieu, qui méritez une place dans le ciel où votre illustre père<sup>2</sup> a été admis; c'est vous qui m'inspirez; c'est vous qui me donnez la force qui m'est nécessaire pour chanter des objets aussi relevés.

La nature, devenue plus favorable aux vœux de ceux qui cherchent à l'approfondir, semble s'offrir d'elle-même, et ne désirer rien tant que de manifester dans des chants mélodieux les richesses qu'elle renferme: ce n'est qu'en temps de paix qu'on peut se livrer à ce travail. Il est doux de s'élever au plus haut de l'espace, de passer ses jours à en parcourir les routes immenses, de connaître les signes célestes, et les mouvements des étoiles errantes<sup>3</sup> opposés à celui de l'univers. Mais c'est peu que de s'en tenir à ces premières connaissances. Il faut s'efforcer de pénétrer ce que le ciel a de plus secret; il faut développer le pouvoir que ses signes exercent sur la production et la conservation de tout ce qui respire; il faut détailler ces objets dans des vers qui soient dictés par Apollon. Le feu sacré s'allume pour moi sur deux autels: je dois mon encens à deux temples différents, parce que deux difficultés m'effraient, celle du vers, et celle du sujet. Je m'astreins à une mesure soumise à des lois sévères et l'univers, faisant retentir autour de moi le bruit imposant des parties qui le composent, m'offre des objets qu'il serait à peine possible de décrire dans un langage affranchi des entraves de la poésie.

Quel est l'homme qui pénétra le premier les mystères du ciel, par la faveur des Dieux? S'ils s'y fussent opposés, qui aurait osé dérober, pour ainsi dire, les secrets de cette puissance souveraine qui règle l'univers? Par quels efforts un audacieux mortel serait-il parvenu à paraître égaler les Dieux, malgré les Dieux eux-mêmes;

---

<sup>1</sup> César Auguste, fils adoptif de Jules César.

<sup>2</sup> Jules César.

<sup>3</sup> Manilius veut parler ici des planètes.

## LES ASTROLOGIQUES

à s'ouvrir les routes sublimes du ciel ; à suivre jusque sous l'horizon, et dans tous les retours de l'espace, les astres toujours fidèles à produire les effets qui leur sont commandés ; à connaître les noms, le cours, l'action des constellations célestes ?

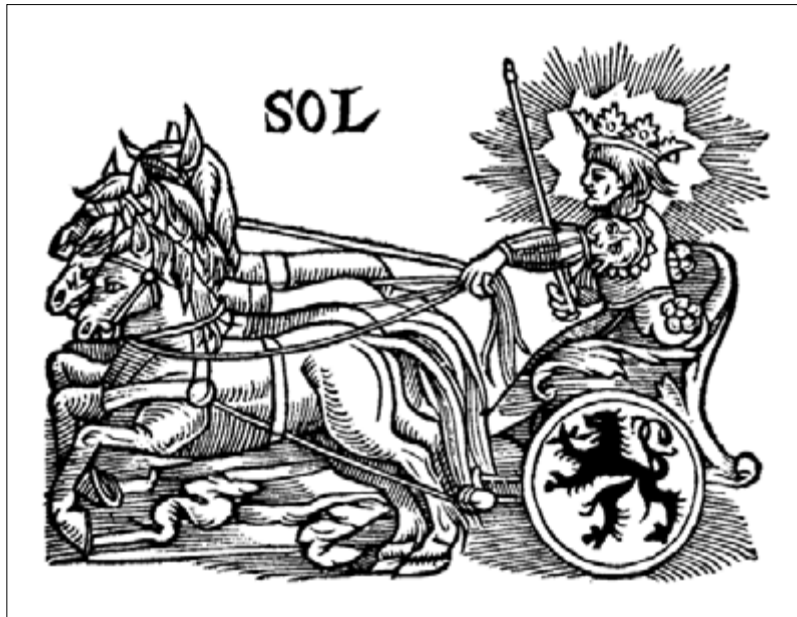


Mercur

C'est à vous, ô Mercure, que nous sommes redevables de cette science divine : c'est vous qui avez découvert à l'homme les mystères du ciel et des astres, pour agrandir les idées qu'il se serait formées de l'univers ; pour qu'il en respectât non seulement les apparences extérieures, mais bien plus encore le pouvoir énergétique de tous les objets qu'il renferme ; pour qu'il pût enfin connaître Dieu dans toute l'étendue de son immensité. Et la nature elle-même a encouragé les hommes à lever le voile qui la couvrait. Elle daigna d'abord se faire connaître aux rois, à ces âmes dont la puissance semble approcher de la majesté divine, qui dans les contrées de l'orient ont policé les nations sauvages, dont les terres sont partagées par l'Euphrate, ou inondées par le Nil, c'est là que le monde renaît, et recommence à voler au-dessus des peuples noircis par son ardeur. Après les rois, les prêtres, choisis pour offrir en tout temps des sacrifices dans les temples et pour présenter aux Dieux les hommages du peuple, se concilièrent leur faveur par ce saint office : la divinité, présente en eux, embrasa leur âme généreuse ; elle crut devoir se communiquer à ses ministres et leur manifester son essence. Ils furent les premiers germes d'une découverte nouvelle. Et pour ne me point arrêter sur des objets généralement connus, on parvint à entendre le langage des oiseaux,

## LES ASTROLOGIQUES

à lire l'avenir dans les entrailles des victimes, à faire périr les serpents par des enchantements, à évoquer les ombres, à ébranler l'Achéron jusque dans ses plus profonds abîmes, à changer le jour en nuit et la nuit en jour : l'industrie de l'homme, toujours susceptible de nouveaux progrès, tenta tout, vint à bout de tout, et ne mit un terme à ses recherches, qu'après avoir pénétré jusqu'au ciel, après avoir surpris la nature dans ses plus profondes retraites, après avoir compris tout ce qui est.



*Le soleil*

On sut alors pourquoi les nuages, en se heurtant, produisent un bruit si effrayant ; pourquoi la neige de l'hiver a moins de consistance que la grêle de l'été ; on connut la cause des volcans, des tremblements de terre, de la formation de la pluie, de l'impétuosité des vents ; et l'esprit éclairé cessa d'admirer ces effets naturels comme des prodiges ; arrachant à Jupiter sa foudre et le droit de tonner, il attribua le bruit du tonnerre aux vents, et le feu de l'éclair aux nuages. Après avoir ainsi assigné les effets à leurs véritables causes, l'homme s'appliqua à étudier l'univers au centre duquel il était placé ; il se proposa de connaître tout ce que renferme l'étendue du ciel ; il décrivit la forme des signes célestes ; il les désigna par des noms convenables ; il détermina les lois qui réglaient leurs divers mouvements ; il découvrit que tous les événements de la vie étaient subordonnés à la puissance et à l'état actuel de l'univers, que nos destinées étaient sujettes à des variations relatives aux diverses dispositions des corps célestes.

Tel est l'objet que je me propose de développer, objet que personne avant moi n'a consacré par ses chants. Puisse la Fortune favoriser cette grande entreprise! Puissent mes jours n'être terminés que par une longue et heureuse vieillesse, qui me laisse le temps de traiter à fond ce sujet immense et d'entrer dans un détail également intéressant des parties, tant grandes que petites, qui en sont dépendantes!

Puisque mes chants embrassent toute la profondeur du ciel et que je me propose d'amener sur la terre la connaissance des décrets du destin, mon premier soin doit être de tracer le tableau de la nature et la disposition générale de tout ce qui compose l'univers.

Que le monde ne reconnaisse aucun principe de son existence; qu'il ne la doive qu'à soi-même; qu'il n'ait jamais eu de commencement, qu'il ne puisse jamais avoir de fin<sup>4</sup>. Que le chaos l'ait engendré par la distinction des éléments primitivement entremêlés sans aucun ordre; et que les ténèbres, après avoir produit un monde éclatant de lumière, aient été contraintes de se retirer au plus profond de l'abîme<sup>5</sup>. Que le monde ait été produit par le feu; que les astres, ces yeux de la nature, doivent leur existence à une vive flamme répandue dans tous les corps, et formant dans le ciel le terrible tonnerre<sup>6</sup>. Que l'eau soit le principe universel, sans elle la matière toujours engourdie reste sans action; et qu'elle ait engendré le feu, par lequel elle est elle-même anéantie<sup>7</sup>. Ou qu'enfin la terre, le feu, l'air et l'eau existent par eux-mêmes; que ces quatre éléments soient les membres de la divinité; qu'ils aient formé l'univers, et que créateurs de tout ce qui est, ils ne permettent de reconnaître aucun être qui leur soit antérieur: qu'ils aient tout disposé, de manière que le froid se combine avec le chaud, le sec avec l'humide, les solides avec les fluides; que toujours en guerre, et toujours agissant de concert, ils se soient trouvés par cela même intimement réunis, capables d'engendrer, assez puissants pour produire tout ce qui subsiste<sup>8</sup>, ces diverses opinions seront toujours débattues et l'on doutera toujours de l'origine du monde: la cause de son existence nous est cachée; elle est au-dessus de la portée de l'intelligence des hommes et des dieux<sup>9</sup>.

---

<sup>4</sup> Tel était le sentiment d'Aristote (NDT).

<sup>5</sup> C'était la pensée d'Hésiode, d'Euripide, etc. (NDT).

<sup>6</sup> C'est l'idée d'Héraclite: c'est aussi à peu près celle de quelques physiciens de nos jours. S'ils n'attribuent pas expressément la formation de l'univers à la matière électrique répandue partout, cette matière au moins, selon eux, anime tout, vivifie tout, est la cause de tous les mouvements célestes (NDT).

<sup>7</sup> Tel était le dogme de Thalès (NDT).

<sup>8</sup> C'était la pensée d'Empédocle (NDT).

<sup>9</sup> Nous ne voyons pas qu'on puisse donner raisonnablement un autre sens à ce que dit ici



Mais quelle que soit son origine, on convient au moins de la disposition de ses parties : toutes sont placées dans un ordre invariable. Le feu, plus subtil, se porta vers la région la plus élevée ; établi dans le ciel étoilé, il y forma comme une barrière de flamme, qui sert de rempart à la nature. L'air léger occupa la région qui suivait immédiatement ; il s'étendit dans le vide de l'espace ; placé au-dessous des astres, il fournit au feu l'aliment nécessaire. La troisième place fut occupée par l'eau ; ses flots toujours agités ont formé les immenses plaines des mers : ce fluide, exalté en vapeurs atténuées, devient le germe de l'air auquel il sert de nourriture. La terre, par son poids, s'arrondit et se trouva fixée au-dessous des autres éléments ; elle n'était d'abord qu'une masse de vase, mêlée de sable mouvant, que le fluide abandonnait pour se porter à une région plus élevée. Plus ce fluide se raréfiait et se dissipait dans les airs, plus la terre desséchée resserrait les eaux, et les forçait de se restreindre à couler dans les vallées.

Les montagnes sortirent du fond de la mer, la terre naquit du sein des flots, environnée cependant de tout côté par le vaste océan. Elle est immobile, parce que l'univers s'écarte d'elle en tout sens avec une égale force : elle est tellement tombée de toute part, qu'elle ne peut plus tomber d'aucune : elle est le centre et en même temps le lieu le plus bas de tout l'univers<sup>10</sup>.

Les corps qui la composent, également pressés de tous les côtés, se soutiennent réciproquement, et ne lui permettent pas de se déplacer. Si un juste équilibre ne retenait pas la terre au centre du monde, le soleil, suivi de tous les astres du ciel, ne dirigerait pas si constamment sa course à l'occident, pour reparaître ensuite à l'orient, la lune ne roulerait pas son char dans l'espace qui est sous notre horizon ; l'étoile du jour<sup>11</sup> ne brillerait pas le matin, après avoir répandu son éclat du côté de l'occident, sous le nom d'étoile du soir. Or, si la terre n'est pas reléguée au plus bas de l'espace absolument considéré, mais si elle en occupe exactement

---

Manilius. Au reste, par ce dieu ou ces dieux, dont la cause de l'existence du monde surpasse l'intelligence, il faut sans doute entendre les dieux particuliers, Jupiter, Apollon, etc., et non la souveraine intelligence qui, suivant notre poète, anime toutes les parties de l'univers. Cette intelligence était nécessairement aussi ancienne que le monde, dont elle gouverne les ressorts ; on ne peut dire la même chose de Jupiter et des autres dieux, dont on connaissait la naissance, l'éducation, l'enfance et les progrès (NDT).

<sup>10</sup> Manilius suit ici les opinions reçues de son temps sur le système physique de l'univers. Si, comme nous n'en doutons pas, ces opinions sont erronées, au moins faut-il convenir que le poète les présente dans le jour le plus favorable. On aurait pu cependant lui demander pourquoi la lune, pourquoi les planètes, corps opaques, selon lui, ainsi que la terre, ne sont pas aussi tombées par leur poids au centre de l'univers (NDT).

<sup>11</sup> La planète Vénus. Elle s'écarte peu du soleil ; en conséquence on ne peut la voir que le matin avant le lever, ou le soir après le coucher de cet astre. C'est, après le soleil et la lune, l'astre qui répand le plus d'éclat. Les laboureurs le connaissent sous le nom d'étoile du berger (NDT).

le milieu, tous les chemins sont libres autour d'elle; toutes les parties du ciel peuvent descendre sous l'horizon à l'occident, et se relever à l'orient.

Car enfin, l'on ne me persuadera jamais que le lever des astres soit l'effet d'un pur hasard, ou que le ciel soit si souvent reproduit de nouveau, et que le soleil périclisse et renaissse tous les jours, surtout lorsque je considère que la disposition des signes célestes est la même depuis tant de siècles; que le même soleil parcourt les mêmes parties du ciel; que la lune varie ses phases et ses retours dans un ordre constant; que la nature ne s'en tient point à des essais incertains, mais qu'elle suit inviolablement les lois qu'elle s'est imposées elle-même; que le jour, accompagné d'une clarté toujours constante, et parcourant la circonférence de la terre, fait compter successivement à toutes les nations les mêmes heures; qu'un nouvel orient s'offrant sans cesse à la vue de ceux qui s'avancent vers l'orient, et un occident nouveau se présentant toujours à ceux qui voyagent vers l'occident, semblent embrasser, ainsi que le soleil, la circonférence entière du ciel.



La Lune

Au reste, il ne faut pas s'étonner si la terre demeure ainsi suspendue; le ciel ne l'est-il pas aussi lui-même? Il n'a autour de lui aucun appui; son mouvement, la rapidité de sa course en est une preuve convaincante. Le soleil, suspendu pareillement, promène çà et là son char agile, en se contenant dans les bornes de la route qui lui est prescrite. La lune et les étoiles volent dans l'espace: la terre, se modelant sur les lois célestes, y reste également suspendue. La terre se trouve

donc placée au centre de la région éthérée, à une distance égale des parties extrêmes qui la déterminent. Sa surface ne s'étend point en une plaine immense, elle est sphérique, elle s'élève et s'abaisse également de toutes parts.

Telle est aussi la figure de l'univers. Le ciel, par son mouvement de rotation, imprime cette même forme à tous les astres. Nous voyons que le corps du soleil est rond ; il en est de même de celui de la lune ; elle reçoit sur une surface convexe les rayons du soleil ; et ces rayons, devenant de plus en plus obliques, ne peuvent éclairer la totalité de son globe. Telle est donc la figure invariable des astres, elle est une vive image de la divinité ; on ne peut y distinguer ni commencement ni fin ; elle se ressemble dans toute son étendue, partout elle est la même. C'est par une suite de la sphéricité de la terre, qu'on ne voit pas partout les mêmes constellations. Vous cherchiez en vain Canopus<sup>12</sup> dans le ciel, jusqu'à ce qu'après avoir traversé la mer, vous soyez parvenu sur les rives du Nil. Mais les peuples qui voient cette étoile au-dessus de leur tête, ne peuvent découvrir la Grande Ourse ; la convexité de la terre y met obstacle, et leur dérobe la vue de cette partie du ciel.

Je vous appelle vous-même à témoin, astre de la nuit, de la sphéricité de notre globe. Lorsqu'au milieu de la nuit, vous vous trouvez plongée dans d'épaisses ténèbres, l'ombre qui vous couvre n'épouvante pas tous les peuples à la même heure : les peuples orientaux sont les premiers à s'apercevoir que vous ne renvoyez plus de lumière ; cette perte devient ensuite sensible à ceux qui vous observent au milieu de la nuit et l'obscurité de votre char s'étend enfin aux nations qui peuplent l'occident : elles sont les dernières qui croient vous rendre votre éclat par le son bruyant des instruments<sup>13</sup>.

Si la surface de la terre était plane, il suffirait que vous fussiez sur l'horizon, votre éclipse inquiéterait à la même heure toutes les nations. Mais la terre étant de figure sphérique, la Déesse de Délos éclaire d'abord un peuple, et successivement un autre ; elle se lève et se couche au même instant, circulant autour de la

---

<sup>12</sup> Étoile de la constellation du Vaisseau, invisible en France. On a fait un crime à Manilius d'avoir dit qu'il fallait aller en Égypte pour voir cette étoile, qu'on découvre cependant facilement sans traverser la Méditerranée. Il est vrai que l'on découvre Canopus à Cadix et dans la partie méridionale de la Grèce ; mais ceux qui ont fait cette objection, n'ont pas fait attention que la déclinaison, de cette étoile est maintenant moins australe que du temps de Manilius et d'Eudoxe. Canopus pouvait alors s'élever au-dessus de l'horizon de Cadix, mais si peu que les vapeurs de l'horizon ne permettaient pas de la distinguer (NDT).

<sup>13</sup> Ce que dit ici Manilius n'est pas tout à fait exact. Partout où l'on voit une éclipse de lune, on la voit au même instant physique. Mais les peuples occidentaux, qui ont la lune éclipsée à leur orient, comptent une heure beaucoup moins avancée que les peuples orientaux, qui observent l'éclipse à leur occident (NDT).

surface convexe de la terre ; si elle monte relativement à un point de cette surface, elle descend respectivement à un autre ; et commençant à dominer sur une partie, elle cesse de dominer sur la partie voisine. La surface de la terre est habitée par diverses nations, par différentes espèces d'animaux et l'air par des oiseaux. Une partie s'élève vers les deux ourses ; une autre, également habitable, s'étend vers les climats méridionaux ; celle-ci est sous nos pieds, elle nous croit sous les siens : c'est un effet de la pente insensible du globe, dont chaque point est dans un sens plus élevé, dans un autre plus abaissé que celui qui le précède. Lorsque le soleil, parvenu à notre occident, commence à éclairer l'horizon de ces peuples, le jour renaissant pour eux les arrache au sommeil, et les rappelle à la nécessité du travail : la nuit commence pour nous et nous nous livrons aux douceurs du repos. Le vaste océan sépare ces deux parties de la terre, et leur sert de commune enceinte<sup>14</sup>.

Ce bel ouvrage, embrassant le corps entier de l'univers, et tous les membres de la nature produits par les diverses combinaisons de l'air et du feu, de la terre et de l'eau, est dirigé par une âme céleste : la divinité l'entretient par une influence secrète, gouverne les ressorts cachés, en réunit toutes les parties par différentes sortes de rapports, de manière qu'elles se soutiennent réciproquement, qu'elles se communiquent mutuellement leur énergie, et que le tout reste fermement uni, malgré la variété des membres qui le composent.

Je vais vous détailler maintenant dans un ordre méthodique les constellations qui dardent leurs feux étincelants de toutes les parties du ciel ; et je commencerai par celles qui, de leur cercle oblique, ceignent le milieu de l'univers<sup>15</sup> ; elles jouissent tour à tour de la présence du soleil et de celle des autres étoiles errantes qui, par leur mouvement propre, semblent lutter contre celui du monde entier<sup>16</sup>. Par un ciel serein, il est facile de les distinguer ; c'est par elles qu'on peut pénétrer les décrets du destin : il est naturel de commencer par la partie la plus énergique de l'univers.

Le Bélier, premier des signes célestes, remarquable par l'or de sa toison, regarde avec admiration le Taureau qui tient une marche différente de celle des

---

<sup>14</sup> Plusieurs interprètes ont pensé que par le verbe *alligat*, Manilius avait voulu désigner l'océan comme un moyen de communication entre les deux hémisphères opposés. Nous ne pouvons être de ce sentiment : il est facile de voir que Manilius ne regardait pas cette communication comme possible. Il est du moins certain qu'elle n'existait pas de son temps (NDT).

<sup>15</sup> Les douze signes du Zodiaque : c'était aux étoiles éparses dans ces douze signes que les Astrologues attribuaient la plus grande influence sur les destinées des hommes ; la position favorable ou défavorable des planètes dans ces constellations décidait de tous les événements (NDT).

<sup>16</sup> Suivant l'ancien système, tout le ciel tourne autour de la terre d'orient en occident : outre ce mouvement commun, les planètes en ont un particulier d'occident en orient (NDT).

## LES ASTROLOGIQUES

autres signes et qui, tête baissée, semble appeler les Gémeaux, qui sont suivis de l'Écrevisse, après laquelle vient le Lion, puis la Vierge. La Balance, après avoir égalé les durées du jour et de la nuit, se fait suivre du Scorpion, qu'on distingue à son feu étincelant. Le Sagittaire, composé d'homme et de cheval, tend son arc ; il est prêt à décocher la flèche qu'il dirige sur la queue du Scorpion. On voit ensuite le Capricorne réduit à un assez petit espace. Après lui le Verseau vide son urne inclinée, et les Poissons reçoivent avec avidité l'eau qui en découle ; c'est leur élément naturel ; suivis du Bélier, ils sont les derniers des signes célestes. Tels sont les signes qui divisent le ciel en autant de parties égales ; ce sont autant de tableaux étincelants qui en forment comme le lambris. Rien n'est au-dessus d'eux ; ils occupent le faite de l'univers, ils servent d'enceinte à ce palais commun de la nature, qui renferme en son centre la terre et l'océan. Tous éprouvent avec le plus admirable concert les vicissitudes constantes du lever et du coucher, passant successivement des lieux où le ciel se plonge sous l'horizon à ceux où il semble renaître.



*Les Ourses et le Dragon*

Vers le lieu où le ciel s'élève jusqu'aux Ourses, jusqu'à ces deux brillantes constellations, qui du sommet de l'univers voient tous les astres au-dessous d'elles, et qui ne se couchent jamais, qui du plus haut du ciel, où elles sont en des

situations différentes, font circuler autour d'elles le monde et ses constellations, un axe dénué d'épaisseur prend naissance au centre des frimas, et balance l'univers, dont il peut être regardé comme le pivot. Tout le globe céleste roule autour de lui, tout y est dans un mouvement perpétuel, lui seul immobile traverse diamétralement l'espace et la terre même, et va se terminer près des Ourses australes<sup>17</sup>. Cet axe n'a aucune consistance; ce n'est pas son poids qui le rend capable de porter la charge de toute la machine céleste. Mais toute la substance éthérée étant toujours agitée d'un mouvement circulaire, et toutes ses parties conservant nécessairement ce mouvement primitivement imprimé, la ligne qui est au centre de cette espèce de tourbillon, autour de laquelle tout éprouve une rotation continuelle, si dépourvue de toute épaisseur, qu'on ne peut la regarder comme tournant autour d'elle-même, incapable de s'incliner, d'éprouver aucun mouvement de rotation, cette ligne, dis-je, a été nommée axe, parce que, immobile elle-même, elle voit tout l'univers circuler autour d'elle.

A l'une de ses extrémités, sont deux constellations très connues des infortunés navigateurs; elles sont leurs guides, lorsque l'appât du gain les porte à affronter les périls de la mer. Hélice<sup>18</sup> est la plus grande, et décrit un plus grand cercle; elle est remarquable par sept étoiles, qui disputent entre elles d'éclat et de beauté; c'est sur elle que les Grecs se règlent dans leurs navigations. Cynosure<sup>19</sup> plus petite, roule dans un espace plus resserré; elle a moins d'étendue, moins d'éclat, mais plus d'utilité, si l'on consulte les Tyriens; les Carthaginois ne croient pouvoir choisir un meilleur guide, lorsque sur mer ils ont dessein d'aborder à une côte qui ne paraît pas encore. Ces deux Ourses ne sont point placées de front, chacune tourne sa queue vers le museau de l'autre, de sorte qu'elles paraissent réciproquement se suivre. Entre elles est un Dragon qui les environne, les sépare l'une de l'autre, et les renferme dans l'enceinte de ses brillantes étoiles, de manière qu'elles ne peuvent se joindre, ni quitter la place qui leur est assignée.

Entre le Dragon et le milieu du ciel, où sept astres précipitant leur course, parcourent les douze signes qui semblent s'opposer à leur marche, on remarque plusieurs constellations, dont les forces, dues à des causes opposées, sont

---

<sup>17</sup> On verra plus bas que Manilius imaginait une ressemblance parfaite entre les deux pôles, que, suivant lui, il y avait près du pôle austral deux ourses semblables à celles qui sont au voisinage de notre pôle; que ces ourses étaient séparées par un dragon, etc. Je ne sais où Manilius avait puisé cette idée: la partie du ciel, que nous voyons au-delà de l'équateur, ne ressemble en aucune manière à celle que nous observons en-deçà (NDT).

<sup>18</sup> La grande ourse (NDT).

<sup>19</sup> La Petite Ourse. Avant l'invention de la boussole, c'était sur cette constellation, vu sa grande proximité du pôle, que les navigateurs réglaient la direction de leur course. La méthode des Tyriens était en cela préférable à celle des Grecs (NDT).

nécessairement mélangées : voisines du pôle d'une part, de l'autre, des feux du ciel, elles en reçoivent des influences, qui se combattent entre elles, modèrent réciproquement leur activité : il arrive de là que ces constellations rendent fertiles les terres au-dessus desquelles elles dominant. On voit d'abord près des Ourses brillantes et de l'Aquilon glacé la constellation toujours agenouillée<sup>20</sup> ; elle sait sans doute pourquoi elle est en cette posture. Derrière elle est Arctophylax<sup>21</sup> dit aussi le Bouvier, parce qu'il est dans l'attitude d'un homme qui pique des bœufs attelés : il transporte avec lui l'étoile Arcturus<sup>22</sup> placée sur sa poitrine. D'un autre côté paraît le cercle lumineux formé par la Couronne : son éclat n'est point partout le même ; l'étoile placée dans sa partie la plus élevée surpasse les autres en grandeur ; elle efface par son feu étincelant leur tendre blancheur ; c'est un monument consacré à Ariane, abandonnée de son amant. La Lyre, les bras étendus<sup>23</sup>, figure aussi parmi les constellations célestes : c'est l'instrument avec lequel Orphée charmaut autrefois tout ce qu'il atteignait de ses chants ; il s'ouvrit une route jusqu'aux Enfers mêmes, et par la douceur de ses sons il en fit révoquer les décrets immuables : de là les honneurs du ciel accordés à sa Lyre ; elle y exerce un égal pouvoir ; elle attirait autrefois les forêts et les rochers ; elle entraîne maintenant les astres, et se fait suivre par le globe immense de l'univers. La constellation nommée par les Grecs Ophiuchos<sup>24</sup> serre le Serpent par le milieu du corps, et semble mettre toute son attention à le retenir fermement, à développer les nœuds de son corps, à en étendre les replis : le Serpent



Le Cygne

<sup>20</sup> C'est la constellation qu'on nomme aujourd'hui Hercule : les anciens l'appelaient *Engonasis*, terme grec, qui signifie : agenouillé.

<sup>21</sup> Arctophylax est un terme grec qui signifie gardien de l'ourse. Cette constellation est, en effet, placée derrière la Grande Ourse, qu'elle semble conduire.

<sup>22</sup> C'est une belle étoile, placée au bas de la robe du bouvier. Arcturus est un terme grec, signifiant aussi gardien de l'ourse, ou, comme on l'explique ordinairement, queue de l'ourse.

<sup>23</sup> Il y a dans le latin *cornibu*, mais en français on dit les bras et non les cornes d'une lyre.

<sup>24</sup> Le Serpenteaire.

tourne cependant vers lui son cou flexible, glisse sous ses mains, et rend ses efforts inutiles.

Près de là est le Cygne; c'est Jupiter même qui l'a placé au ciel, en retour de la forme de cet oiseau, qu'il avait empruntée, pour séduire l'objet de son amour: descendu du ciel, il prit l'extérieur d'un cygne plus blanc que la neige, et prêta son dos couvert de plumes à l'imprudente Lédæ. Le Cygne étend encore, comme pour voler, ses ailes parsemées d'étoiles. On voit briller ensuite cette constellation, qui a la forme et la promptitude de la flèche. Après elle, l'oiseau du grand Jupiter<sup>25</sup> tend à s'élever au plus haut du ciel: on dirait qu'il porte la foudre en des lieux qu'il fréquente habituellement; oiseau digne de Jupiter et du ciel, auquel il fournit des armes redoutables.

Il est suivi du Dauphin, sorti du sein des mers pour prendre place entre les astres; ornement de l'océan et du ciel, il s'est immortalisé dans l'un et l'autre élément. Le cheval<sup>26</sup> remarquable par la belle étoile de sa poitrine, précipite sa course pour atteindre le Dauphin: son train de derrière est comme absorbé dans Andromède. A une distance assez considérable de Pégase, on voit une constellation que sa figure a fait nommer *deltoton*<sup>27</sup>; deux de ses côtés sont égaux, le troisième a moins d'étendue. Près de là sont Céphée, puis Cassiopée dans une attitude convenable à la punition qu'elle s'est attirée; enfin, Andromède abandonnée est épouvantée à l'aspect de la gueule effrayante du monstre<sup>28</sup> qui se dispose à la dévorer. Cassiopée pleure sur la triste destinée de sa fille, exposée, garrottée sur le rocher, prête à périr, si Persée, conservant dans le ciel son ancien amour, ne venait pas à son secours, et ne déployait pas la tête formidable de la Gorgone<sup>29</sup>, dépouille honorable pour lui, mortelle pour quiconque a le malheur de la voir. On rencontre bientôt le Cocher<sup>30</sup> dont les pieds touchent presque le Taureau: son art lui mérita le ciel et le nom sous lequel il est connu. Jupiter l'ayant vu vo-

<sup>25</sup> L'Aigle.

<sup>26</sup> Pégase. On remarque dans cette constellation trois étoiles de seconde grandeur; je ne sais pourquoi Manilius ne fait mention que d'une seule. Sur les cartes célestes on ne représente de Pégase que sa tête, son cou, son train de devant et ses ailes; le reste est censé caché derrière Andromède (NDT).

<sup>27</sup> Le Triangle.

<sup>28</sup> La Baleine.

<sup>29</sup> La tête de Méduse. Toute cette histoire, ou plutôt cette fable de Céphée, Cassiopée, Andromède, Persée, etc., est suffisamment connue. D'ailleurs Manilius la traitera plus en détail au livre V (NDT).

<sup>30</sup> Heniochos est un mot grec qui signifie *teneur de bride*. Ce modérateur de bride, ou ce cocher, était, à ce qu'on prétend, Erichthonius, fils de Vulcain, ou, selon d'autres, Myrtille, fils de Mercure, et cocher du roi Cœnomaüs. Ce que dit Manilius du cocher, convient plus à Erichthonius qu'à Myrtille (NDT).



## LES ASTROLOGIQUES

ler le premier sur un char attelé de quatre chevaux, le transporta parmi les astres. Avec lui paraissent les Chevreux dont les feux rendent la navigation dangereuse, et la Chèvre célèbre par l'honneur qu'elle a eu de nourrir le roi de l'univers : ce fut en quittant son sein que ce dieu devint maître de l'Olympe ; le lait qu'il y avait puisé lui donna la force de lancer la foudre et de faire gronder le tonnerre. Jupiter, reconnaissant, donna rang à la Chèvre entre les astres éternels ; une place dans le ciel fut un juste retour de la conquête de l'empire du ciel. Les Pléiades et les Hyades<sup>31</sup> font partie du fier Taureau ; elles déclinent vers le pôle boréal. Telles sont les constellations septentrionales.



Le Bouvier ou Arctophylax

Passons à celles que l'on observe au-delà du cours du soleil, qui roulent au-dessus des parties de la terre brûlées par ses feux, ou qui sont comprises entre le signe glacé du Capricorne et le pôle inférieur du monde. Sous ces constellations est une autre partie de la terre, où nous ne pouvons pénétrer : les peuples qui

---

<sup>31</sup> Les Pléiades sont un amas d'étoiles au-dessus des épaules du Taureau, connu du peuple sous le nom de la Poussinière. Elles étaient, suivant les anciens, au nombre de sept, bien qu'à la vue, on n'en pût découvrir que six. Vues maintenant avec le télescope, elles sont sans nombre. Les Hyades sont un autre groupe d'étoiles dans la tête du Taureau, ayant la figure d'un V couché ; on y découvre pareillement avec le télescope un grand nombre d'étoiles (NDT).

l'habitent nous sont inconnus, nous n'avons aucun commerce avec eux. Ils jouissent du même soleil qui nous éclaire, leurs ombres sont opposées aux nôtres, la disposition du ciel paraît renversée à leur égard, les astres se couchent à leur gauche, se lèvent à leur droite. Ils voient un ciel aussi étendu et non moins éclairé que le nôtre; il ne se lève pas pour eux moins d'étoiles que pour nous. Tout, en un mot, est égal de part et d'autre: nous ne l'emportons sur eux, que parce que nous avons le bonheur de posséder un astre tel qu'Auguste; il est César sur terre, il sera un jour un des principaux dieux du ciel.

On voit, au voisinage des Gémeaux, Orion<sup>32</sup> étendant ses bras dans une grande partie du ciel: sa marche hardie franchit pareillement un vaste espace. Ses brillantes épaules sont marquées de deux belles étoiles; trois autres obliquement rangées soutiennent son épée. Sa tête se perd dans le plus haut du ciel: trois étoiles la caractérisent; on les voit à peine, non qu'elles aient moins d'éclat, mais plus élevées, elles sont à une trop grande distance. Dans leur course rapide, les astres du ciel regardent Orion comme leur chef. La Canicule<sup>33</sup> le suit, fournissant sa carrière avec une promptitude extrême; il n'est point de constellation dont la terre doive plus redouter la première apparition. Ceux qui observent son lever<sup>34</sup> de dessus la cime élevée du mont Taurus, en concluent l'abondance ou la disette des fruits de la terre, la température des saisons, les maladies qui régneront, les alliances qui se concluront. Elle est l'arbitre de la guerre et de la paix; variant dans les circonstances de sa première apparition, elle produit des effets relatifs aux aspects qu'elle a pour lors, et nous gouverne par son seul regard. Qu'elle ait ce pouvoir, nous en avons pour garants sa couleur, sa vivacité, l'éclat de ses feux: presque égale au soleil, elle n'en diffère qu'en ce qu'étant beaucoup plus éloignée, elle ne nous lance que des rayons azurés, dont la chaleur est fort affaiblie. Tous les autres astres plient devant elle; de tous ceux qui se plongent dans l'océan et qui en sortent de nouveau pour éclairer le monde, il n'en est aucun dont l'éclat soit comparable au sien. A la Canicule succèdent Procyon, le Lièvre léger à la course, et le célèbre navire Argo, qui de la mer, dont il a le premier affronté les périls, a été transporté au ciel, dont il s'était rendu digne par les dangers émi-

---

<sup>32</sup> Orion est une des plus grandes, et bien certainement la plus brillante des constellations qui paraissent sur notre horizon. Ses épaules, ses pieds sont marqués par des étoiles de première et de seconde grandeur. Trois belles étoiles, connues du peuple sous le nom des trois Rois, forment son baudrier (NDT).

<sup>33</sup> Le petit chien, en latin. L'étoile de sa queue, dite Sirius, est la plus belle de toutes les étoiles.

<sup>34</sup> Le lever héliaque des étoiles, dont il s'agit ici, est leur première apparition, lorsque, après avoir été longtemps cachées dans les rayons du soleil, elles en sortent, et redeviennent visibles du côté de l'orient.

nents qu'il avait courus: conservateur des dieux, il est devenu dieu lui-même. L'Hydre est près de lui; ses étoiles brillantes paraissent comme autant d'écailles qui la couvrent. On voit au même lieu l'oiseau consacré à Phébus<sup>35</sup>, la coupe agréable à Bacchus, et ensuite le Centaure à double forme; homme en partie, il a depuis la poitrine jusqu'en bas les membres d'un cheval. Après le Centaure est le temple du monde<sup>36</sup>: on y voit briller un Autel consacré par l'hommage des dieux, obligés de repousser ces énormes géants armés contre eux, engendrés des crevasses de leur mère, aussi remarquables par la diversité des traits de leur visage que par la monstruosité de leurs corps.



L'Autel

La terre en fureur les souleva contre le ciel; les dieux alors se crurent abandonnés par les dieux supérieurs: Jupiter balança lui-même, dans la crainte de ne pas pouvoir ce qu'il pouvait réellement. Il voyait la terre révoltée, la nature bou-

---

<sup>35</sup> Le corbeau.

<sup>36</sup> «Exactement: *Ipsius hinc mundi templum est*. Il importe de remarquer que le centre de notre galaxie est situé exactement dans la direction du Sagittaire ou du Centaure où Manilius situait déjà «le temple du monde». Or la découverte du centre de la galaxie n'est pas antérieure à l'astronome Harlow Shapley (1918). Pourquoi les Anciens accordaient-ils à cette constellation une telle valeur religieuse et sacrée? Pourquoi le Sagittaire est-il le signe astrologique des «longs voyages» et de la «Maison-Dieu»? (Note de René Alleau, à son édition de *Les astrologiques*, Denoël, 1970).

leversée de fond en comble, les montagnes entassées sur les montagnes, les astres reculant d'effroi à l'approche de ces masses énormes<sup>37</sup>. Il n'avait point encore éprouvé de pareils assauts : il ignorait qu'il pût être des puissances capables de contrebalancer la sienne. Il éleva l'Autel, et le décora des feux que nous y voyons briller encore aujourd'hui. Près de l'Autel est la Baleine<sup>38</sup> roulant son dos couvert d'écailles, se pliant et repliant sur elle-même, et fendant les eaux de sa vaste poitrine : avide de dévorer sa proie, elle semble prête à la saisir.

Telle, autrefois, en s'approchant avec fureur de la fille de Céphée, exposée sur le rocher, elle fit jaillir l'eau de la mer fort au-delà de ses limites. Elle est voisine du Poisson austral, ainsi appelé du nom de la partie du ciel qu'il occupe<sup>39</sup>. Vers cette même partie coulent par mille sinuosités les ondes étoilées que répand le Verseau, et ce fleuve continuant de diriger son cours vers les régions australes, réunit ses eaux à la tête du Poisson, et paraît ne faire avec lui qu'un même astérisme. Telles sont les constellations, qui sous le nom d'australes, que leur ont donné les anciens astronomes, embellissent la partie du ciel éloignée de nous et comprise entre la route du soleil et les Ourses qui nous sont visibles, et qui vers l'autre pôle font plier sous leur poids l'essieu de l'univers.

Les astres qui font leur révolution dans la partie la plus basse du ciel, qui servent comme de fondement au brillant palais de l'univers, qui ne se montrent jamais au-dessus de notre horizon, ressemblent sans doute à ceux qui décorent le faite du monde : ce sont de part et d'autre les mêmes astérismes, et l'on voit près de chaque pôle deux Ourses en des attitudes opposées<sup>40</sup>.

---

<sup>37</sup> Les géants, outre l'énormité de leur taille, et les cent bras dont les poètes les ont gratifiés, avaient encore d'autres difformités : la plus frappante était que leur corps était terminé par une queue de serpent : c'est sans doute pour cela qu'on les appelle ici *permixta corpora*. Les dieux effrayés touchèrent l'autel, en se jurant une alliance réciproque ; ils repoussèrent et terrassèrent les géants : Jupiter reconnaissant transporta l'Autel dans le ciel, et le décora des étoiles qu'on y observe. Cette constellation, connue généralement sous le nom d'Autel, est appelée *Turibulum*, ou l'encensoir par Germanicus, Claudien et quelques autres (NDT).

<sup>38</sup> Entre l'Autel et la Baleine, il y a trois signes d'intervalle. Scaliger en prend occasion de censurer Manilius avec une extrême vivacité, et même avec quelque indécence. Manilius était poète, et non astronome. Il aura lu qu'entre les constellations australes (visibles en Europe) l'Autel est suivi du Poisson austral et de la Baleine, et il aura cru ces constellations plus voisines qu'elles ne le sont réellement (NDT).

<sup>39</sup> Il ne faut pas confondre ce Poisson avec les Poissons, douzième signe du zodiaque ; celui-ci, placé à l'extrémité du Verseau, forme à lui seul une constellation.

<sup>40</sup> Si quelqu'un regrettait les quatre vers que nous avons supprimés dans le texte, il pourrait ajouter ici : nous croyons par analogie qu'elles sont séparées et environnées par un seul dragon ; mais nous ne pouvons nous en assurer par le témoignage de nos yeux. C'est pour cela que sur les cartes célestes la partie du ciel qui nous est invisible est représentée parfaitement semblable à celle que nous voyons toujours (NDT).

Telles sont donc les constellations dispersées dans les différentes régions du ciel, et qui en occupent la vaste étendue. Mais ne vous figurez pas que vous reconnaîtrez dans le ciel des figures analogues à leurs noms, et qu'un éclat égal vous fera distinguer tous leurs membres, de manière qu'il ne vous reste rien à désirer, et que tous les linéaments soient marqués par des traits de lumière. Si des feux égaux embrasaient tous leurs membres, l'univers ne pourrait supporter un si grand incendie. En ménageant ces feux, la nature s'est ménagée elle-même ; elle a craint de succomber sous le poids : elle s'est donc contentée de distinguer les formes des constellations, et de nous les faire reconnaître à des signes certains. Leurs étoiles répondent tellement les unes aux autres, celles qui sont au milieu à celles qui occupent les extrémités, les plus basses aux plus hautes, qu'il ne faut qu'un simple trait pour les déterminer ; il doit nous suffire que toutes leurs parties ne soient pas invisibles<sup>41</sup>. Lorsque la lune, surtout, au milieu de sa révolution, montre tout son disque éclairé, les plus belles étoiles brillent avec elle dans le ciel ; les plus petites, peuple vil et sans nom, paraissent fuir devant elle, elles vident le ciel : on peut alors découvrir et compter les astres les plus lumineux, ils ne sont plus confondus avec les plus petits. Voulez-vous reconnaître avec plus de facilité ces brillants astérismes ? Remarquez qu'ils ne varient jamais sur le lieu de leur lever et de leur coucher, l'heure de leur lever est pareillement déterminée pour chaque jour de l'année ; le temps de leur apparition et de leur disparition est réglé sur des lois invariables. Dans ce vaste univers, rien n'est si étonnant que son uniformité et l'ordre constant qui en règle tous les ressorts ; le nombre des parties ne cause aucune confusion, rien ne se déplace ; les mouvements ne se précipitent jamais, jamais ils ne se ralentissent, ils ne changent jamais de direction. Peut-on concevoir une machine plus composée dans ses ressorts, plus uniforme dans ses effets ?

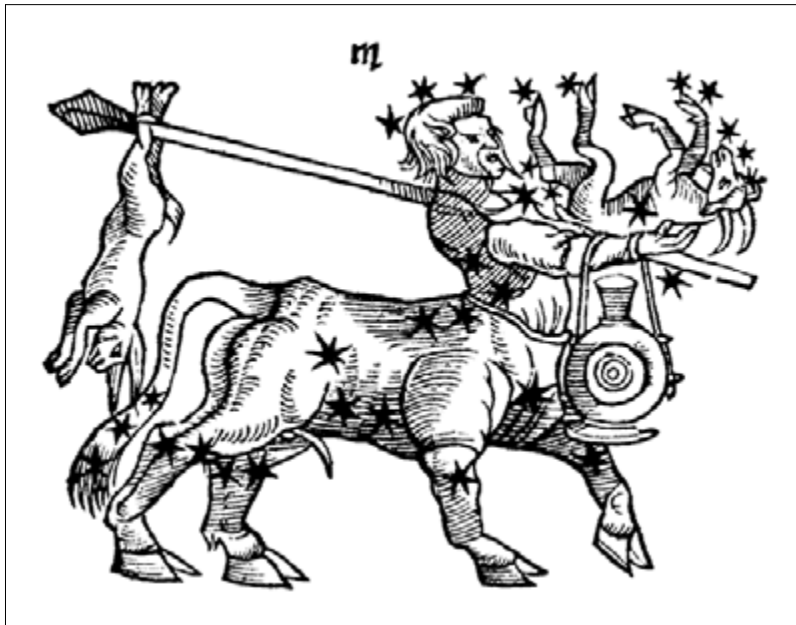
Quant à moi, je ne pense pas qu'il soit possible de démontrer avec plus d'évidence que le monde est gouverné par une puissance divine, qu'il est Dieu lui-même, que ce n'est point un hasard créateur qui l'a produit, comme a prétendu nous le persuader ce philosophe<sup>42</sup> qui s'imagina le premier que ce bel univers n'était dû qu'au concours fortuit d'atomes imperceptibles, dans lesquels il devait

---

<sup>41</sup> Nous venons de dire que Manilius n'était pas astronome, et il nous en donne ici une nouvelle preuve. Nous conviendrons si l'on veut, qu'il y a des constellations, dont le nom peut avoir quelque analogie avec la disposition de leurs étoiles mais ces constellations sont en très petit nombre. Les étoiles de la plupart ne répondent pas tellement les unes aux autres, qu'un simple trait suffise pour y déterminer des parties analogues aux noms qu'on leur a très arbitrairement attribués (NDT).

<sup>42</sup> Epicure, en cela cependant précédé par Démocrite.

un jour se résoudre; qui enseigna que ces atomes étaient les vrais principes de la terre, de l'eau, des feux célestes, de l'air même, qui par cela seul avait la puissance de former une infinité de mondes, et d'en détruire autant d'autres, qui ajouta que tout retournait à ces premiers principes, et changeait sans cesse de forme. A qui persuadera-t-on que ces masses immenses sont l'ouvrage de légers corpuscules, sans que la divinité s'en soit mêlée, et que le monde est l'ouvrage d'un aveugle hasard?



Orion et le Bélier

Si c'est le hasard qui l'a formé, qu'on dise donc que c'est le hasard qui le gouverne. Mais pourquoi le lever successif des astres est-il si régulier? Comment leur marche est-elle assujettie à des lois si constantes? Pourquoi aucun d'eux ne hâte-t-il le pas, et ne laisse derrière lui l'astérisme dont il fait partie? Pourquoi les nuits d'été sont-elles constamment éclairées des mêmes étoiles; et pourquoi en est-il de même des nuits d'hiver? Pourquoi les mêmes jours de l'année nous ramènent-ils les mêmes figures célestes; pourquoi en font-ils invariablement disparaître d'autres? Dès le temps où les peuples de la Grèce détruisirent Ilion, l'Ourse et Orion étaient déjà dans les attitudes opposées où ils sont aujourd'hui: l'Ourse se bornait à une révolution fort resserrée autour du pôle; Orion semblait s'élever vers elle, comme pour venir à sa rencontre, et ne quittait jamais le milieu

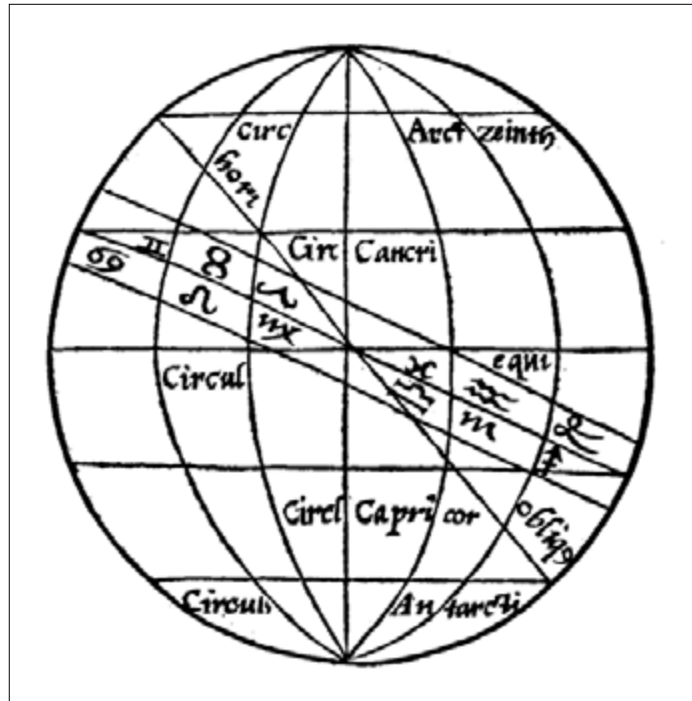
du ciel<sup>43</sup>. Dès lors, on distinguait les temps de la nuit par la position des étoiles<sup>44</sup>; ses heures étaient gravées au firmament. Depuis la ruine de Troie, combien de trônes ont été renversés! Combien de peuples réduits en captivité! Combien de fois la Fortune inconstante a-t-elle fait succéder la puissance à l'esclavage, la servitude à l'autorité? Quel vaste empire elle a fait naître des cendres oubliées de Troie! La Grèce, enfin, a été soumise au sort qu'elle avait fait éprouver à l'Asie. Je ne finirais pas, si je voulais compulser les fastes de tous les siècles, et détailler les vicissitudes étonnantes que les feux du soleil ont éclairées. Tout ce qui est créé pour finir est sujet au changement; après quelques années, les nations ne se reconnaissent plus elles-mêmes, chaque siècle change leur état et leurs mœurs. Mais le ciel est exempt de ces révolutions; ses parties n'éprouvent aucune altération, la succession des âges n'en augmente pas la vieillesse ni n'en diminue le nombre; il sera toujours le même, parce qu'il a toujours été le même. Tel que l'ont observé nos aïeux, tel le verront nos neveux: il est Dieu, puisqu'il est immuable. Que le soleil ne s'écarte jamais vers les Ourses voisines du pôle, qu'il ne varie point dans sa marche, que sa route ne le porte jamais vers l'orient; que l'aurore naisse constamment dans les mêmes parties de l'horizon; que la lumière de la lune ait des progrès certains et limités, qu'elle croisse et décroisse conformément à des lois invariables; que les astres suspendus dans l'espace ne tombent pas sur la terre, mais qu'ils circulent dans des temps déterminés, conjointement avec les constellations dont ils font partie; ce n'est point un effet du hasard, c'est un ordre établi par la sagesse divine.

Mais quelle est l'étendue de l'espace qu'occupe la voûte du monde, quelle est celle des douze signes célestes? La raison seule suffit pour nous en instruire. La raison ne connaît point d'obstacle; l'immensité des objets, leur obscurité, rien ne l'arrête, tout cède à sa force, son activité s'étend jusqu'au ciel même. Elle enseigne que la distance des signes célestes à la terre et à la mer est égale à l'étendue de deux de ces signes. Toute ligne qui traverse une sphère en passant par son centre, a de longueur le tiers de la circonférence de la sphère; c'est à bien peu de chose près sa juste mesure; donc puisque quatre signes forment le tiers

---

<sup>43</sup> L'équateur. A la lettre, Manilius dit qu'Orion parcourt tout le ciel, ce que l'on peut entendre de la position d'Orion dans l'équateur. En effet, cette constellation étant traversée par l'équateur, elle est en partie dans l'hémisphère septentrional, en partie dans le méridional: elle parcourt donc les deux hémisphères célestes, les deux parties du ciel; on peut dire en ce sens qu'elle parcourt tout le ciel.

<sup>44</sup> C'est, dit-on, Palamède, qui durant le siège de Troie, apprit à distinguer les veilles de la nuit par la position des étoiles dans le ciel. Cela peut être; mais nous ne doutons pas que, longtemps avant Palamède, les Égyptiens et les Chaldéens n'eussent déterminé par les astres les heures de la nuit.



*La Sphère du Monde*

de l'étendue des douze signes célestes, il s'ensuit que la distance de la partie la plus haute à la partie la plus basse du ciel est de quatre signes, et que la terre, suspendue au milieu de cet espace, est distante de l'intervalle de deux signes de chacune de ces deux extrémités. Donc toute l'étendue que vous voyez au-dessus de vous, jusqu'où votre vue peut aller, jusqu'où même elle ne peut porter, doit être égalée à deux signes : prise six fois, elle vous donnera la circonférence de cette zone céleste parcourue par les douze signes qui tapissent le ciel en des compartiments égaux<sup>45</sup>.

Ne vous étonnez donc pas si sous les mêmes signes on voit naître des hommes d'un caractère absolument différent, et dont les destinées sont diamétralement

<sup>45</sup> Toute cette doctrine de Manilius se réduit à ceci : Dans une sphère quelconque, le diamètre est à peu de chose près égal au tiers de la circonférence d'un grand cercle de cette sphère ; c'est une vérité connue de tout apprenti géomètre. Or, l'univers est sphérique ; la terre est au centre de cette sphère. Elle sépare donc en deux parties égales tous les diamètres : sa distance à la surface de la sphère est donc à peu près la sixième partie de la circonférence d'un grand cercle. Or, douze signes font l'étendue de la circonférence d'un grand cercle, tel que le zodiaque. Donc la distance de la terre à la partie la plus éloignée de la sphère, ou à la surface de l'univers, est égale à la sixième partie de douze signes, ou à l'étendue de deux signes. Mais cela nous conduit-il à la connaissance de la distance absolue de la terre aux signes célestes, à celle de l'étendue absolue de ces signes ? J'ose ajouter : cela méritait-il l'éloge pompeux de la raison, qui sert de préambule au raisonnement de notre poète ? (NDT).



opposées : considérez l'étendue de chaque signe, et le temps qu'il emploie à le parcourir ; un jour entier suffit à peine à leur lever successif.

Il me reste à vous exposer quelles sont les limites célestes, les bornes établies au ciel dans un ordre régulier, les termes qui règlent la course des astres étincelants.

Un cercle du côté de l'Aquilon<sup>46</sup> soutient l'Ourse brillante ; six parties entières<sup>47</sup> le séparent du sommet du ciel. Un second cercle<sup>48</sup> passe par l'extrémité la plus boréale de l'Écrevisse : c'est là que Phébus semble s'arrêter, lancer avec le plus d'éclat ses rayons, et dans des révolutions plus apparentes nous prodiguer le plus longtemps ses feux : ce cercle déterminant la saison des plus grandes chaleurs, en a pris le nom de cercle d'été : il borne en cette partie la course brûlante du soleil, il est un des termes de sa carrière : sa distance au cercle boréal est de cinq parties. Le troisième cercle<sup>49</sup>, placé précisément au milieu du monde, voit de part et d'autre les deux pôles à des distances égales : c'est là que Phébus, ouvrant dans sa marche rapide les saisons tempérées du printemps et de l'automne, règle sur des mesures égales la durée du jour et de la nuit. Ce cercle divise le ciel en deux hémisphères semblables : quatre parties séparent sa trace de celle du cercle de l'été. Le cercle qui suit immédiatement porte le nom de cercle d'hiver<sup>50</sup> ; il détermine les derniers pas que fait le soleil pour s'éloigner de nous ; il ne nous fait parvenir les feux de cet astre qu'avec réserve et par des rayons obliques, et le retient le moins longtemps sur notre horizon. Mais les régions, au-dessus desquelles il domine, jouissent de leurs plus longs jours ; une chaleur brûlante semble en prolonger la durée ; à peine font-ils place à de courtes nuits. Deux fois deux parties écartent ce cercle de celui du milieu du ciel. Il reste encore un cercle<sup>51</sup> : voisin de l'extrémité de l'axe, il resserre les Ourses australes et les environne comme par une ligne de circonvallation : sa distance au cercle d'hiver est de cinq parties ; et

---

<sup>46</sup> Cercle polaire arctique, ou plutôt cercle qui renferme les étoiles qui ne se couchent jamais dont, par conséquent, la distance au pôle est toujours égale à la hauteur du pôle.

<sup>47</sup> Les Anciens ne divisaient la circonférence du cercle qu'en soixante parties ; une de ces parties valait six de nos degrés ; donc six parties valaient trente-six degrés. Telle était en effet la hauteur du pôle à Cnide, où Eudoxe écrivait ; et Manilius, tant ici que presque partout ailleurs, ne fait que copier Eudoxe (NDT).

<sup>48</sup> Le tropique de l'Écrevisse ou du Cancer, dont la distance au cercle polaire était à Cnide de cinq parties ou de trente degrés en nombres ronds.

<sup>49</sup> L'équateur. Sa distance à chacun des deux tropiques est en nombres ronds de quatre parties ou de vingt-quatre degrés.

<sup>50</sup> Le tropique du capricorne.

<sup>51</sup> Le cercle polaire antarctique, c'est-à-dire, suivant la méthode des anciens, le cercle qui renferme les étoiles qu'on ne voit jamais sur l'horizon.

il est autant éloigné du pôle dont il est voisin, que le cercle qui lui correspond de notre côté est éloigné de notre pôle.

Ainsi, l'espace compris entre les deux pôles, divisé par le cercle du milieu en deux parties égales, forme par la réunion de ces deux parties la circonférence de l'univers, et cinq cercles divisant cette étendue déterminent les limites des astres, et le temps de leur demeure sur l'horizon. La rotation de ces cercles est la même que celle du monde, elle est également inclinée; le lever, le coucher de tous leurs points sont réglés sur des lois uniformes. En effet, la trace de ces cercles étant parallèle à la rotation universelle de la sphère céleste, ils suivent constamment la direction du mouvement du ciel, toujours à des distances égales les uns des autres, ne s'écartant jamais des bornes qui leur sont assignées, des termes qui leur sont prescrits.

Du sommet supérieur du ciel au sommet inférieur, s'étendent deux autres cercles<sup>52</sup> opposés l'un à l'autre; ils coupent tous les cercles dont nous venons de parler, et se coupent eux-mêmes en se rencontrant aux deux pôles du monde; l'axe de la sphère est leur point de réunion à chacune de ses deux extrémités. Ils distinguent les saisons de l'année, et divisent le ciel et les signes célestes en quatre parties égales.

Le premier, descendant de la cime la plus élevée du ciel, traverse la queue du Dragon, passe entre les deux Ourses, qui ne se plongent jamais dans l'océan<sup>53</sup> et entre les bassins de la Balance qui roulent au milieu du ciel passant ensuite dans la partie méridionale, sur la queue de l'Hydre, et par le milieu du Centaure, il gagne le pôle inférieur, duquel il se relève pour venir à la Baleine; il traverse le dos écailleux de cette constellation, prolonge les premières étoiles du Bélier, et celles

<sup>52</sup> Les deux colures: le premier est celui des équinoxes, le second celui des solstices. Colure est un mot grec, qui signifie mutilé de la queue. On a donné ce nom à ces deux cercles, non qu'ils soient réellement mutilés; mais parce qu'une partie de leur circonférence ne s'élève jamais au-dessus de l'horizon, à moins qu'on n'habite sous l'équateur même. On ne les voit donc point entiers, même successivement (NDT).

<sup>53</sup> Scaliger prétend qu'il n'est pas possible qu'un colure traverse en même temps la queue du dragon et les deux ourses; et il ajoute que le reste de la description est assez exact: *reliqua satis bene habens*. Deux pages après, presque tout ce que dit Manilius des colures est faux, suivant Scaliger, *falsa sunt maximam partem*; mais, ajoute-t-il, cela ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête. Il faut rapporter le ciel de Manilius au temps d'Eudoxe de Cnide; et alors on trouvera que la description que notre poète nous donne des colures, est non pas absolument précise, mais qu'elle approche au moins de la vérité. Huet remarque que Manilius ne dit pas que le colure traverse les deux ourses, mais qu'il les sépare, qu'il passe entre elles. Je vais plus loin, et j'ose assurer que Scaliger était distrait en avançant qu'il n'est pas possible qu'un colure traverse la queue du dragon et les ourses. Quelques siècles avant celui d'Eudoxe, le colure des solstices rasait de fort près l'étoile de la Petite Ourse, traversait la queue du dragon, et passait un peu à l'occident de l'étoile Dubhé entre les pattes antérieures et postérieures de la grande ourse (NDT).

## LES ASTROLOGIQUES

qui brillent dans le Triangle, passe le long des plis de la robe d'Andromède, et près des pieds de sa mère, et se termine enfin au pôle d'où il était primitivement parti. L'autre cercle est appuyé sur ce premier, et sur l'extrémité supérieure de l'axe. De là il traverse les pattes antérieures et la tête de l'Ourse, qui par l'éclat de ses sept belles étoiles, se montre la première de toutes les constellations après la retraite du soleil, et éclaire les ténèbres de la nuit. Il sépare ensuite l'Écrevisse des Gémeaux, il côtoie le Chien dont la gueule est étincelante, et le gouvernail du Navire victorieux des ondes; il se rend de là au pôle invisible, en passant par des astérismes placés en travers de ceux sur lesquels le premier cercle a passé, et partant de cette limite, il se dirige vers vous, signe du Capricorne, et parvenu à vos étoiles, il fixe celles de l'Aigle: après avoir traversé la Lyre recourbée et les nœuds du Dragon, il s'approche des pattes postérieures de la Petite Ourse, et traverse sa queue près du pôle, où il se rejoint à lui-même, ne pouvant méconnaître le point d'où il a pris son essor.



L'Hydre

Les anciens astronomes ont assigné aux cercles précédents des places fixes, des positions invariables entre les constellations célestes; ils en ont reconnu deux autres susceptibles de déplacement. L'un prenant son origine à la Grande Our-

se<sup>54</sup>, coupe la route du soleil en deux parties égales, il partage le jour et détermine la sixième heure<sup>55</sup>. Il est à des distances égales du lever et du coucher de tous les astres. Sa trace dans le ciel n'est pas toujours la même : allez à l'orient, allez vers l'occident ; vous déterminez au-dessus de vous un cercle, passant par le point qui répond directement sur votre tête et par le pôle du monde, et partageant en deux également la route visible du soleil : or, en changeant ainsi de lieu, vous changez d'heure ; le ciel que vous voyez n'est plus le même ; chaque point que vous parcourez a son méridien propre ; l'heure vole sur toute la surface de la terre. Lorsque nous voyons l'astre du jour sortir du sein des eaux, les peuples qu'il presse alors de son char étincelant, comptent la sixième heure. Il est pareillement six heures pour les peuples occidentaux, lorsque le jour pour nous fait place aux ombres de la nuit : ces deux sixièmes heures nous les comptons l'une pour la première, l'autre pour la dernière heure du jour, et les rayons extrêmes du soleil ne nous procurent qu'une lumière dépourvue de chaleur.

Désirez-vous connaître la trace du second cercle mobile<sup>56</sup> ? Portez votre vue de toutes parts, jusqu'où elle peut s'étendre : ce cercle qui vous paraît être la partie la plus basse du ciel, la plus élevée de la terre ; qui joint immédiatement la partie visible du ciel avec celle que nous ne voyons pas ; qui reçoit comme au sein des flots et nous renvoie les astres étincelants ; ce cercle ou plutôt cette ligne indivisible environne tout le ciel qu'elle divise, et cette même ligne parcourt tous les points de l'univers. De quelque côté que vous portiez vos pas inconstants, soit que vous avanciez vers un point de la terre, soit que vous marchiez vers un point différent, le cercle qui termine votre vue n'est plus le même, il change à chaque pas ; il vous découvre une nouvelle partie du ciel, il en dérobe une autre à votre vue ; toujours il vous cache et vous montre la moitié du ciel ; mais le terme qui sépare ces deux moitiés varie, sa trace change toutes les fois que vous changez de place. Ce cercle est terrestre parce qu'il embrasse la circonférence de la terre, et que son plan l'environne de toute part ; et comme il sert de borne et de limite, on lui a donné le nom d'horizon.

Ajoutez à ces cercles deux cercles obliques, dont les directions sont très différentes. L'un<sup>57</sup> porte ces signes éclatants, sur lesquels Phébus laisse flotter ses rênes :

---

<sup>54</sup> Ou plus exactement au pôle du monde. Il s'agit ici du méridien, qui passe par les pôles et le zénith, et qui coupe à angles droits l'équateur et tous les arcs diurnes des astres.

<sup>55</sup> Les Anciens divisaient le jour, soit d'hiver, soit d'été, en douze heures ; ainsi la sixième heure chez eux était toujours celle de midi.

<sup>56</sup> L'horizon. Ce mot grec signifie qui borne, qui termine.

<sup>57</sup> Le zodiaque. Ce terme est grec ; on pourrait le traduire par cercle des animaux. Les douze signes célestes qui divisent le zodiaque portent presque tous des noms d'animaux, le Bélier, le

la Déesse de Délos le suit, montée sur son char agile, et les cinq étoiles errantes, suivant une marche opposée à celle de l'univers semblent y former des pas variés, et mesurés sur les lois de la nature. L'Écrevisse en occupe le lieu le plus élevé, et le Capricorne le lieu le plus bas ; il est rencontré deux fois par le cercle qui égale le jour à la nuit ; il coupe ce cercle au signe du Bélier et à celui de la Balance. Ainsi ce cercle, s'appuyant sur trois autres cercles<sup>58</sup>, s'écarte par une marche oblique du mouvement direct commun à tous les astres. D'ailleurs, on ne peut dire de ce cercle, comme on pourrait le dire de tous les précédents, qu'il est imperceptible aux yeux, que l'esprit seul peut se le figurer ; il forme une ceinture éclatante, et très visible par les belles étoiles qui la décorent ; le ciel est comme ciselé par la brillante lumière qu'il y répand. Sa longueur est de trois cent soixante parties, il en a douze de large, c'est dans cette zone que les étoiles errantes exécutent leurs divers mouvements.

L'autre cercle<sup>59</sup> est placé en travers des précédents ; il naît au voisinage des Ourses ; sa trace est voisine du cercle polaire boréal. Il passe dans les étoiles de Cassiopée renversée sur sa chaise ; descendant obliquement, il touche le Cygne, il coupe le cercle de l'été, l'Aigle renversée en arrière, le cercle qui égale le jour à la nuit, et celui que parcourent les coursiers du



*Cassiopée*

Taureau, etc. Au reste Manilius ne se sert jamais du terme de « zodiaque » : il ne donne à ce cercle d'autre nom que celui de « cercle des signes », *signorum circulus*.

<sup>58</sup> L'équateur et les deux tropiques.

<sup>59</sup> La Voie lactée. On ne la met point ordinairement au nombre des cercles de la sphère, et l'on a raison. Ce n'est point un cercle, mais une trace blanchâtre et irrégulière, qui environne tout le ciel. Le vulgaire la connaît sous le nom de chemin de Saint-Jacques. On découvre avec le télescope une infinité d'étoiles dans la voie lactée : c'est ce qui a donné lieu de penser que cette voie n'était autre chose qu'un amas d'étoiles que leur petitesse et leur proximité ne permettaient pas à l'œil nu de distinguer les unes des autres. Mais quelle que soit la force du télescope, on découvre toujours au-delà de ces étoiles un fond blanc qui ne se divise plus : il y a des parties de la voie lactée où l'on ne découvre point d'amas d'étoiles ; on voit enfin dans plusieurs parties du ciel des blancheurs semblables, sans que le télescope y fasse découvrir des multitudes d'étoiles. Concluons qu'il n'est pas facile de déterminer la nature de la voie lactée ; nous laissons ce soin aux physiciens plus intelligents que nous (NDT).

soleil, laissant d'un côté la queue ardente du Scorpion, de l'autre, la main gauche et la flèche du Sagittaire. Il dirige ensuite sa marche sinueuse par les cuisses et les pieds du Centaure, et commençant à remonter vers nous, il parvient au sommet des mâts du Navire, traverse le cercle qui occupe le milieu du ciel, couvre les étoiles plus basses des Gémeaux, entre dans le Cocher, et tendant à vous rejoindre, Cassiopée, vous des étoiles de laquelle il était primitivement parti, il passe sur Persée, et termine son circuit dans la constellation où il l'avait commencé. Ce cercle coupe donc en deux points les trois cercles du milieu de la sphère et celui qui porte les signes, et il en est réciproquement coupé en autant de parties. Il ne faut pas se donner beaucoup de peine pour le chercher ; il se présente de lui-même, on le voit sans aucun effort, il n'est pas possible de s'y tromper.

Dans l'azur du ciel se présente une bande remarquable par sa blancheur ; on dirait que c'est une aurore qui va nous procurer le jour et ouvrir les portes du ciel. Telle qu'une route battue par le passage assidu des voitures qui la fréquentent, se fait distinguer au milieu des vertes prairies qu'elle partage ; ou tels que les flots de la mer blanchissent d'écume sous le sillage, et sortant en bouillonnant du gouffre qui les vomit, déterminent la route que suit le navire ; telle cette route céleste brille par sa blancheur au milieu des ténèbres qui couvrent l'Olympe et projette sa vive lumière sur le fond azuré du ciel. Semblable à Iris, qui forme son arc dans les nues, elle imprime sa trace lumineuse au-dessus de nos têtes, et force les mortels à la regarder avec étonnement : ils ne peuvent se dispenser d'admirer cette lumière insolite qui perce les ombres de la nuit ; et malgré les bornes de leur intelligence, ils cherchent à pénétrer la cause de ces divines merveilles.

Est-ce que les deux parties du ciel tendent à se définir, que leur liaison trop faible menace de se dissoudre, et que la voûte céleste commençant à se séparer, ouvre un passage à cette lumière extraordinaire ? Comment ne pas frémir à l'aspect du ciel ainsi endommagé, lorsque ces plaies de la nature frappent nos yeux épouvantés ! Penserons-nous plutôt qu'une double voûte, ayant formé le ciel, trouve ici sa ligne de réunion, que les deux moitiés y sont fermement cimentées, que c'est une cicatrice apparente qui réunit à demeure ces deux parties ; que la matière céleste y étant rassemblée en plus grande quantité, s'y condense, forme un nuage aérien, et entasse une masse plus abondante de la matière qui constitue le ciel le plus élevé ? Ou nous en rapporterons-nous à une vieille tradition, suivant laquelle, dans des siècles reculés, les coursiers du soleil, tenant une route différente de celle qu'ils suivent aujourd'hui, avaient longtemps parcouru ce cercle ? Il prit feu enfin, les astres qu'il portait furent la proie des flammes ; à leur azur succéda cette couleur blanchâtre, qui n'est autre que celle de leur cendre ; on peut regarder ce lieu comme le tombeau du monde.

L'antiquité nous a transmis un autre fait. Phaéton conduisit autrefois le char de son père le long des signes célestes. Mais tandis que ce jeune téméraire s'amuse à contempler de près les merveilles du ciel, qu'il sourit à ces nouveaux objets, qu'il est tout occupé du plaisir d'être porté sur le char du soleil, qu'il pense même s'il ne pourrait pas oser plus que lui ; il abandonne la route qui lui est prescrite, il s'en ouvre une toute nouvelle. Les astres qu'il traverse ne peuvent supporter la proximité de ces feux vagabonds, auxquels ils ne sont point accoutumés ; le char vole en éclats. Pourquoi nous plaindriions-nous des ravages que cet incendie causa dans toute l'étendue de la terre, qui devenue son propre bûcher, vit toutes ses villes consumées par les flammes ? Les éclats dispersés du char du soleil portèrent le feu partout ; le ciel même fut embrasé ; l'univers entier fut incendié ; les astres voisins de la route de Phaéton furent en combustion, et portent encore l'empreinte de cet événement funeste.

Les annales anciennes font mention d'un fait moins tragique, que je ne dois pas passer sous silence. Il y est dit que quelques gouttes de lait s'échappèrent du sein de la reine des dieux, que de là vient la couleur de cette partie du ciel qui les a reçues : on lui a donné le nom de Voie lactée, nom relatif à la cause qui a produit cette blancheur. Ne faudrait-il pas plutôt penser qu'un grand nombre d'étoiles rassemblées forme comme un tissu de flammes, nous renvoie une lumière plus dense, et rend cette partie plus brillante par la réunion d'un plus grand nombre d'objets lumineux ?

Dira-t-on enfin que les âmes des héros qui ont mérité le ciel, dégagées des liens de leurs corps, et cessant d'habiter la terre, sont transportées dans cette demeure, que c'est un ciel qui leur est approprié, qu'elles y mènent une vie céleste, qu'elles y jouissent du monde entier. Là sont en honneur les Éacides<sup>60</sup>, les Atrides<sup>61</sup>, l'intrépide fils de Tydée<sup>62</sup>,



Hercule

<sup>60</sup> Les fils d'Éaque : Achille et Pyrrhus.

<sup>61</sup> Les fils d'Atrée : Agamemnon et Ménélas.

<sup>62</sup> Diomède.

le souverain d'Ithaque<sup>63</sup>, vainqueur de la nature, dont il triompha sur terre et sur mer, le roi de Pylos<sup>64</sup>, célèbre par trois siècles de vie, tous les autres chefs des Grecs, qui combattirent sous les murs d'Ilion; Affaracus Ilus, tous les héros troyens qui suivaient les étendards d'Hector, le noir fils de l'Aurore<sup>65</sup>, et le roi de Lycie<sup>66</sup>, digne sang de Jupiter. Je ne dois pas vous oublier, belliqueuse Amazone<sup>67</sup> non plus que les autres guerriers sortis de la Grèce, de l'Asie, de la ville de Pella, que la naissance d'un grand conquérant<sup>68</sup> a rendue si célèbre. On y voit aussi ces hommes qui se sont illustrés par la force de leur génie, et par le poids de leurs sages conseils, dont toutes les ressources étaient en eux-mêmes, le juste Solon, le sévère Lycurgue, le divin Platon et celui<sup>69</sup> dont il avait été le disciple, qui par l'injustice de sa condamnation, fit retomber sur Athènes, sa patrie, l'arrêt odieux prononcé contre lui; celui qui vainquit la Perse<sup>70</sup> malgré la quantité de vaisseaux dont elle avait, pour ainsi dire, pavé la mer; les héros romains dont le nombre est aujourd'hui si multiplié; les rois de Rome, hors Tarquin, les Horace, qui, fruits d'un seul accouchement, tinrent lieu à leur patrie d'une armée entière; Scévola, que la perte volontaire d'une main a comblé de gloire; la jeune Clélie, supérieure aux hommes en courage; Coclès, ceint de la Couronne murale, pour avoir défendu les murs de Rome; Corvinus, qui remporta de riches dépouilles, et mérita ce nom glorieux dans un combat où il eut pour second Apollon sous l'extérieur d'un corbeau; Camille, qui, en sauvant le capitole, mérita d'être placé au ciel, et d'être regardé comme le second fondateur de Rome; Brutus, qui fonda la République après avoir expulsé Tarquin; Papyrus, qui n'eut recours qu'aux armes pour venger Rome des ravages de Pyrrhus; Fabricius, les deux Curius, Marcellus, qui le troisième des Romains remporta des dépouilles opimes<sup>71</sup>, ayant tué un roi de sa main; Coffus, qui avait eu le même honneur; les Décii, égaux

---

<sup>63</sup> Ulysse.

<sup>64</sup> Nestor.

<sup>65</sup> Memnon.

<sup>66</sup> Sarpédon.

<sup>67</sup> Penthésilée.

<sup>68</sup> Alexandre le Grand.

<sup>69</sup> Socrate.

<sup>70</sup> Thémistocle. Il est étonnant que par *Perfidis victor* Scaliger ait entendu Xerxès, et que Huet ne l'ait pas relevé. A-t-il pu tomber dans l'idée de Manilius de donner place en sa voie lactée, en son Élysée, à un insensé tel que Xerxès?

<sup>71</sup> Les dépouilles opimes étaient celles que remportait un général d'armée sur le chef de l'année ennemie, après l'avoir tué de sa main. Trois Romains eurent seuls cet avantage; Romulus, après la défaite d'Acron; Cornelius Cossus, après celle de Tolumnius, roi des Etrusques; et Marcus Claudius Marcellus, après avoir vaincu et tué Britomarus ou Viridomarus, roi des Gaulois. L'expression de Manilius, *tertia palma Marcellus*, est tirée de Virgile (*Enéide*, IV).



par leurs victoires, et par leur dévouement à la mort pour leur patrie; Fabius, qui devint invincible en temporisant; Livius, qui secondé de Néron, vainquit le perfide Asdrubal; les deux Scipions, nés pour la ruine de Carthage; Pompée, vainqueur de l'univers, décoré de trois triomphes, chef de la République avant le temps prescrit par les lois; Cicéron, que son éloquence seule éleva au consulat, la race des Claude, les chefs de la famille Émilienne; les célèbres Metellus; Caton, supérieur à la Fortune; Agrippa, qui cesse à peine d'être porté sur les bras maternels, qu'on le voit combattre en héros. La famille des Jules fait remonter son origine à Vénus; descendue du ciel, elle a peuplé le ciel gouverné maintenant par Auguste que Jupiter s'est associé dans cet empire.

Elle voit au milieu d'elle le grand et divin Romulus, placé fort au-dessus de cette trace lumineuse, qui tapisse en cette partie la voûte éthérée. Ce ciel supérieur est réservé aux dieux; la Voie lactée est la demeure des héros, qui semblables aux dieux par leur vertu, ont mérité d'approcher d'eux le plus près.

Il est d'autres astres dont la marche est contraire au mouvement de l'univers et qui dans leur vol rapide sont suspendus entre le ciel et la terre: ce sont Saturne, Jupiter, Mars et le Soleil. Sous eux, Mercure fait sa révolution entre Vénus et la Lune.



Vénus

Maintenant avant d'exposer dans mes vers l'énergie des astres et le pouvoir que les signes exercent sur nos destinées, achevons de détailler ce qu'on observe

dans le ciel, et qui fait partie de sa richesse. Tout objet qui brille mérite notre attention, ainsi que le temps auquel il répand son éclat.

Il est des feux répandus dans l'air qui doivent leur existence à une matière de peu de densité. En effet, dans le temps des grandes révolutions, on a vu quelquefois des comètes se dissiper en un instant, et d'autres s'enflammer subitement<sup>72</sup>. La cause peut en être, que la terre expirant les vapeurs qu'elle renferme naturellement dans son sein, l'humidité de ces vapeurs est consumée par la sécheresse de l'air. Une longue sérénité du ciel ayant dissipé toute la matière des nuages, et les rayons du soleil ayant desséché l'air embrasé, le feu qui a franchi ses limites, s'empare de ces vapeurs, comme d'un aliment qui lui est propre, et la flamme y trouve une matière disposée à la recevoir. Comme cette matière n'a aucune solidité, que ce n'est qu'une exhalaison rare et sans consistance, semblable à une fumée légère, l'embrasement dure peu, il cesse presque aussitôt qu'il a commencé; on voit la comète briller d'un grand éclat et s'éteindre presque au même instant. Si l'extinction de ces feux ne suivait pas de près leur formation, et que cet incendie fût d'une plus longue durée, la nuit serait changée en jour, le jour à peine fini renaîtrait, et surprendrait toute la terre, ensevelie dans un profond sommeil. De plus, comme ces vapeurs sèches de la terre ne se répandent pas toujours uniformément dans l'air, et que le feu les trouve diversement rassemblées, il s'ensuit que ces flammes que nous voyons paraître subitement dans l'obscurité de la nuit doivent se montrer sous différentes configurations.

En effet, on les voit quelquefois sous la figure d'une chevelure éparse; le feu lance en tous les sens des rayons de lumière qui nous présentent l'image des cheveux flottant autour de la tête. Quelquefois ces rayons s'étendent et divergent d'un côté, sous la forme d'une barbe enflammée. On voit aussi ce feu, tantôt terminé par des dimensions égales, représenter ou une poutre carrée, ou une colonne cylindrique, tantôt enflé dans son milieu, offrir le spectacle d'un tonneau embrasé; se rassembler en petits pelotons, dont la flamme tremblante semble re-

---

<sup>72</sup> Le poète suit ici les idées des astronomes de son temps. Ceux-ci, bercés du préjugé que les comètes ne pouvaient être que des météores, ne daignaient point en observer les mouvements. Depuis plus de deux cents ans qu'on les observe avec quelque attention, on a constamment remarqué que ces astres ne s'enflammaient jamais subitement, qu'ils ne se dissipaient jamais en un instant. Leur petitesse, ou un ciel couvert, ou enfin les rayons du soleil les cachent d'abord à notre vue; ils s'approchent de nous, leur grandeur apparente augmente; ou bien ils sortent de dessous les nuages ou de la sphère des rayons du soleil: on commence alors à les apercevoir. On suit leurs mouvements, aussi réguliers que ceux des planètes; et on ne les voit disparaître que par degrés, et par les mêmes causes qui nous les cachaient avant leur première apparition. Tel est le résultat constant d'un nombre infini d'observations de comètes faites dans les deux derniers siècles et dans celui-ci (NDT).

présenter autant de mentons barbus ; on leur a donné le nom de petites Chèvres ; d'autres fois divisé en différentes branches, il ressemble à ces lampes qui portent plusieurs mèches.

Par un ciel serein, lorsque les étoiles brillent avec le plus d'éclat, on en voit qui semblent se précipiter sur la terre, ou errer çà et là dans le vague de l'air laissant après elles une longue trace de feu ; ou se transportant à de grandes distances avec la promptitude de la flèche, elles marquent pareillement d'un trait de lumière l'intervalle qu'elles ont desséché en le traversant.

Le feu pénètre toutes les parties de l'univers. Il existe dans ces nuages épais où se forme la foudre ; il perce dans les entrailles de la terre ; il menace d'embraser le ciel par les bouches de l'Etna ; il fait bouillonner les eaux jusque dans leurs sources ; le caillou le plus dur, l'écorce verte des arbres le recèle ; le bois dans les forêts s'allume par le seul frottement, tant la nature est partout imprégnée de feu. Ne soyez donc pas étonné de voir tant de flambeaux s'allumer subitement dans le ciel, et l'air enflammé reluire de leur éclat, lorsqu'il est chargé des exhalaisons desséchées qui s'évaporent de la terre, exhalaisons dont le feu s'empare, et dont il suit et abandonne successivement la trace.

Ne voyez-vous pas les feux du tonnerre s'élancer en serpentant du sein même de la pluie, et le ciel forcé de s'ouvrir sous son effort ? Soit donc que la terre, fournissant quelquefois au feu aérien une nourriture qui lui est propre, puisse par là contribuer à la génération des comètes : soit que la nature en créant les astres, ait en même temps produit ces feux, dont la flamme est de perpétuelle durée, mais que le soleil, par sa chaleur attire à lui, et qu'il enveloppe dans la sphère de ses rayons, dont ensuite ils se dégagent : (tel Mercure, telle Vénus après avoir éclairé le commencement de la nuit, disparaissent souvent ; on les cherche en vain dans le ciel, et bientôt ils redeviennent visibles), soit enfin que Dieu, sensible aux malheurs prochains qui nous menacent, nous donne par ces altérations, par ces incendies du ciel, des avertissements salutaires : jamais les feux célestes n'ont été des menaces frivoles.

Les laboureurs, frustrés de leur espérance, pleurent la perte de leur moisson ; accablés de fatigue au milieu de leurs sillons stériles, ils font plier sous un joug inutile des bœufs qui semblent partager leur tristesse. Ou une flamme mortelle s'empare des entrailles des hommes et les consume soit par des maladies cruelles, soit par une langueur contagieuse : des peuples entiers périssent ; les villes deviennent le tombeau, le bûcher commun de tous leurs citoyens. Telle fut cette peste affreuse, qui, dépeuplant le royaume d'Erechthée<sup>73</sup>, ne fit de l'ancienne Athènes

---

<sup>73</sup> Roi d'Athènes, père de Cécrops. On trouve dans Thucydide (l. II, c. 9), une description

qu'un monceau de cadavres ; ses malheureux habitants périssaient sur les corps mêmes de leurs concitoyens ; la science du médecin n'était d'aucun secours ; on offrait en vain des vœux à la divinité ; les malades étaient abandonnés, les cérémonies des funérailles négligées ; on ne versait point de larmes sur les tombeaux, le feu, fatigué d'avoir allumé tant de bûchers, avait enfin manqué. On brûlait les corps entassés les uns sur les autres ; ce peuple, autrefois si nombreux, eut à peine un héritier qui lui survécut.

Tels sont les malheurs que les brillantes comètes nous annoncent souvent : des épidémies les accompagnent ; elles menacent de couvrir la terre de bûchers ; cependant le ciel, la nature entière languit, et semble regarder ces feux comme un tombeau qui lui est préparé<sup>74</sup>. Ces phénomènes pronostiquent aussi des guerres, des émotions subites, des invasions clandestines, soutenues par le dol et par la fraude, quelquefois de la part des nations étrangères, comme lorsque le féroce Germain, violant la foi des traités, fit périr le général Varus, et teignit le champ de bataille du sang de trois légions romaines. On vit alors des flambeaux menaçants errer çà et là dans toute l'étendue du ciel : on eût dit que c'était la nature même qui par ces feux nous déclarait la guerre, qu'elle rassemblait ses forces contre nous, qu'elle nous menaçait d'une destruction prochaine.

Au reste ne soyez pas surpris de ces étranges révolutions, de ces funestes désastres : la cause en est souvent en nous-mêmes : mais nous sommes sourds à la voix du ciel. Quelquefois aussi ces incendies célestes annoncent des divisions intestines, des guerres civiles. Jamais ils ne furent si multipliés, que quand des armées rangées sous les drapeaux de chefs redoutables, couvrirent de leurs bataillons les campagnes de Philippes<sup>75</sup>. Ces plaines étaient encore imbibées de sang romain, et le soldat pour marcher au combat, foulait aux pieds les membres déchirés de ses concitoyens : l'empire épuisait ses forces contre lui-même. Auguste, père de la patrie, fut victorieux au lieu même où Jules son père avait triomphé. Mais nous n'étions pas à la fin de nos malheurs : il fallait combattre de nouveau près d'Ac-

---

détaillée de cette peste. On peut aussi consulter Lucrèce (l. VI), Virgile (*Géorg.*, l. III), *circa finem* décrit aussi une peste ; mais la maladie qu'il détaille avec son élégance ordinaire n'afflige que le bétail (NDT).

<sup>74</sup> On est, ou l'on doit être revenu des frayeurs que l'apparition d'une comète occasionnerait dans l'esprit de nos pères. Si, comme il n'est plus permis d'en douter, les comètes sont de vraies planètes, leur apparition ne doit pas plus nous effrayer que celle de Saturne, de Jupiter et des autres planètes (NDT).

<sup>75</sup> On sait qu'il y a eu deux batailles célèbres près de la ville de Philippes, la première où Pompée fut défait par César ; la seconde entre Brutus et Cassius d'une part, Auguste et Marc-Antoine de l'autre. C'est cette seconde que le poète a principalement en vue. La première est plus connue sous le nom de bataille de Pharsale.

tium ; la mer fut le théâtre où l'on décida par le sort des armes, si Rome serait la dot d'une reine, et à qui appartiendrait l'empire de l'univers. Rome était en suspens, et craignait de tomber sous le joug d'une femme : c'était la foudre même, avec laquelle les sistres d'Isis osaient se mesurer. On fut bientôt forcé de soutenir une autre guerre contre des esclaves, contre des bandits attroupés par le jeune Pompée qui, à l'exemple des ennemis de son père, infestait les mers que le grand Pompée avait nettoyées de pirates. Mais que les destins ennemis soient enfin satisfaits ; jouissons des douceurs de la paix ; que la discorde, chargée de chaînes qu'elle ne puisse briser, soit reléguée dans des cachots éternels. Que le père de la patrie soit invincible, que Rome soit heureuse sous son gouvernement ; et que lorsqu'elle aura fait présent au ciel de cette divinité bienfaitrice, elle ne s'aperçoive pas de son absence sur la terre.

## LIVRE SECOND

Les combats livrés sous les murs d'Ilion, Priam, père et roi de cinquante souverains, la flotte des Grecs incendiée par Hector, Troie invincible, tant qu'elle est défendue par ce héros; les erreurs d'Ulysse qui durent autant que ses exploits victorieux et qui lui font essuyer sur mer autant de périls que devant Troie, les combats enfin qu'il eut à soutenir dans sa patrie pour recouvrer son domaine usurpé: tels sont les objets chantés par ce poète immortel, dont la Grèce nous a laissé ignorer la vraie patrie, en lui en assignant sept différentes<sup>76</sup>, par cet homme divin, dont les écrits sont une source féconde, où tous les poètes postérieurs ont puisé, un fleuve que la postérité, opulente des richesses d'un seul homme, s'est partagé en une infinité de rameaux. Hésiode le suivit de près; il célèbre les dieux et ceux dont ils tirent leur origine; il décrit le chaos engendrant la terre, l'enfance du monde, sous l'empire du chaos; les astres, premières productions de la nature, chancelant encore dans leur marche; les vieux Titans; le berceau du grand Jupiter; le titre de mari réuni à celui de frère<sup>77</sup>, celui de mère acquis à Junon sans l'entremise de son frère<sup>78</sup>; la seconde naissance de Bacchus sortant de la cuisse de son père; enfin toutes les divinités dispersées dans la vaste étendue de l'univers. Il a fait plus. Voulant nous aider à profiter des dons les plus précieux de la nature, il a développé les lois de la culture des terres, les apports qu'il faut leur donner pour les rendre plus fertiles; il nous a appris que Bacchus se plaît sur les coteaux, Cérès dans les plaines, Pallas dans l'une et l'autre position<sup>79</sup> et que par la greffe on peut rendre les arbres susceptibles de produire diverses espèces de fruits; occupations dignes d'exercer l'homme en temps de paix.

Quelques-uns ont décrit les figures des constellations, les signes que nous

---

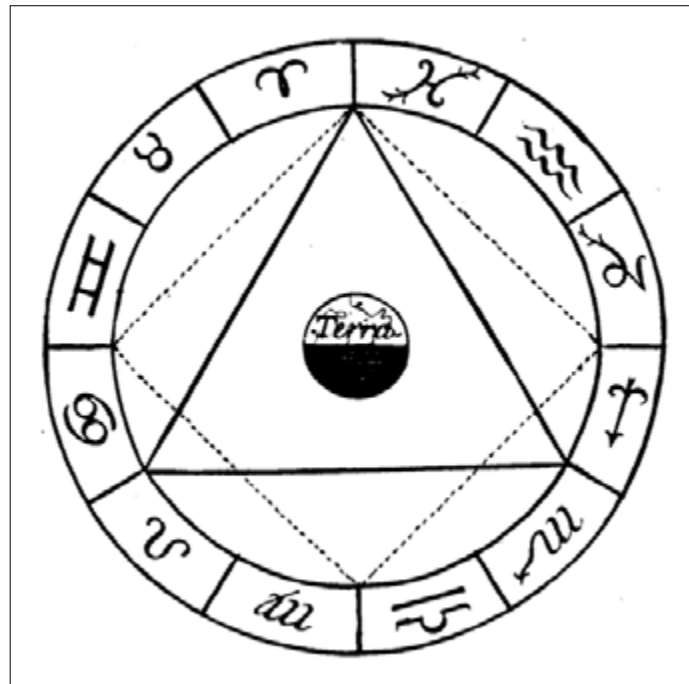
<sup>76</sup> Sept villes de la Grèce se sont disputé l'honneur d'avoir donné la naissance à Homère: Athènes, Smyrne, Rhodes, Salamine, Argos, Colophon, Ios.

<sup>77</sup> Jupiter était frère et mari de Junon.

<sup>78</sup> Junon, selon la fable, engendra Vulcain sans le commerce d'aucun homme, ni d'aucun dieu.

<sup>79</sup> Bacchus préside aux vignes, Cérès aux blés, Pallas aux oliviers. Avant Bentley, le nom de Bacchus était ici répété, au lieu de celui de Pallas, ce qui était ridicule. Stœber regrette fort l'ancienne leçon. Hésiode, dit-il, ne parle pas de l'olivier. Mais il ne parle pas non plus des lieux où se plaisent la vigne et les blés; c'est sans doute parce que nous n'avons pas Hésiode complet. Stœber ne croit pas qu'aucun poète ait donné à l'olivier le nom de Pallas; c'est qu'il n'a pas lu Virgile, *Aenid.* VII, vers 154, Ovide, *Trist.*, l. IV, *El.* 5, v. 4, etc. Enfin, dit-il, selon Columelle, l'olivier se plaît sur les coteaux; mais Lucrèce, V. v. 1377, et d'autres, y ajoutent les plaines.

voyons répandus dans toute l'étendue du ciel; ils les ont rangés en différentes classes; ils nous ont dévoilé les causes qui leur ont mérité les honneurs célestes. Les appareils d'un supplice y ont conduit Persée et Andromède, Cassiopée plongée dans la douleur, et Céphée s'efforçant de la consoler. La fille de Lycaon<sup>80</sup> y fut enlevée par Jupiter; Cynosure<sup>81</sup> y est parvenue pour le soin qu'elle prit du maître des dieux; la Chèvre, pour l'avoir nourri de son lait; le Cygne, pour lui avoir prêté son plumage; Érigonê<sup>82</sup>, en récompense de sa piété; le Scorpion, pour avoir lancé son dard à propos; le Lion, en retour de sa peau enlevée par Hercule; l'Écrevisse, pour avoir mordu ce héros; les Poissons, parce que Vénus s'était revêtue de leur figure; le Bélier, chef des signes célestes, parce qu'il avait surmonté les flots.



*La Terre et les signes du zodiaque*

Il en est de même des autres constellations que nous voyons rouler en haut de l'espace; les poètes ont puisé dans l'histoire ancienne les causes qui les ont élevées au ciel, et le ciel dans leurs vers n'est qu'un tableau historique; ils nous représentent la terre peuplant le ciel, au lieu de nous la représenter comme en étant

<sup>80</sup> Callisto, la Grande Ourse.

<sup>81</sup> La Petite Ourse.

<sup>82</sup> La Vierge.



absolument dépendante. Le poète que la Sicile a vu naître<sup>83</sup> a décrit les mœurs des bergers ; il a célébré Pan enflant ses chalumeaux, ses vers consacrés aux forêts n'ont rien d'agreste ; par la douceur de sa modulation, il donne de la grâce aux lieux les plus champêtres, les antres par lui deviennent le séjour des Muses. Un autre chante le plumage varié des oiseaux, et des antipathies des animaux. Celui-ci traite des serpents venimeux, celui-là des herbes et des plantes, dont l'usage peut ou donner la mort, ou rappeler à la vie<sup>84</sup>. Il en est même qui évoquent le Tartare des ténèbres affreuses où il est plongé, et le produisent à la lumière ; rompant les liens qui unissent les parties de l'univers, ils le déroulent en quelque sorte, pour en bouleverser tout l'intérieur. Les doctes Sœurs ont traité de tout ; il n'est point de chemin, conduisant à l'Hélicon, qui n'ait été frayé ; les sources qui en découlent ont donné naissance à des fleuves, qui, réunissant leurs eaux, n'en ont pas encore assez pour fournir à la multitude de ceux qui les fréquentent.

Cherchons quelque prairie, dont l'herbe, humectée d'une douce rosée, soit encore intacte ; une fontaine, qui murmure paisiblement au fond de quelque antre écarté, que le bec osseux des habitants de l'air n'ait jamais effleuré, où le feu céleste de Phébus n'ait jamais pénétré. Tout ce que je vais dire est à moi, je n'emprunterai rien de personne ; je ne serai point plagiaire, mais auteur ; le char qui m'élèvera au ciel m'appartient, c'est avec ma propre nacelle que je fendrai les flots.

Je chanterai la nature douée d'une intelligence secrète, et la divinité qui, vivifiant le ciel, la terre et les eaux, tient toutes les parties de cette immense machine unies par des liens réciproques. Je décrirai ce tout subsistant par le concert mutuel de ses parties et le mouvement qui lui est imprimé par la raison souveraine. C'est en effet le même esprit qui, franchissant tous les espaces, anime tout, pénètre toutes les parties du ciel, et donne aux corps des animaux les formes qui leur conviennent.

Si cette vaste machine n'était pas un tissu de parties convenablement assorties,

---

<sup>83</sup> Théocrite.

<sup>84</sup> Emilius Macer, poète du temps d'Auguste, était ami d'Ovide qui lui a adressé sa dixième Elégie du second livre *de Ponto*. Or, ce Macer, suivant le témoignage d'Ovide, *Trist.*, IV, *Eleg.*, 10, v. 43, avait écrit sur les oiseaux, sur le venin des serpents, sur les propriétés salutaires des plantes. Quant aux *bella serarum*, Scaliger croit que cela regarde Grattius Faliscus, auteur d'un poème sur la manière de chasser avec les chiens. Dans cette hypothèse, que rien ne force d'admettre, il faudrait traduire la chasse des animaux. Les œuvres de Macer ne sont point parvenues jusqu'à nous. Ce poète ayant traité des oiseaux, des reptiles et des plantes, avait probablement parlé des autres animaux. L'expression de Manilius signifie naturellement que c'était le même auteur qui avait chanté le plumage des oiseaux et les guerres des animaux. D'ailleurs combien de poètes du siècle d'Auguste, dont les ouvrages sont perdus ! (NDT).

si elle n'était pas soumise aux lois d'un maître qui la gouverne, si une sagesse universelle n'en dirigeait pas tous les ressorts, la terre ne serait pas stable, les astres ne circuleraient pas, le ciel s'arrêterait, et perdant son mouvement, il s'endurcirait par le froid ; les signes célestes s'écarteraient de la route qui leur est prescrite ; la nuit ne fuirait pas à l'approche du jour et ne le mettrait pas réciproquement en fuite, les pluies ne féconderaient pas la terre, les vents n'entretenaient point l'air, la mer ne fournirait point d'aliment aux nuées, les fleuves ne nourriraient pas la mer, la mer ne ferait pas refluer ses eaux aux sources des rivières. L'univers n'étant plus dirigé par un sage moteur, ne serait plus combiné dans toutes ses parties avec cette juste proportion, qui est nécessaire pour que les eaux ne tarissent point, pour qu'elles n'inondent pas la terre, pour que les astres ne précipitent ou ne ralentissent jamais leur course. Le mouvement entretient, mais ne change pas le monde.

Tout est donc distribué dans l'univers par la volonté d'une sagesse souveraine. Or ce dieu, cette raison, qui gouverne tout, a voulu que les animaux de la terre dépendissent des signes célestes. Il tient ces signes, il est vrai, dans une distance extrême de nous ; mais il nous force de reconnaître par expérience qu'ils décident de la vie et des destinées des nations, des mœurs qui caractérisent tous les habitants de la terre. Il ne faut pas employer de longs raisonnements pour prouver cette vérité.

Le ciel agit manifestement sur nos campagnes ; il influe sur la stérilité, sur la fertilité de nos moissons ; il agite la mer, il la pousse sur nos côtes et l'en retire ; ces deux mouvements opposés de l'océan n'ont d'autre cause que l'action de la lune, qui s'approche et s'éloigne, et celle du soleil, qui, dans l'espace d'une année, fournit sa vaste carrière. Des animaux, plongés au fond de la mer, et comme en prison dans leurs écailles, sont cependant sensibles au mouvement de la lune ; ils prennent de l'embonpoint, lorsque vous êtes en croissant, reine de Délos ; ils dépérissent durant votre décours. Et vous-même, déesse de la nuit, ne perdez-vous pas votre lumière, lorsque vous vous plongez dans les rayons de votre frère ; ne la recouvrez-vous pas, en vous éloignant de lui ? Autant qu'il vous laisse ou vous communique d'éclat, autant vous en renvoyez à la terre, et votre astre est absolument dépendant du sien. Les quadrupèdes même et les autres animaux terrestres, quoique vivant dans une profonde ignorance d'eux-mêmes et des lois de leur existence, rappelés cependant par la nature au souverain auteur de tout ce qui est, semblent s'élever jusqu'à lui, et se régler sur le mouvement du ciel, et des astres.

Ceux-ci se baignent, comme par forme de lustration, dès qu'ils aperçoivent

le premier croissant<sup>85</sup>, ceux-là présagent les tempêtes et le retour de la sérénité. Après ces exemples, qui pourra balancer à reconnaître un rapport intime entre le ciel et l'homme, auquel la nature a accordé le don de la parole, un esprit étendu, un génie pénétrant, dans lequel seul de tous les animaux, la divinité descend, habite, et s'étudie elle-même?

Je passe sous silence d'autres arts<sup>86</sup>, que les lois proscrivent, qui peuvent induire en erreur et qui d'ailleurs sont étrangers à mon objet. Je n'insiste pas sur l'inégalité des dons de la nature. Je n'observerai pas qu'il est impossible de résister au destin, que son ordre est irrévocable, que le propre de la matière est d'être nécessitée, celui du ciel de contraindre. Qui pourrait connaître le ciel, si le ciel même ne lui donnait cette connaissance? Qui se formerait une idée de Dieu, s'il n'était lui-même partie de la divinité? Qui pourrait juger de la grandeur de ce globe immense dont l'étendue ne reconnaît point de bornes, discerner l'ordre des signes, la voûte de feu qui environne l'univers, la marche des étoiles errantes éternellement opposée à celle des signes célestes, et renfermer ces connaissances dans les bornes étroites de son intelligence, si la nature n'eût pas donné des yeux perçants à l'esprit de l'homme, si elle ne tournait pas vers elle-même l'attention de l'âme humaine, si elle ne présidait pas elle-même à ces sublimes recherches, si ce qui nous appelle au ciel, pour y prendre communication des vérités les plus relevées, des lois primordiales que les astres imposent à l'homme naissant pouvait venir d'autre part que du ciel? Niera-t-on que ce ne soit un attentat, que de prétendre se mettre en possession de l'univers, malgré l'univers même, et de le montrer aux habitants de la terre<sup>87</sup>, après en avoir fait en quelque sorte notre captif? Mais ne nous arrêtons point à prouver par de longs raisonnements une vérité manifeste: l'expérience seule suffit pour lui donner tout le poids, toute l'autorité qu'elle mérite. La raison ne peut être trompée, elle ne trompe jamais.

---

<sup>85</sup> On l'a dit des éléphants. Au reste tout ce qui est dit ici de l'influence de la lune sur les corps terrestres, ne prouve rien autre chose, sinon que l'erreur sur cet objet est fort ancienne. Le savant évêque d'Avranches témoigne qu'il a examiné souvent et avec soin l'état de la chair des moules, des huîtres, des crabes, des homards, des Écrevisses et de la moelle d'un grand nombre de quadrupèdes, en toutes les phases de la lune, et qu'il n'y a remarqué aucune différence qui ne pût et ne dût être attribuée à toute autre cause qu'à l'action de la lune sur ces substances (NDT).

<sup>86</sup> Il s'agit apparemment ici des arts magiques.

<sup>87</sup> Suivant Scaliger, *deducere in orbem* est ici une expression proverbiale, synonyme de *cogere in ordinem*. Selon cette explication, Manilius demanderait si ce n'est pas un attentat que de prétendre mettre l'univers à la raison, ou de vouloir le ranger à la place qui lui convient? Je m'étonne que Huet n'ait rien dit de cette interprétation, qui nous paraît au moins bien singulière (NDT).

## LES ASTROLOGIQUES

Suivons la route qui nous a été frayée d'après des principes certains, et l'événement justifiera toujours la prédiction<sup>88</sup>.

<i>Aries.</i>	<i>Taurus.</i>	<i>Gemini.</i>	<i>Cancer.</i>	<i>Leo.</i>	<i>Virgo.</i>
♈	♉	♊	♋	♌	♍
<i>Masc.</i>	<i>Fœm.</i>	<i>Masc.</i>	<i>Fœm.</i>	<i>Masc.</i>	<i>Fœm.</i>
<i>Libra.</i>	<i>Scorpius.</i>	<i>Sagittarius.</i>	<i>Capricornus.</i>	<i>Aquarius.</i>	<i>Pisces.</i>
♎	♏	♐	♑	♒	♓
<i>Masc.</i>	<i>Fœm.</i>	<i>Masc.</i>	<i>Fœm.</i>	<i>Masc.</i>	<i>Fœm.</i>

Les signes masculins et féminins du Zodiaque

Or qui osera taxer de fausseté ce que le succès confirme si décisivement? Qui se refusera à une telle évidence? Divinement inspiré pour développer cette énergie des astres, je ne ramperai point sur terre; je n'écrirai pas pour la multitude. Porté seul sur mon char, je le ferai rouler librement dans l'étendue de l'Olympe; je n'y crains aucune rencontre; aucun associé ne m'aidera à franchir cette carrière. Mes chants seront dignes d'être connus du ciel; ils seront admirés des astres; le monde se félicitera d'avoir trouvé un poète digne de lui. Je serai également applaudi de ce petit nombre de sages, que le ciel n'a pas dédaigné de conduire dans ces routes sacrées, pour qu'ils y puisassent la connaissance de ses merveilles. Quant à ceux qui se passionnent pour les richesses, l'or, l'autorité, les faisceaux, le luxe, l'oisiveté, les concerts bien modulés, une musique flattant les oreilles, leur troupe est très nombreuse; ils dédaigneraient d'employer quelques

<sup>88</sup> L'événement a quelquefois justifié les prédictions des astrologues; ce qu'on peut attribuer en partie au hasard, en partie à l'artifice de l'astrologue, qui feint de lire dans les astres, ce qu'il ne fait que conjecturer d'après l'état, les dispositions, le caractère de celui qui le consulte, ou d'après d'autres circonstances antérieurement connues. Un astrologue avait tiré l'horoscope de Luther; il avait trouvé toutes les circonstances de sa vie écrites au ciel; elles lui étaient connues, Luther ayant déjà fini sa carrière. Il publie l'horoscope, et l'on s'aperçoit, à la très grande honte de l'astrologue et de l'astrologie, qu'il s'était trompé d'un an entier sur le temps de la naissance de cet hérésiarque. Or en un an la disposition du ciel a totalement changé. Tous ceux qui ont péri à Malplaquet et dans d'autres batailles plus sanguinaires, étaient-ils nés sous un semblable état du ciel? On peut faire la même question touchant ceux que la mer engloutit par un même naufrage, etc. (NDT).

## LES ASTROLOGIQUES

heures à étudier les décrets du destin. Et c'est encore sans doute une faveur du destin, qu'une application sérieuse à pénétrer ses lois.

Il faut d'abord observer la nature variée des signes, et les noms sexuels qui leur conviennent. Six sont masculins, les six autres d'un sexe différent. Le premier de ceux-ci est le Taureau : remarquez que quand il se lève, il paraît reculer et présente d'abord ses parties de derrière.

La différence de sexe est alternative dans toute la suite des signes.

Vous remarquerez aussi des signes à figure humaine ; ils inspireront des mœurs douces et honnêtes ; d'autres, représentant des animaux brutes et féroces, imprimeront un caractère analogue. Il faut de plus observer qu'il y a des signes *simples* ; ils sont dans toute leur étendue, d'une seule et même nature. D'autres sont *doubles*, un second associé contribue puissamment à augmenter la force des influences ; la réunion altère en des sens opposés l'énergie réciproque ; l'activité de deux figures ainsi appariées peut n'être pas la même ; l'une portera au bien, l'autre au mal.

♈	Masc.	8.	Fem.	1.	Masc.	6.	Fem.	7.	Masc.	8.	0.	0.	0.	0.
♉	Fem.	5.	Masc.	6.	Fem.	6.	Masc.	4.	Fem.	3.	Masc.	6.	0.	0.
♊	Fem.	5.	Masc.	11.	Fem.	6.	Masc.	4.	Fem.	4.	0.	0.	0.	0.
♋	Masc.	2.	Fem.	6.	Masc.	2.	Fem.	2.	Masc.	11.	Fem.	4.	Masc.	3.
♌	Masc.	5.	Fem.	3.	Masc.	7.	Fem.	8.	Masc.	7.	0.	0.	0.	0.
♍	Fem.	8.	Masc.	4.	Fem.	8.	Masc.	10.	0.	0.	0.	0.	0.	0.
♎	Masc.	5.	Fem.	10.	Masc.	5.	Fem.	7.	Masc.	3.	0.	0.	0.	0.
♏	Masc.	4.	Fem.	10.	Masc.	3.	Fem.	8.	Masc.	5.	0.	0.	0.	0.
♐	Masc.	2.	Fem.	3.	Masc.	7.	Fem.	11.	Masc.	6.	0.	0.	0.	0.
♑	Masc.	11.	Fem.	8.	Masc.	11.	0.	0.	0.	0.	0.	0.	0.	0.
♒	Masc.	5.	Fem.	10.	Masc.	6.	Fem.	4.	Masc.	2.	Fem.	3.	0.	0.
♓	Masc.	10.	Fem.	10.	Masc.	3.	Fem.	5.	Masc.	2.	0.	0.	0.	0.

*Table des degrés masculins et féminins des signes astrologiques*

Parcourez les signes, vous y voyez deux Poissons, vous y voyez deux Gémeaux

sans aucun vêtement: ceux-ci parcourent le ciel, en se tenant tendrement embrassés; ceux-là, opposés l'un à l'autre, semblent tenir des routes différentes. C'est le même nombre de part et d'autre; mais il faut faire attention aux différentes postures. Au reste, entre les signes doubles, les deux que nous avons nommés possèdent en entier tout ce qui convient à leur nature; ils ne sont point étonnés de se voir surchargés de membres étrangers; ils ne regrettent la perte d'aucun de ceux qui leur sont propres.

Il est d'autres signes, auxquels il manque quelques membres, leur corps est composé de parties étrangères les unes aux autres. Tel est le Capricorne, tel est aussi ce signe qui, empruntant les membres d'un cheval, tient son arc continuellement bandé<sup>89</sup>: celui-ci a des membres humains, il n'en est point de tels dans le Capricorne. Il faut de plus observer dans le grand art que nous traitons, qu'un signe composé de deux figures entières diffère beaucoup de celui qui n'a qu'une figure composée de deux corps différents. On met aussi Érigoné au nombre des signes doubles: elle l'est en effet et par sa figure<sup>90</sup>, et par le rapport qu'elle a avec deux saisons, car, au milieu de la Vierge, l'été finit et l'automne commence. Si les signes tropiques du Bélier, de la Balance, de l'Écrevisse et du Capricorne, sont constamment précédés par des signes doubles, c'est que ces signes réunissent les forces combinées de deux saisons. Ainsi des deux frères qui précèdent l'Écrevisse, un gémeau nous fait jouir de la saison fleurie du printemps, l'autre nous fait éprouver déjà les ardeurs brûlantes de l'été. Ils sont cependant nus l'un et l'autre, parce qu'ils ressentent, l'un la chaleur du printemps qui finit, l'autre celle de l'été qui commence. Ainsi, le sort du premier est le même que celui du second. Le Sagittaire est pareillement représenté sous une figure double, il annonce l'arrivée prochaine du Capricorne qui le suit. La saison tempérée de l'automne s'approprie les parties les plus délicates de ce signe, ses membres humains: sa croupe hérissée de poils est l'apanage de l'hiver, elle donne le signal de son commencement. Les Poissons, dont est précédé le Bélier, sont au nombre de deux, ils ont donc rapport à deux saisons: le premier termine l'hiver, le second commence le printemps. Alors, le soleil revolant vers nous parcourt des signes humides: les pluies d'hiver se marient avec les rosées du printemps; les unes et les autres revendent les Poissons, comme appartenant à leur élément.

De plus, trois signes consécutifs semblent s'opposer à la marche des neuf autres: on croirait qu'une guerre intestine va diviser le ciel. Remarquez-vous qu'en se levant, le Taureau présente d'abord sa croupe, les Gémeaux leurs pieds,

---

<sup>89</sup> Le Sagittaire, représenté sous la figure d'un Centaure.

<sup>90</sup> La Vierge est représentée avec des ailes d'oiseau.

l'Écrevisse sa cuirasse écailleuse, tandis que les autres signes se lèvent dans une position droite et naturelle. Ne soyez donc pas surpris si le soleil, en parcourant ces signes qui s'opposent à sa marche, la retarde, et rend conséquemment les mois de l'été plus longs que les autres.

Remarquez encore qu'il y a des signes nocturnes et des signes diurnes et appliquez-vous à les bien distinguer. Cette différence n'est pas fondée sur ce que les uns roulent au-dessus de nous pendant le jour, les autres durant la nuit : autrement il aurait fallu les désigner tous par le même nom, vu qu'il n'est point d'heure qui ne les voie briller successivement : ils sont sur l'horizon tantôt le jour et tantôt la nuit. Mais la nature, créatrice de l'univers, a attribué pour toujours à chaque signe des parties du temps absolument invariables. Le titre de signes diurnes est échu en partage au Sagittaire, au Lion furieux, à celui qui détourne la tête pour contempler l'or de sa toison, aux Poissons, à l'Écrevisse, au dangereux Scorpion ; ces signes ou se suivent immédiatement, ou sont séparés par des intervalles égaux. Les six autres ou contigus, ou relativement au lieu qu'ils occupent, espacés comme les premiers, sont appelés nocturnes. D'autres ont donné le nom de diurnes aux six signes consécutifs commençant par le Bélier, chef de tous les signes, et celui de nocturnes aux six autres qui se suivent depuis la Balance. Il en est enfin auxquels il a plu de regarder comme diurnes les six signes masculins et de reléguer les féminins dans la paix et les ténèbres de la nuit<sup>91</sup>.

Il est des signes, qui manifestement, et sans qu'on soit obligé d'en avertir, doivent leur origine à Neptune : telle est l'écrevisse qui peuple nos rivières, tels sont les poissons qui habitent l'océan et les fleuves. D'autres sont censés avoir une nature terrestre, comme le Taureau, chef du gros bétail, le Bélier, fier de se voir à la tête des bêtes à laine, le Lion funeste à l'un et à l'autre et leur destructeur, et le Scorpion qui aime à fréquenter les buissons. D'autres signes, enfin, tiennent une espèce de milieu entre les précédents ; ils réunissent en eux les propriétés des

---

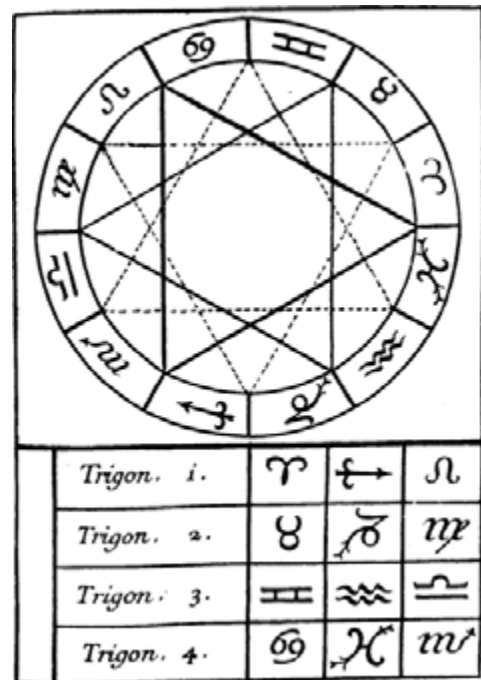
<sup>91</sup> Il est aisé de s'apercevoir que toutes ces belles divisions sont appuyées sur des fondements que le souffle le plus léger peut faire écrouler. Les unes sont établies d'après les noms très arbitraires qu'il a plu aux anciens astronomes de donner aux diverses parties du ciel ; les autres d'après les postures, pareillement arbitraires, que les premiers peintres ont données aux constellations sur les globes et les planisphères. Les noms des constellations célestes ont varié en différents siècles, la lyre a été le vautour tombant, l'aigle, le vautour volant ; Antinoüs s'est appelé Ganymède, les serres du Scorpion ont fait place à la Balance. D'ailleurs les noms, les divisions des constellations des Arabes diffèrent des nôtres ; ils ont banni du ciel toutes les figures humaines. L'Inde a ses constellations ; celles des Chinois n'ont aucun rapport à celles des autres nations. Si l'énergie d'un signe dépend de sa forme et de son nom, il s'ensuivra qu'un même signe sera favorable en Chine, défavorable dans l'Inde, bienfaisant dans un siècle, pernicieux dans l'autre (NDT).

deux éléments associés : ainsi le Capricorne tient en partie à la terre, le Verseau a du rapport avec les eaux.

Nous ne devons pas négliger ici les plus petits détails, car tout a sa raison, rien n'a été créé inutilement. La fécondité est une propriété de l'Écrevisse, du Scorpion apte à la piquûre, et des Poissons, qui peuplent d'habitants les mers. Mais la Vierge est stérile, ainsi que le Lion son voisin, le Verseau ne conçoit, ou du moins n'engendre aucun fruit. Le Capricorne, dont le corps est formé de membres disparates, tient le milieu entre ces deux extrêmes, ainsi que le Sagittaire qui fait briller l'arc dont il est armé. Le Bélier est de la même classe, et y renferme avec lui la Balance, qui égale la nuit au jour, les Gémeaux et le Taureau.

N'allez pas vous figurer que ce soit sans de justes motifs, que la nature a donné aux signes différentes attitudes. Les uns sont courants, comme le Lion, le Sagittaire et le Bélier qui semblent menacer de ses cornes. D'autres sont debout, entretenant tous leurs membres dans un juste équilibre ; tels que la Vierge, les Gémeaux et le Verseau vidant continuellement son urne. Quelques-uns, images naturelles des esprits indolents, sont assis comme s'ils étaient accablés de lassitude : tels sont le Taureau, qui s'assoupit parce qu'il est affranchi de son joug, la Balance<sup>92</sup> qui se repose de la longue fatigue d'un pénible travail, et vous, Capricorne, dont la glace que vous produisez rétrécit tous les membres. Les autres enfin sont couchés, comme l'Écrevisse étendue sur son large ventre, le Scorpion appuyé tout de son long contre terre, et les Poissons, qui restent toujours obliquement couchés sur le côté.

Si vous examinez le ciel avec attention, vous vous apercevrez qu'il y a des signes mutilés, ou privés de quelques-uns de leurs membres. Le Scorpion n'a point de serres, la Balance les absorbe ; le Taureau s'affaisse sur une jambe recourbée qui ne peut le soutenir ; l'Écrevisse est aveugle ; il reste un œil au Sagittaire, il a perdu



Les signes trigones  
ou en aspect trine (120°)

<sup>92</sup> La Balance était autrefois représentée sous la figure d'une femme assise tenant en main une balance.



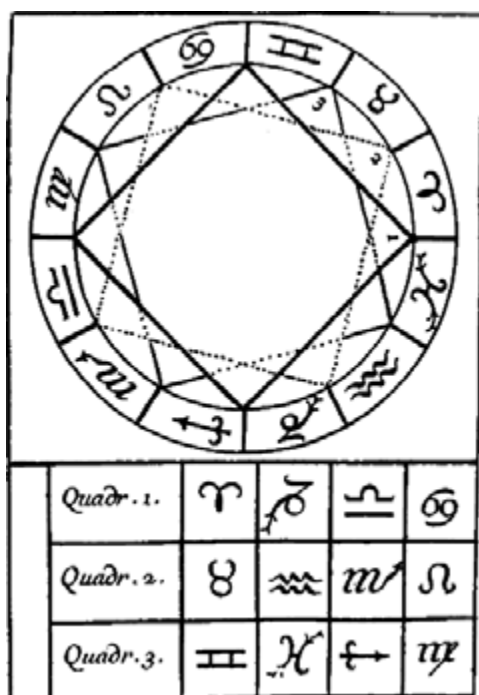
## LES ASTROLOGIQUES

l'autre. C'est ainsi que le ciel nous console des malheurs que nous éprouvons, et nous apprend par ces exemples à les supporter patiemment; puisque nous voyons que tous les événements dépendent de lui, et que les signes célestes eux-mêmes ne sont point exempts de ces disgrâces.

<i>Tropica</i>	♈	♉	♊	♋
<i>Fixa</i>	♌	♍	♎	♏
<i>Communia</i>	♐	♑	♒	♓
<i>Cognatorum</i>	♈	♉	♊	♋
<i>Vicinorum</i>	♌	♍	♎	♏
<i>Hospitum</i>	♐	♑	♒	♓

Les signes tropiques, fixes et communs

Les signes sont encore distingués par leur rapport aux saisons. Les Gémeaux donnent naissance à l'été, la Vierge à l'automne; l'hiver commence au Sagittaire, le printemps aux Poissons: trois signes consécutifs sont attribués à chacune des quatre saisons; les signes d'hiver sont opposés aux signes d'été, ceux du printemps à ceux de l'automne.



Les signes tétragones ou en aspect quadrat (90°)

Il ne suffit pas de connaître les qualités propres à chacun des douze signes ; ils s'allient ensemble, et nos destinées dépendent de leurs combinaisons : ils se prêtent des forces relatives et à leur énergie, et au lieu qu'ils occupent. Suivez la courbure du cercle entier des signes, et qu'une même ligne soit portée trois fois sur la circonférence, de manière que la division se termine au point précis où elle a commencé, les signes que l'extrémité de cette ligne déterminera sont nommés trigones<sup>93</sup> parce que les trois angles, formés par l'inflexion de cette ligne tombent sur trois signes séparés les uns des autres par trois signes intermédiaires. C'est ainsi que le Bélier voit à des intervalles égaux, mais de deux différents côtés, les signes du Lion et du Sagittaire ; le Capricorne a la même position relativement à la Vierge et au Taureau ; les autres signes trigones sont pareillement espacés à de semblables distances<sup>94</sup>. Mais si la ligne, devenant dans son inflexion perpendiculaire à elle-même, divise le cercle en quatre parties égales, les signes, où cette ligne rebrousse, sont nommés tétragones<sup>95</sup>. C'est ainsi que le Capricorne regarde la Balance et est regardé par le Bélier ; c'est ainsi qu'à des distances égales l'Écrevisse voit le Bélier, et est vue par la Balance qui la suit à sa gauche ; car tout signe qui précède un autre signe est censé être à sa droite. On peut sur ce modèle former d'autres distributions pareilles et trouver dans les douze signes trois suites de signes tétragones, qui suivent l'ordre que nous venons de proposer<sup>96</sup>, et qui ont la même énergie.

Mais si quelqu'un se contentait de déterminer les tétragones, en divisant le ciel de quatre en quatre signes, ou les trigones, en étendant la division jusqu'au cinquième signe<sup>97</sup>, il serait fort éloigné de découvrir par ce procédé les forces réunies, les positions heureuses, les aspects favorables, les relations réciproques des astres. En effet, quoiqu'on ait exactement compté cinq signes, celui qui serait né sous l'aspect de ces signes ainsi espacés, n'éprouverait pas pour cela l'influence

<sup>93</sup> Les signes *trigones* ou *triangulaires* sont dits être en *aspect trine*. On conçoit à peine aujourd'hui combien il a fallu de temps pour se détromper de la prétendue énergie des différents aspects des astres. Ce n'est qu'en 1730 qu'on a cessé de consacrer annuellement douze pages de la *Connaissance des Temps* au détail des aspects de toutes les planètes. Cet hommage aux ridicules préjugés de nos ancêtres n'a même été supprimé dans les *Ephémérides* qu'en 1745 (NDT).

<sup>94</sup> Les deux autres suites de signes trigones sont composées des Gémeaux, de la Balance, du Verseau, et de l'Écrevisse, du Scorpion, des Poissons.

<sup>95</sup> Tétragones, ou quadrangulaires, ou carrés, et ces signes sont dits être en *aspect quadrat*.

<sup>96</sup> Ces trois suites sont, 1° celle que le poète vient d'exposer, du Bélier, de l'Écrevisse, de la Balance et du Capricorne ; 2° celle du Taureau, du Lion, du Scorpion, du Verseau ; 3° enfin, celle des Gémeaux, de la Vierge, du Sagittaire et des Poissons.

<sup>97</sup> Lorsque Manilius parle de divisions de quatre en quatre signes, de trois en trois, de cinq en cinq, etc., les deux signes extrêmes y sont toujours compris. Ainsi du Bélier aux Gémeaux il y a trois signes, le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, etc.

du trigone : ce serait un trine aspect, mais de nom seulement ; il n'en aurait ni le nombre, ni la vraie position, ni par conséquent les propriétés.

Les degrés du cercle des signes, parcouru par l'astre brûlant de Phébus, sont au nombre de trois cent soixante ; le tiers de ce nombre doit former le côté du trigone, puisque le trigone divise le cercle en trois parties égales. Or, vous ne trouverez pas cette somme si vous vous contentez de compter depuis un signe jusqu'à l'autre au lieu de compter depuis tel degré du premier signe jusqu'à pareil degré du second. La raison en est que, quoique vous ayez deux signes, séparés l'un de l'autre par trois intermédiaires, si vous comptez depuis le commencement du premier signe jusqu'à la fin du cinquième, la somme s'étendra jusqu'à cent cinquante degrés ; elle sera trop forte, et empiétera sur le second côté du trigone. Donc, quoique les signes soient trigones entre eux, leurs degrés que l'on compare ne le sont pas.

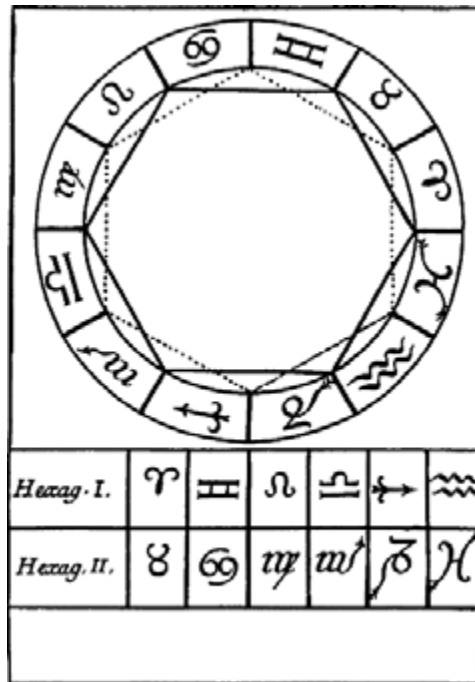
On se tromperait également en suivant le même procédé par rapport aux signes tétragones. Trois fois trente degrés sont la quatrième partie de la circonférence du cercle des signes : or, si pour côté du tétragone vous tirez une ligne depuis le premier degré du premier signe jusqu'au dernier degré du quatrième, vous aurez un côté de deux fois soixante degrés. Si au contraire on ne compte que depuis le dernier degré du signe précédent jusqu'au premier du signe suivant, la ligne traversera les deux signes intermédiaires et se bornera à cette longueur ; elle ne sera que de deux fois trente, trop courte d'un tiers : en vain l'on dira qu'on a compté depuis un signe jusqu'au quatrième signe suivant ; la valeur d'un signe s'évanouit dans la supputation des degrés<sup>98</sup>. Il ne suffit donc pas de régler le trigone par le nombre de cinq signes, ni de donner quatre signes à chaque côté du tétragone. Si vous voulez obtenir un tétragone régulier, ou un trigone dont les trois côtés soient parfaitement égaux, prenez une étendue de cent degrés, augmentée d'une part de sa cinquième partie, diminuée de l'autre de sa dixième, et vous aurez les mesures précises qu'il faut employer<sup>99</sup>. Alors, tous les points du cercle des signes, où le trait diviseur formera un angle du tétragone, tous ceux où la ligne qui détermine les côtés du trigone rebrousse pour former un nouveau côté ; tous ces

---

<sup>98</sup> Scaliger ne conçoit pas, dit-il, ce qui a pu engager Manilius à entrer dans d'aussi longs détails, sur une matière aussi simple que celle-ci ? Huet répond que ces détails peuvent être utiles aux commençants. J'ajoute qu'ils sont une preuve de la fécondité du génie de notre poète, qui a pu revêtir des charmes de la poésie un sujet aussi aride (NDT).

<sup>99</sup> En effet, la cinquième partie de cent degrés, est vingt degrés, et sa dixième partie est dix degrés. A cent degrés ajoutez vingt, vous aurez cent vingt degrés, tiers de trois cent soixante, et côté du trigone : et si de cent degrés vous en ôtiez dix, il restera quatre-vingt-dix degrés, quart de trois cent soixante, et par conséquent côté du tétragone.

points, dis-je, ont reçu de la nature une liaison étroite, une association d'activité, un droit réciproque de se seconder mutuellement. Il s'ensuit que toute nativité ne ressent pas les influences des signes trigones de celui qui la domine; et que deux signes peuvent être en aspect quadrat, sans avoir entre eux la correspondance qui conviendrait à des tétragones. En effet, un aspect qui mesure exactement la circonférence du cercle, est fort différent de celui qui se refuse à cette mesure exacte, et qui, répété trois ou quatre fois, s'étend à plus de signes qu'il n'y en a dans toute la circonférence du cercle céleste. Au reste, l'énergie des signes trigones est fort supérieure à celle des tétragones. Le côté de ces derniers est plus élevé, plus voisin du ciel: la ligne au contraire qui forme le côté du trigone est plus voisine de nous, plus éloignée du ciel; les signes trigones regardent la terre de plus près, ils nous font respirer un air plus imprégné de leurs influences.

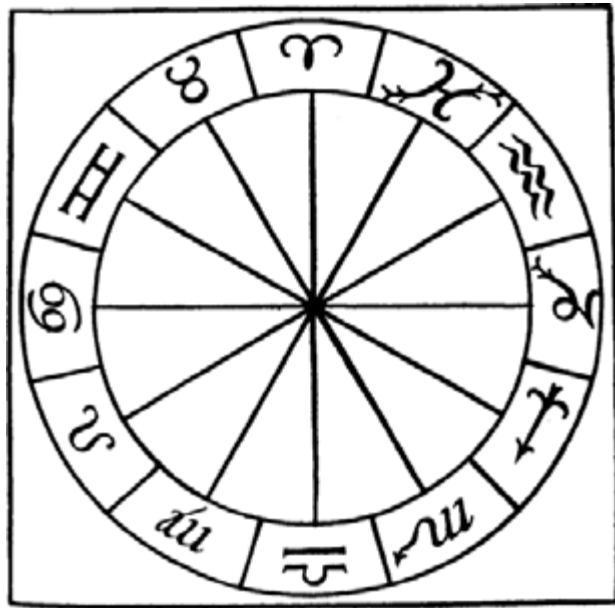


*Les signes hexagones*

On a aussi assigné des rapports, mais plus équivoques, aux signes qui se suivent alternativement. La liaison réciproque de ces signes est peu constante, parce que la ligne qui décrit l'hexagone<sup>100</sup> se prête comme malgré elle à se courber, après n'avoir sous-tendu qu'un petit arc. Cette trace est, en effet, formée en pas-

<sup>100</sup> Le terme hexagone ne se trouve pas dans le texte, la loi du mètre ne permettait pas de l'y faire entrer. Les signes hexagones sont dits être en *aspect sextil*.

sant successivement un signe, et en se courbant en angle au signe suivant : elle éprouve en conséquence six rebroussements : du Taureau elle passe à l'Écrevisse, de là, après avoir touché la Vierge, elle entre dans le Scorpion ; elle va vous rejoindre ensuite, Capricorne glacé, et vous quitte pour aller aux Poissons : elle termine enfin la division au signe du Taureau, où elle l'avait commencée. Le trait du second hexagone doit passer par tous les signes que le premier hexagone n'a pas touchés, et exclure tous ceux qui viennent d'être nommés ; il est d'ailleurs dans sa marche et pour le nombre de ses rebroussements entièrement semblable au premier. Les signes hexagones ne se voient donc qu'indirectement, ils sont obligés de détourner les yeux, et ne se regardent que de côté ; ils voient à peine leur voisin : un aspect direct est bien plus efficace. Un troisième signe est comme caché, l'enfoncement des angles étant presque insensible. D'ailleurs, lorsque la ligne qui joint les signes est si voisine de la convexité du ciel, et qu'elle ne passe les signes qu'alternativement de deux en deux<sup>101</sup>, elle erre en quelque sorte au plus haut du ciel, son activité est fort éloignée de nous, elle ne peut nous transmettre que de faibles influences. Ces signes cependant sont amis à titre d'affinité, parce que, vu leur position alternative, ils sont tous d'un même sexe : les signes masculins correspondent aux signes masculins ; les féminins entretiennent pareillement entre eux un commerce réciproque. Ainsi, quoique ces signes ne soient qu'alternativement pla-



Les signes contraires  
ou en aspect opposé (180°)

<sup>101</sup> Scaliger croit qu'au vers 365 il ne s'agit plus de l'hexagone, mais des signes qui se suivent immédiatement, et qui forment les côtés du dodécagone. Pour soutenir cette interprétation, il pense que le vers 369 doit être entendu d'une alliance entre des signes de différent sexe. Il est étonnant qu'une telle idée ait pu naître dans l'esprit d'un aussi excellent critique ; la plus légère attention suffit pour se convaincre que Manilius ne commence qu'au vers 375 à parler des signes qui se touchent. Les signes qui se suivent immédiatement, sont nécessairement de différent sexe, et Manilius déclare, vers 370 et suivants, que les signes dont il parle ici sont d'un même sexe. (NDT).

cés, la nature cède à leur influence ; ils ont entre eux des affinités fondées sur la ressemblance du sexe.

Les signes qui se touchent ne peuvent former entre eux aucune liaison ; l'amitié ne peut être entre ceux qui ne se voient point. Les astres sont portés d'inclination pour les astres éloignés, ceux-ci sont à portée de leur vue. Les astres voisins sont d'ailleurs constamment de sexe différent : un signe masculin est obsédé de part et d'autre par deux féminins : des signes si disparates ne peuvent être en bonne intelligence.

Les signes qui se suivent de six en six ne peuvent se communiquer aucune activité, vu que la ligne qui les unit, étant redoublée, ne pourra jamais terminer le cercle : elle formera un second côté, le long duquel deux signes extrêmes en renfermeront quatre intermédiaires : mais la circonférence sera complète, avant que le troisième côté soit terminé<sup>102</sup>.

Quant aux astres qui lancent leurs feux des parties les plus distantes du monde, qui, suspendus en des lieux de l'espace directement opposés, sont séparés les uns des autres de toute l'étendue du ciel, d'un intervalle de sept signes, quelque grande que soit leur distance, elle ne nuit pas à leur activité ; ils réunissent leurs forces, soit pour allumer la guerre, soit pour procurer la paix, suivant qu'ils y sont déterminés par les circonstances ; les étoiles errantes pouvant leur inspirer tantôt des pensées de concorde, et tantôt des désirs de tout brouiller. Voulez-vous connaître les noms des signes qui sont en opposition et les lieux qu'ils occupent dans le ciel ? Observez que le solstice d'été est opposé aux frimas ; l'Écrevisse au Capricorne ; le Bélier à la Balance, le jour est égal à la nuit dans ces deux signes ; Érigoné et Poissons ; le Lion au Verseau et à son urne : lorsque le Scorpion est au haut du ciel, le Taureau en occupe le bas ; enfin, le Sagittaire disparaît, lorsque les Gémeaux montent sur l'horizon. Les signes contraires observent leurs courses réciproques<sup>103</sup>.

Quoique les signes contraires soient diamétralement opposés, leur nature les rend souvent amis, et de la ressemblance de sexe naît une bonne intelligence réciproque ; c'est un signe masculin opposé à un masculin, ou les signes opposés

---













<sup>102</sup> Suivant Scaliger, le sens du vers 384 serait que la ligne qui s'étend d'un signe au troisième signe suivant, c'est-à-dire le côté de l'hexagone, ne partage pas également la circonférence du cercle. Scaliger en prend occasion d'apostropher vivement Manilius, comme coupable d'une double bétise. Mais ici la bétise est certainement du côté de Scaliger ; aussi a-t-elle été fortement relevée par Bouillaud et par le savant évêque d'Avranches (NDT).

<sup>103</sup> On pourrait aussi traduire : Les signes opposés se voient réciproquement d'un aspect direct dans tous leurs mouvements. Mais nous ne nous arrêtons pas à ce vers, que nous ne croyons pas être de Manilius (NDT).

sont tous les deux de l'autre sexe. Les Poissons et la Vierge volent à l'opposé l'un de l'autre ; ils sont cependant disposés à s'entraider ; la nature agit plus fortement que l'opposition directe, mais cette ressemblance de nature a moins d'énergie que l'opposition des saisons. L'Écrevisse, signe féminin, vous contrarie, ô Capricorne, quoique vous soyez du même sexe ; mais c'est que l'hiver et l'été diffèrent trop : d'une part, glaces, frimas, campagnes blanchies par la neige ; de l'autre, soit ardente, sueurs abondantes, coteaux arides et desséchés ; ajoutez que les nuits froides de l'hiver égalent les jours de l'été. Ainsi, la nature paraît contraire à elle-même, et l'année ne ressemble point à l'année ; de sorte qu'il n'est pas étonnant que de tels signes ne puissent s'accorder entre eux.

Mais il n'y a pas une contrariété totale entre le Bélier et la Balance, quoique le printemps et l'automne soient deux saisons différentes, que l'une produise les fleurs, et que l'autre conduise les fruits à leur parfaite maturité. Ces deux signes ont un rapport qui les rapproche, l'égalité des jours et des nuits : ils nous procurent deux saisons qui se ressemblent par leur température, température douce que l'une et l'autre entretiennent également ; c'est une suite nécessaire de la position de ces deux signes à des distances égales des deux solstices. De tels astres ne peuvent avoir l'un contre l'autre une antipathie bien décidée. Tels sont les rapports d'aspect qu'on peut remarquer entre les signes<sup>104</sup>.

Ce document, d'une importance capitale, est la clef des aventures mythologiques des divinités du paga-

					
<i>Juno</i>	<i>Vesta</i>	<i>Ceres</i>	<i>Diana</i>	<i>Minerva</i>	<i>Venus</i>
					
<i>Mars</i>	<i>Neptun</i>	<i>Jupiter</i>	<i>Mercur</i>	<i>Vulcan</i>	<i>Apollo</i>

*Les correspondances des signes du Zodiaque et des dieux antiques*

<sup>104</sup> Tous ces différents aspects formaient une des principales branches de la prétendue science astrologique. Le discrédit où ces rêveries sont maintenant tombées, nous dispense de les réfuter. Nous nous contenterons d'observer ici que les astrologues n'ont pas toujours été d'accord entre eux sur l'énergie des différents aspects. Suivant Manilius, il paraît que l'aspect le plus favorable est le trine, ensuite le quadrat, puis le sextil ; mais selon la doctrine du plus grand nombre des astrologues, le trine et le sextil aspect sont favorables, le quadrat pernicieux. Comment concilier ces contradictions ? Je n'y vois d'autre moyen que de convenir que l'astrologie est une science vaine et purement arbitraire. Si Manilius eût eu le temps de mettre la dernière main à son poème, il nous aurait peut-être fourni une autre réponse. L'expression *diversis signis* du vers 422 est entendue par Scaliger et par d'autres interprètes des signes contraires ou opposés ; et cette interprétation est la seule cause qui engage Bentley à proscrire ce vers. Mais l'expression *diversis* enferme-t-elle nécessairement, enferme-t-elle même naturellement l'idée de contrariété, d'opposition ? (NDT).

## LES ASTROLOGIQUES

nisme, en fonction de l'harmonie des signes du Zodiaque et de leurs différents aspects.

♈	♉	♊	♋	♌	♍
<i>Caput</i>	<i>Cervix</i>	<i>Humeri</i>	<i>Cor</i>	<i>Pectus</i>	<i>Venter</i>
♎	♏	♐	♑	♒	♓
<i>Renēs</i>	<i>Lingua</i>	<i>Femur</i>	<i>Genua</i>	<i>Tibia</i>	<i>Pedes</i>

Les correspondances des signes et des diverses parties du corps humain

Après ces observations, notre soin principal doit être de rechercher quels sont les dieux qui président à chaque signe, et quels sont les signes que la nature a mis plus particulièrement sous la protection de chaque dieu, dès le temps où donnant aux plus augustes vertus le caractère de la divinité, elle nous en a représenté l'énergie sous des noms sacrés, afin que la majesté de la personne nous rendît la chose plus respectable.

Pallas protège le Bélier, la déesse de Cythère le Taureau, Apollon les aimables Gémeaux. Vous présidez, Mercure, à l'Écrevisse, et vous, Jupiter, vous vous unissez à la mère des dieux pour gouverner le Lion. La Vierge, avec son Épi, appartient de droit à Cérès, et la Balance à Vulcain, qui l'a forgée. Le Scorpion belliqueux s'attache à Mars; Diane protège le chasseur, moitié homme et moitié cheval. Le Capricorne rétréci est attribué à Vesta. Le Verseau, astre de Junon, est opposé à celui de Jupiter; Neptune revendique au ciel les Poissons, comme originaires de son empire. Ces principes peuvent vous être d'un grand secours pour pénétrer dans la science de l'avenir. Lorsque vous promenez votre raison parmi les étoiles et les signes célestes, vous devez tirer des conséquences de tous leurs rapports, de tous leurs mouvements, afin que par les règles de l'art vous découvriez tous les ressorts de la puissance divine, et que votre certitude soit aussi inébranlable que les arrêts du ciel.

Remarquez la distribution des parties du corps humain entre les signes céles-



tes, et la dépendance où est chaque membre de son propre signe<sup>105</sup>, qui déploie principalement sur lui toute l'énergie de son pouvoir. Le Bélier, chef de tous les signes, a reçu la tête en partage; le cou, embelli par les grâces, est le domaine du Taureau; les bras jusqu'aux épaules sont échus par le sort aux Gémeaux; la poitrine est dominée par l'Écrevisse; les flancs et les épaules appartiennent au Lion; les reins sont le propre apanage de la Vierge; la Balance préside aux parties charnues sur lesquelles on s'assied; le Scorpion à celles de la génération; les cuisses sont du ressort du Sagittaire; le Capricorne commande aux deux genoux; les jambes forment l'empire du Verseau; et les Poissons exercent leur juridiction sur les pieds.

Les astres ont de plus entre eux certains rapports particuliers<sup>106</sup>, en conséquence desquels ils se forment à eux-mêmes d'autres espèces de correspondances. Ils se regardent, ils s'écoutent les uns les autres; ils s'aiment, ils se haïssent; quelques-uns ne tournent que vers eux-mêmes des regards pleins de complaisance. Il arrive de là que des signes opposés se prêtent quelquefois des secours; que d'autres, liés par des affinités, se font réciproquement la guerre; que quelques-uns, quoique dans des aspects défavorables, versent sur les natiuités des hommes le germe d'une amitié inaltérable; que quelques autres enfin, résistant à l'impulsion et de leur nature et de leur position, s'évitent mutuellement. La cause en est, que Dieu donnant des lois au monde, inspira diverses affections aux signes célestes; il assortit entre eux les yeux de ceux-ci, les oreilles de ceux-là; il en unit d'autres par les liens d'une étroite amitié de manière que ces signes pussent en voir, en écouter d'autres, aimer les uns, faire aux autres une guerre éternelle, que quelques-uns, même, fussent tellement satisfaits de leur état, qu'ils n'eussent inclination que pour eux seuls, qu'ils se portassent une affection exclusive. Nous voyons bien des hommes de ce caractère; ils le tiennent des astres qui ont présidé à leur naissance.

Le Bélier est son propre conseil à lui-même, cela convient à un chef; il s'écoute, voit la Balance et s'abuse en aimant le Taureau. Celui-ci lui tend des embûches, et voit au-delà de lui les Poissons étincelants<sup>107</sup>, il les écoute; mais son âme

---

<sup>105</sup> Scaliger croit que les figures propres, dont parle ici Manilius, sont les caractères par lesquels on a coutume de désigner les douze signes du zodiaque, et qu'on trouve en tête de tous les almanachs.

<sup>106</sup> Si quelqu'un est curieux de s'instruire dans le plus grand détail de toutes ces belles visions astrologiques, il peut consulter Scaliger, Bouillaud et Dufay (NDT).

<sup>107</sup> Scaliger et Huet trouvent ici le texte de Manilius en erreur. Le Taureau, disent-ils, ne voit pas les Poissons, mais la Vierge; en conséquence, Huet propose une correction. Bentley pense que Manilius a mieux aimé faire ici le personnage de poète que celui d'astrologue; au lieu de dire que le Taureau voit la Vierge, il dit qu'il l'aime, et cela amène tout naturellement le petit

est éprise de la Vierge. Tel il avait autrefois porté sur son dos la belle Europe, qui de sa main gauche se retenait fermement à ses cornes ; Jupiter était caché sous l'extérieur de cet animal. L'oreille des Gémeaux est portée vers le jeune homme qui fournit aux Poissons des eaux intarissables ; les Poissons sont l'objet de leur complaisance, le Lion celui de leurs regards. L'Écrevisse et le Capricorne, diamétralement opposés, se regardent eux-mêmes ; ils se prêtent réciproquement l'oreille l'un à l'autre ; l'Écrevisse cherche à faire tomber le Verseau dans ses pièges. Le Lion dirige sa vue vers les Gémeaux, son oreille vers le Sagittaire ; il aime le Capricorne. Érigonè regarde le Taureau, écoute le Scorpion et cherche à tromper le Sagittaire. La Balance se consulte elle-même, elle ne voit que le Bélier, elle chérit tendrement le Scorpion, qui est au-dessous d'elle. Celui-ci voit les Poissons, et hait souverainement la Balance. Le Sagittaire a coutume de prêter une oreille attentive au terrible Lion ; il ne détourne pas les yeux de l'urne du Verseau ; entre tous les signes, il n'affectionne que la Vierge. Le Capricorne au contraire se regarde lui-même ; pourrait-il porter sa vue sur un signe plus noble ? Il a eu le bonheur d'éclairer la naissance d'Auguste ; il écoute l'Écrevisse qui brille à la partie la plus élevée du ciel. Le Verseau toujours nu écoute attentivement les Gémeaux, il cultive l'amitié de la brûlante Écrevisse<sup>108</sup>, il porte ses regards sur les flèches acérées du Sagittaire. Les Poissons tournent la vue vers le bouillant Scorpion, et désirent entendre le Taureau. Telles sont les propriétés que la nature a données aux signes, lorsqu'elle les a placés au ciel : ceux qui naissent sous eux ont les mêmes inclinations réciproques ; ils écoutent volontiers ceux-ci, voient ceux-là avec plaisir ; ils haïssent les uns, ont la plus tendre amitié pour les autres ; ils tendent des pièges à celui-ci, ils se laissent tromper par celui-là.

Il règne même des inimitiés entre les trigones : le trait de la ligne qui les forme, étant alternativement posé, occasionne des guerres entre eux. C'est ainsi que la nature est toujours uniforme dans ses opérations. Le Bélier, le Lion, le Sagittaire unis pour former un seul trigone, ne veulent entendre aucune alliance avec le trigone formé par la Balance, les Gémeaux et le Verseau. Deux causes nous forcent à reconnaître la réalité de cette inimitié : les trois premiers signes sont en opposition directe avec les trois autres, et de plus il existe une guerre éternelle entre l'homme et la bête.

---

épisode de Jupiter et d'Europe. Selon cette fable, Jupiter ne revêtait pas le Taureau ; il en était plus revêtu lui-même ; Scaliger s'est donc trompé en regardant le Jovi du vers 481 comme un ablatif pour Jove : c'est bien certainement un datif.

<sup>108</sup> Il cultive l'amitié d'une ingrate qui cherche à le faire sombrer dans les pièges qu'elle lui tend (v. 486).

La Balance a une figure humaine<sup>109</sup> ; le Lion en a une différente. Les animaux bruts plient sous l'homme, parce que la raison doit l'emporter sur les plus grandes forces. Le Lion brille au ciel, mais après avoir été vaincu ; le Bélier ne doit cet honneur qu'à sa riche toison, qui lui fut enlevée ; le Sagittaire même, considéré dans les parties qu'il tient du cheval, est dompté par l'homme. La puissance de l'homme est telle, que je serais fort étonné, si le trigone de l'éclatante Balance pouvait être vaincu par ces trois animaux bruts. Il est une observation plus simple encore, que l'on peut faire sur les signes célestes. Tous les signes qui brillent sous une forme humaine sont ennemis et restent vainqueurs de ceux qui n'ont que des figures d'animaux. Cependant, ils ont chacun en particulier des sentiments qui leur sont propres : ils font la petite guerre à leurs ennemis secrets. Ceux à la naissance desquels préside le Bélier, ont à soutenir la guerre contre ceux qui naissent sous la Vierge ou sous la Balance, et contre ceux enfin que l'eau des deux Poissons a produits<sup>110</sup>. Ceux qui voient le jour sous le Taureau, ont à se défendre contre ceux qui doivent leur existence à l'Écrevisse, à la Balance, au Scorpion ardent, et aux Poissons. Quant à ceux qui sont engendrés par les Gémeaux, ils sont en guerre avec le Bélier et tout son trigone. Ceux qui sont nés sous l'Écrevisse, sont continuellement harcelés par ceux qui ont vu le jour sous le Capricorne, la Balance, le signe de la Vierge et celui du Taureau qui marche si différemment des autres signes. Le Lion rugissant a les mêmes ennemis que le Bélier, les mêmes signes à combattre<sup>111</sup>. Érigonê craint les assauts du Taureau<sup>112</sup>, du Sagittaire à double forme, armé de son arc, des Poissons, et les vôtres aussi, Capricorne glacé. La Balance a une foule d'ennemis, le Capricorne et l'Écrevisse, directement opposés l'un à l'autre, et formant avec elle un tétragone ; et de plus tous les signes qui composent le trigone du Bélier. Les ennemis du Scorpion ne sont pas moins nombreux : ce sont le jeune homme épanchant son urne, les Gé-

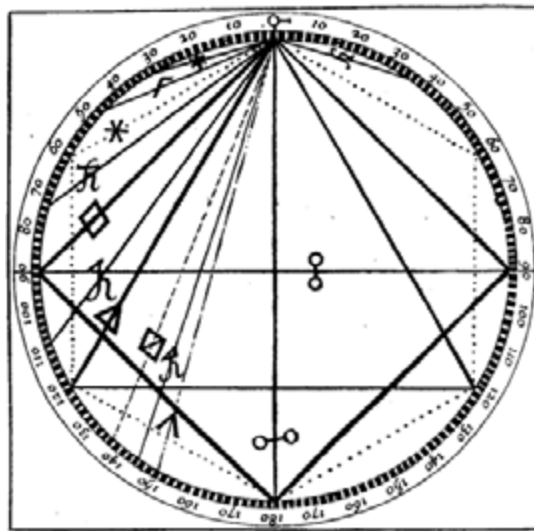
<sup>109</sup> Nous avons déjà dit que le signe de la Balance était représenté sous la figure d'une femme tenant une balance. Mais dans les siècles plus reculés, il n'y avait pas de Balance au ciel ; les serres du Scorpion en occupaient la place. Or, on pouvait demander aux astrologues, si les serres du Scorpion avaient une figure humaine ou si, depuis qu'il leur avait plu de substituer la Balance aux serres, l'énergie de ce signe céleste avait pareillement varié (NDT).

<sup>110</sup> Par l'eau des deux Poissons, Scaliger, Huet, etc., entendent le signe des Poissons ; Dufay celui du Verseau (NDT).

<sup>111</sup> C'est-à-dire la Vierge, la Balance et les Poissons, ou si l'on veut, le Verseau.

<sup>112</sup> Comment la Vierge craint-elle les assauts du Taureau, si, v. 479, l'âme du Taureau est éprise de la Vierge ? On verra pareillement, v. 549, que le Scorpion évite la Balance ; il a certainement grand tort, puisque la Balance, v. 492, l'aime tendrement. Les Gémeaux, v. 557, 558, vexent ceux qui doivent le jour aux Poissons ; et v. 483, les Poissons nous sont donnés comme l'objet de la complaisance des Gémeaux. Ces contrariétés sont apparemment des mystères qu'il est réservé aux seuls astrologues de pénétrer (NDT).

meaux, le Taureau, le Lion ; il évite aussi Érigonê et la Balance, de laquelle il est redouté lui-même. Ceux qui naissent sous les Gémeaux, la Balance, la Vierge et le Verseau, oppriment, autant qu'il est en eux, ceux que le Sagittaire a vus naître ; et ces mêmes signes par une suite nécessaire de leur nature<sup>113</sup> haïssent ceux que le Capricorne a formés. Ceux qui sont en naissant arrosés des eaux que le Verseau ne cesse de répandre ont à repousser les attaques du Lion de Némée et de tout son trigone, troupe d'animaux bruts, auxquels un jeune homme<sup>114</sup> seul a le courage de résister ; le Verseau, voisin des Poissons, vexe ceux qui leur doivent le jour ; il est secondé dans cette guerre par les Gémeaux, par ceux qui sont nés sous la Vierge, par ceux enfin à la naissance desquels le Sagittaire a présidé.



*Les Aspects astrologiques traditionnels*

Plusieurs causes concourent à inspirer aux hommes des inimitiés réciproques, à faire germer en eux des semences de haine, ou d'affection mutuelle, dès l'instant de leur naissance. Pour l'ordinaire, les signes pris de trois en trois se haïssent, ils ne se voient qu'obliquement, et cet aspect est mauvais. En quelque lieu du ciel qu'on considère deux signes opposés, placés à six signes l'un de l'autre, et

<sup>113</sup> C'est-à-dire parce que tous ces signes sont de figure humaine.

<sup>114</sup> Par ce jeune homme, Bentley entend la partie humaine du Sagittaire ; le sens serait alors que le Bélier et le Lion seraient conduits par le Sagittaire au combat contre le Verseau. Mais 1° *turba*, troupe, ne peut se dire de deux seulement. 2° Dans tout le poème de Manilius l'épithète de jeune homme est fréquemment donnée au Verseau, et jamais à d'autres signes. Bentley a voulu l'appliquer au Centaure, l. I. v. 412 ; mais sa leçon est démentie par tous les livres imprimés et manuscrits (NDT).

se regardant par conséquent d'un aspect d'opposition, on remarquera toujours que les signes qui forment le trigone d'un de ces signes, sont troisièmes l'un et l'autre à l'égard de l'autre signe. Or, est-il étonnant que des signes ne puissent se concilier avec d'autres signes, qui regardent leur ennemi sous le plus favorable aspect ? Tant sont nombreuses les combinaisons de signes qui inspirent aux hommes naissants des haines réciproques, et tant les effets de cette espèce d'influence doivent être fréquents et multipliés !

C'est pour cela qu'une tendre et sincère amitié est le plus précieux et le plus rare présent de la nature. On ne cite qu'un seul Pylade ; on ne cite qu'un seul Oreste qui ait voulu mourir pour son ami ; c'est pendant la durée de plusieurs siècles le seul exemple que nous ayons d'un semblable débat, l'un se sacrifiant de grand cœur à la mort, l'autre ne voulant pas le permettre<sup>115</sup>. Ce bel exemple a eu depuis deux imitateurs ; la caution formait des vœux pour que son ami ne pût revenir ; celui-ci craignait que son répondant ne devînt la victime de son amitié<sup>116</sup>. Oui, qu'on parcoure les années, les âges, les générations ; qu'on jette un coup d'œil sur toutes ces guerres, sur toutes les calamités qui nous affligent, même en temps de paix ; on conviendra que si la Fortune cherche de la probité, de la bonne foi, à peine en trouvera-t-elle quelque vestige.

Au contraire quel énorme assemblage de crimes dans tous les siècles ! Sous quel poids de dissensions et de haines la terre s'est vue affaissée, sans qu'on pût alléguer aucune raison légitime pour les justifier ! Les pères et les mères sont vendus et livrés à la mort par des fils ingrats ; le soleil recule à l'aspect des crimes, et refuse d'éclairer la terre. Parlerai-je des villes renversées, des temples profanés, des forfaits commis au sein de la paix, des empoisonnements fréquents, des surprises dans le barreau<sup>117</sup>, des assassinats dans les villes, des horreurs auxquelles

---

<sup>115</sup> Oreste et Pylade étaient arrivés dans la Chersonèse Taurique où tous les ans il fallait immoler un étranger aux dieux. Pylade s'offrit ; Oreste ne le voulut pas permettre. Cette contestation, la seule qui se soit élevée entre ces deux amis, finit par le meurtre du roi Thoas, et par la fuite des deux amis, qui emmenèrent avec eux la grande prêtresse Iphigénie, sœur d'Oreste.

<sup>116</sup> Damon, condamné à mort par Denys le Tyran, demanda un congé de quelques jours. Denys le lui accorda, s'il trouvait une caution qui répondît de son retour au péril de sa tête. Phintias s'offrit pour caution. Le temps convenu était presque écoulé, Damon n'était pas de retour, Phintias s'applaudissait, espérant mourir pour son ami. Damon enfin paraît à l'heure précise marquée pour son retour. Denys, touché, pardonne à Damon et demande l'amitié de l'un et de l'autre.

<sup>117</sup> M. Burton pense que le poète fait ici allusion au meurtre de César en plein Sénat. Si quel qu'un regrettaient les trois vers que nous avons supprimés après le v. 608 ; pour le satisfaire, nous ajoutons ici l'interprétation qu'Huet en a donnée ; c'est la moins intolérable de celles qui sont venues à notre connaissance. Ceux qui sont nés sous les deux trigones, c'est-à-dire sous le Lion et le Sagittaire, ne sont pas toujours unis avec ceux qui naissent sous le Bélier, n'embrassent pas

une multitude effrénée se livre sous le voile de l'amitié? Le crime est épidémique, tout regorge de fureurs. Justice, injustice, tout est confondu : la scélératesse se couvre du manteau de la loi pour exercer sa barbarie ; les forfaits sont enfin devenus plus grands que les supplices. Si la paix a disparu de dessus la terre, si la bonne foi est devenue si rare, si l'on en rencontre si peu d'exemples, c'est sans doute parce qu'un trop grand nombre de signes jette dans le cœur des hommes naissants des semences de discorde. Le ciel n'étant pas d'accord avec lui-même, il doit en être de même de la terre ; une fatalité impérieuse entraîne les nations à des haines implacables.

Si vous désirez cependant connaître les signes amis, ceux qui réunissent les cœurs par de tendres liens, et se secondent réciproquement, joignez le Bélier aux autres signes de son trigone. Le Bélier cependant est plus simple ; il favorise ceux qui sont nés sous le Lion ou sous le Sagittaire avec plus de franchise qu'il n'est favorisé lui-même par ces deux signes. Il est d'un naturel plus traitable ; on peut lui nuire impunément, il n'use d'aucun déguisement ; son caractère est aussi doux que sa toison. Les deux autres signes sont farouches et ravissants ; leur âme vénale les engage quelquefois à sacrifier la bonne foi à leurs intérêts, et à oublier les bienfaits qu'ils ont reçus. Il faut cependant remarquer que l'influence du Sagittaire, signe composé, qui tient en partie de l'homme, est plus efficace que la vôtre, ô Lion de Némée, qui n'avez qu'une forme simple. Pour toutes ces raisons, les trois signes vivent en paix, mais non sans quelque mélange de discorde. Le Taureau est pareillement uni avec le Capricorne ; mais cette union n'est pas plus solide que celle des signes précédents. Ceux qui naissent sous le Taureau ont une tendre amitié pour ceux que la Vierge produit ; mais il s'y mêle de fréquents sujets de plaintes. Ceux qui voient le jour sous la Balance, le Verseau et les Gémeaux n'ont qu'un cœur et qu'une âme, leur union est indissoluble ; ils ont aussi l'heureux talent de se faire un grand nombre d'amis. Le Scorpion et l'Écrevisse réunissent par les liens d'une amitié fraternelle ceux à la naissance desquels ils président ; et cette union s'étend à ceux qui naissent sous les Poissons. Mais la ruse se met souvent de la partie ; le Scorpion sous le voile de l'amitié enfante des querelles. Pour ceux que les Poissons éclairent au moment de leur naissance, ils ne sont jamais fermes dans un même sentiment ; ils en changent souvent ; ils rompent ; ils renouent leurs liaisons ; sous un extérieur serein, ils cachent des haines secrètes, mais peu constantes. Telles sont les inimitiés, telles sont les sympa-

---

toujours leur parti ; mais ils leur font quelquefois la guerre, quoique rarement. C'est une suite de la férocité de ces deux signes que les circonstances présentes entraînent dans ces dissensions passagères (NDT).

thies que les astres annoncent ; telles sont les destinées des hommes, prononcées dès l'instant de leur naissance.

Il ne faut pas considérer les signes célestes seuls, et comme isolés les uns des autres : leur position altère leurs propriétés ; leurs aspects changent leur influence : le tétragone a ses droits, le trigone a les siens ; il en faut dire autant de la ligne qui divise le cercle en six parties, égales, et de celle qui traverse diamétralement le ciel. En conséquence, l'état actuel du ciel tantôt augmente, et tantôt diminue l'énergie des signes ; ils concevront ici des inimitiés ; transportés ailleurs, ils les déposeront : car leur activité n'est pas la même, lorsqu'ils se lèvent, lorsqu'ils montent, lorsqu'ils descendent sous l'horizon.

Les signes opposés se haïssent le plus souvent : il y a de l'affinité entre les signes d'un tétragone<sup>118</sup>, de l'amitié entre ceux d'un trigone. La raison n'en est pas difficile à concevoir. Les signes que la nature a espacés de quatre en quatre, ont entre eux des rapports évidents. Quatre de ces signes divisent le ciel en quatre parties que Dieu même a établies pour déterminer les quatre saisons de l'année. Le Bélier donne naissance au printemps, l'Écrevisse aux dons de Cérès, la Balance à ceux de Bacchus, le Capricorne à l'hiver, et aux mois glacés par la rigueur des frimas. Les signes doubles sont pareillement espacés de quatre en quatre : ce sont les deux Poissons, les deux Gémeaux, la Vierge qui est censée être un signe double<sup>119</sup> et le Sagittaire, composé d'homme et de cheval, ne formant cependant qu'un seul corps. Les signes simples enfin sont pareillement disposés en tétragone : le Taureau n'a point d'associé, personne ne tient compagnie au terrible Lion, le Scorpion sans collègue ne craint personne, le Verseau est au rang des signes simples.

Ainsi, tous les signes qui dans le ciel sont disposés en tétragone, ont entre eux un rapport relatif ou à leur figure ou aux saisons qu'ils président. Ceux-ci sont unis entre eux par une affinité naturelle ; ils désignent en conséquence les parents, les alliés, ceux qui tirent leur origine d'une même force ; les signes qui les suivent immédiatement, exercent leur action sur les voisins, et les quatre autres

<sup>118</sup> Nous avons déjà averti que Manilius ne s'accordait pas avec le plus grand nombre des astrologues au sujet des signes tétragones. En effet ces signes sont de différent sexe : quelle affinité peut-il y avoir entre eux ? Je ne vois pas pourquoi Scaliger dit ici que de tous les aspects le quadrat est le plus favorable en fait d'amitié, parce que, dit-il, les signes tétragones de même nature ; et il cite, Ptolémée qui dit expressément que ces signes sont de différente nature. Il confirme le tout par un passage qu'il attribue aux Grecs en général, et où il dit, si je ne me trompe, que les tétragognes pronostiquent la guerre et les dissensions. Je m'étonne que Huet n'ait pas relevé cette contradiction. Si les signes tétragones pronostiquent guerre et dissensions, il n'est donc pas vrai qu'on les préfère de beaucoup, *longe praeferuntur*, à tous les autres aspects (NDT).

<sup>119</sup> A cause de ses ailes, comme nous l'avons déjà dit.

sur les hôtes : tel est l'ordre de l'influence de ces huit derniers signes, relatif à leur différente distance des quatre signes cardinaux des saisons<sup>120</sup>.

Mais quoique ces signes, divisant le ciel en quatre parties égales, forment de vrais tétragones, ils ne possèdent cependant pas toutes les propriétés de cet aspect : l'analogie de leurs figures a moins de force que la position aux points cardinaux des saisons. Le côté du trigone, parcourant trois signes entiers intermédiaires, est plus long, occupe un plus grand espace que le côté du tétragone. Aussi les signes d'un trigone lient nos cœurs par les douceurs d'une tendre amitié, dont la force égale celle du sang et de la nature. Se regardant à de plus grandes distances, ils n'en ont que plus d'activité pour nous faire franchir l'intervalle qui nous tenait séparés. Ce tendre sentiment, qui réunit les cœurs, est sans doute préférable aux liaisons souvent trompeuses, que la parenté seule a formées. Combinez les signes avec leurs parties, et ces parties avec les signes : car ici rien d'isolé ne peut avoir d'effet : toutes les parties du ciel sont dans une dépendance réciproque les unes des autres ; elles se communiquent mutuellement leur énergie ; c'est ce que j'expliquerai bientôt dans un ordre convenable. Dans l'art que nous traitons, il ne faut négliger aucun de ces détails, si l'on veut distinguer les signes favorables de ceux qui sont pernicioeux.

---

<sup>120</sup> Scaliger a fait ici un léger changement à l'ordre des vers, et se félicite fort d'avoir rendu intelligible ce que personne n'avait entendu avant lui. L'ordre de l'influence des signes, dit-il, est ainsi réparti entre quatre espèces de liens, relatifs à ceux du droit civil. L'affinité ou l'alliance est du ressort des trigones ; la parenté de celui des quatre signes cardinaux, le voisinage, ou la cohabitation est attribuée aux quatre signes simples, qui suivent immédiatement les cardinaux ; enfin les quatre autres signes influent sur l'hospitalité. Il n'est point du tout ici question de trigones : Manilius en parlera quelques vers plus bas, et leur attribuera une énergie, non sur l'affinité, mais sur l'amitié. Huet n'a pas négligé cette occasion de relever Scaliger. Quant aux amitiés auxquelles nous sommes portés par l'influence des trigones, Scaliger les restreint à des alliances entre des nations différentes ; c'est apparemment le *majoribus intervallis* qui lui a fait naître cette idée, qui ne nous paraît pas pouvoir s'accorder avec le texte de Manilius (NDT).



# LES ASTROLOGIQUES

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
2½	5	7½	10	12½	15	17½	20	22½	25	27½	30
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈
♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈	♈

Table des Dodécatomories dans les signes du Zodiaque

Considérez maintenant un objet, simple en apparence, très important en effet. Je ne puis le désigner que par un terme grec, celui de dodécatomorie; ce mot exprime bien la nature de la chose. Chaque signe céleste a trente degrés: on divise cette étendue en douze parties égales; et l'on conçoit facilement que chaque partie comprendra deux degrés et demi. Il est donc certain que telle est la mesure précise de la dodécatomorie, et que dans chaque signe il y a douze dodécatomories, que le créateur de l'univers a attribuées aux douze signes célestes; afin qu'ils se trouvassent tous réunis par des combinaisons alternatives; que le ciel fût partout semblable à lui-même; que tous les signes se renfermassent réciproquement les uns les autres; que par cette communication mutuelle tout fût entretenu en paix, et que l'intérêt devenu commun contribuât à la conservation de la machine. Des enfants peuvent donc naître sous un même signe, et avoir des mœurs différentes, des inclinations opposées. Quelle variété ne voyons-nous

pas dans la production des animaux ? Après un mâle naît une femelle, et c'est le même signe qui a éclairé les deux naissances. C'est que le signe varie lui-même par l'effet de sa division : sa dodécatomorie change l'influence qu'il devrait naturellement avoir. Mais quelles sont les dodécatomories de chaque signe ? A qui faut-il les attribuer ? Dans quel ordre faut-il les compter ? C'est ce que je vais expliquer, pour que vous puissiez éviter toute incertitude, toute erreur dans la pratique de ces divisions.

La première dodécatomorie d'un signe appartient à ce signe lui-même, la seconde au signe qui suit immédiatement, les autres aux signes suivants, toujours dans le même ordre, jusqu'au dernier signe, auquel on attribuera la dernière dodécatomorie<sup>121</sup>. Ainsi chaque signe s'attribue successivement deux degrés et demi, et la somme totale rend les trente degrés compris dans l'étendue de chaque signe.

Les dodécatomories ne se bornent pas à une seule espèce ; il est plus d'un moyen de les déterminer. La nature a lié la vérité à différentes combinaisons ; elle a croisé les routes qui conduisent jusqu'à elle, afin que nous la cherchions partout. Voici donc, sous le même nom de dodécatomorie, une autre espèce de combinaison. Remarquez le degré où se trouve la lune au moment d'une naissance ; multipliez ce degré par douze, vu que tel est le nombre des signes qui brillent au plus haut du ciel. Sur le produit, attribuez au signe, où est la lune, le nombre de degrés dont elle est avancée dans ce signe, sans oublier les degrés qui lui restent à parcourir dans le même signe<sup>122</sup> ; et donnez trente degrés par ordre aux signes suivants. Lorsqu'il vous restera moins de trente degrés, divisez ce reste en parties égales de deux degrés et demi chacune, et attribuez ces parties au signe sur lequel vous vous êtes arrêté, et à ceux qui le suivent<sup>123</sup>. Le signe où cette distribution sera épuisée sera celui de la dodécatomorie de la lune. Cet astre occupera ensuite les dodécatomories suivantes, conformément à l'ordre des signes célestes.

Pour ne pas vous tromper dans toute cette doctrine, remarquez ce qui suit. La dodécatomorie<sup>124</sup> la moins étendue est la plus efficace, parce que c'est dans les

---

<sup>121</sup> Ainsi, par exemple, les deux premiers degrés et demi du Lion appartiennent au Lion, les deux et demi suivants à la Vierge, ceux qui suivent à la Balance, et ainsi de suite jusqu'aux deux derniers et demi qui sont attribués à l'Écrevisse.

<sup>122</sup> Tout cela signifie que sur la somme il faut attribuer trente degrés au signe où se trouve la lune (NDT).

<sup>123</sup> Firmicus, l. II, c. 15, donne sur les dodécatémories les mêmes préceptes que Manilius ; mais il ne parle pas de cette division du premier reste. On pourrait en conclure que les vers, proscrits par Bentley, n'existaient point dans l'exemplaire que Firmicus avait sous les yeux (NDT).

<sup>124</sup> *Dodecatemorium* en latin est neutre ; il eût donc été naturel de faire dodécatémorie du mas-

parties mêmes de la dodécatomorie qu'on trouve le fondement d'une nouvelle dodécatomorie. Pour cela divisez la première en cinq parties, vu qu'on voit briller au ciel cinq étoiles errantes : chacune de ces étoiles s'attribuera un demi-degré, et dans ce domaine elle acquerra de nouveaux droits, une plus grande activité. Il faut donc observer en quelle dodécatomorie sont les planètes, et le temps où elles s'y trouvent ; car la dodécatomorie à laquelle il faut rapporter une planète, ne manquera pas de produire un effet proportionné à l'énergie de cette planète.

Il ne faut négliger aucune de ces combinaisons ; elles sont le fondement de tous les événements. Mais je reviendrai à cet objet, et je le traiterai dans l'ordre convenable. Il me suffit pour le présent d'avoir dévoilé plusieurs vérités, en démontrant l'usage qu'on en pouvait faire. Par là l'intelligence des parties séparées facilitera celle du tout, et mes chants seront plus efficaces pour persuader les vérités générales, lorsque j'aurai fait concevoir les vérités particulières. On apprend d'abord aux enfants à connaître la forme et le nom des lettres, on leur en montre l'usage<sup>125</sup>, on leur enseigne ensuite à les réunir pour en former des syllabes ; bientôt la lecture des mots les conduit à la connaissance de leur construction ; alors, on leur fait concevoir la force des expressions et les règles de l'art ; par ces degrés, ils parviennent à arranger des pieds, à former des vers : il leur est utile d'avoir passé par tous les préliminaires précédents ; si on ne les avait pas bien affermis dans ces premières connaissances, si les maîtres se fussent trop pressés, les préceptes prématurés seraient devenus inutiles, parce qu'on n'aurait pas observé la marche convenable.

Pareillement, m'étant proposé de parcourir dans mes chants l'univers entier, de dévoiler les secrets les plus impénétrables du destin, d'en assujettir même l'exposition au langage des muses, de faire descendre la divinité du plus haut du ciel, où elle a établi son trône ; je dois avancer par degrés vers le but que je me propose, et expliquer chaque partie dans l'ordre qui lui convient, afin qu'après les avoir toutes comprises, on puisse plus facilement les appliquer à leurs différents usages.

---

culin ; mais l'expression *le dodécatémorie* m'a révolté ; je n'ai pu prendre sur moi de l'employer (NDT).

<sup>125</sup> Bentley demande quel peut être cet usage antérieur à la formation des syllabes. On peut répondre qu'il consiste à apprendre que les voyelles ont un son par elles-mêmes, et que les consonnes n'en ont que lorsqu'elles sont jointes aux voyelles (NDT).

# LES ASTROLOGIQUES

num.	Nomina.	Figur.	Dist grad.	Diffe. grad.
1.	Coniunctio.	☉	0.	..
2.	Semisextus duodecilis.	✳	30.	30.
3.	Semiquintilis decilis.	♏	36.	6.
4.	Semiquadratus octilis.	⌌	45.	9.
5.	Sextilis.	✴	60.	15.
6.	Quintilis.	♎	72.	12.
7.	Quadratus.	□	90.	18.
8.	Sesquiquintilis tridecilis.	♐	108.	18.
9.	Trinus.	△	120.	12.
10.	Sesquadrus triocilis.	◩	135.	15.
11.	Biquintilis.	♑	144.	9.
12.	Quincunx quadrosextus.	♊	150.	6.
13.	Oppositio.	☾☉	180.	30.

*Les aspects astrologiques traditionnels*

Lorsque l'on veut construire une ville sur la cime inculte de quelque montagne, l'entrepreneur, après avoir choisi l'éminence qu'il veut environner de murs, ne commence pas d'abord l'ouverture du fossé. Il pèse préalablement l'ensemble de son projet. Aussitôt le chêne tombe sous des coups redoublés, la forêt abattue est étonnée de voir un nouveau soleil et des astres qui lui avaient été si longtemps inconnus ; les oiseaux, les bêtes sauvages, chassés de leurs anciennes retraites, sont obligés de chercher d'autres asiles. Ici l'on tire de la carrière la pierre qui doit servir à la construction des murs, on arrache des entrailles de la terre le marbre qui décorera les temples ; là on donne au fer la trempe qui doit le durcir tous les arts, tous les métiers concourent à ces préparatifs : ce n'est qu'après tous ces prélimi-

naires qu'on procède à l'exécution du plan projeté; si l'on eût renversé cet ordre, mille obstacles auraient interrompu la construction. De même, avant d'exécuter la haute entreprise que j'ai formée, je dois rassembler d'abord les matériaux, sans entrer dans le détail de leurs usages: par cette marche, les raisons que j'en rendrai par la suite seront plus intelligibles, et le fil de mes raisonnements ne sera pas interrompu par de nouveaux objets dont il faudrait donner l'explication.

Appliquez-vous, donc à bien connaître les cercles cardinaux<sup>126</sup>; ils sont au nombre de quatre; leur disposition dans le ciel est toujours la même; ils font varier les vertus des signes qui les traversent. Le premier, placé dans la partie où le ciel s'élève sur l'horizon, commence à voir la terre également divisée. Le second répond à la partie du ciel directement opposée; là, les astres nous abandonnent et se précipitent dans le Tartare. Le troisième a sa place au plus haut du ciel, où Phébus fatigué arrête ses chevaux hors d'haleine, s'apprête à faire baisser le jour, et détermine la longueur des ombres méridiennes. Le quatrième occupe le plus bas du ciel, dont il a l'honneur d'être comme le fondement, c'est là que les astres cessent de descendre et commencent à remonter vers nous; ce cercle voit leur lever et leur coucher à des distances égales. Ces quatre parties du ciel ont la plus grande activité, elles influent le plus puissamment sur les destinées des hommes, parce qu'elles sont comme les gonds célestes, sur lesquels l'univers est inébranlablement appuyé. En effet, si le ciel emporté par un mouvement circulaire et continu, n'était retenu par ces cercles, s'ils ne le contenaient pas fermement tant sur les deux côtés, qu'à son lieu le plus élevé et à sa partie la plus basse; toute la machine croulerait bientôt, et s'anéantirait<sup>127</sup>.

Cependant, chaque cercle cardinal a une énergie différente et variée, suivant la place et le rang qu'il occupe. Le premier est celui qui domine au plus haut du

---

<sup>126</sup> Nous les appelons cercles, quoique, à proprement parler, ce ne soit que des demi-cercles. Suivant les astrologues ce sont des fuseaux dont les pointes se joignent aux points nord et sud de l'horizon. Leur plus grande largeur est de 30 degrés, comptés depuis le cercle cardinal suivant l'ordre des signes. Ces fuseaux, dans la doctrine des astrologues, sont des Maisons; il y en a douze: la maison de l'orient est la première, celle de l'occident la septième, celle du haut du ciel la dixième, celle du bas du ciel la quatrième. Manilius ne les considère ici que comme des demi-cercles; plus bas, il les considérera comme des temples ou des maisons. Les Grecs appellent ces maisons les douze lieux. Manilius divise ces douze lieux en deux parties, quatre cardinales et huit intermédiaires; aux huit intermédiaires, il donnera le nom des *huit lieux*.

<sup>127</sup> Manilius ne pensait certainement pas que ces cercles cardinaux fussent plus solides que l'axe et les cercles de la sphère, dont il a parlé dans le premier livre. Ces cercles cardinaux d'ailleurs, ne différant point de l'horizon et du méridien, sont aussi variables que ces deux cercles; on en change perpétuellement en changeant de lieu. Comment donc l'usage de ces cercles pourrait-il être de contenir toute la machine de l'univers, qui sans eux croulerait et s'anéantirait? C'est une imagination bizarre, mais très excusable dans un poète (NDT).

ciel, et qui par un trait imperceptible divise le ciel en deux parties égales : il est le plus noble de tous à raison de la place éminente à laquelle il est élevé. Ce poste sublime exige qu'il ait sous sa protection tout ce qui est grand et relevé, qu'il dispense en souverain les honneurs et les distinctions. Il est la source de la faveur et des dignités imposantes, il concilie l'affection du peuple : c'est par lui qu'on brille au barreau, qu'on donne des lois à l'univers, qu'on contracte des alliances utiles avec les nations étrangères et qu'on se fait un nom proportionné à son rang et à sa condition.

Le second cercle occupe, il est vrai, le lieu le plus bas ; mais il soutient le ciel, qui est appuyé sur lui comme sur un fondement solide et éternel. Ses effets sont moins brillants en apparence, mais dans le fond ils sont plus utiles : il procure le fondement de toute félicité, les richesses sont de son ressort. Il comble les vœux des hommes, en arrachant au sein de la terre les métaux, et tout ce qu'elle nous cache de plus précieux <sup>128</sup>.

Le troisième cercle est pareillement un des fondements du monde ; il occupe le point brillant de l'orient, où les astres se lèvent, où renaît le jour, d'où l'on commence à compter les heures : c'est ce qui a engagé les Grecs à lui donner le nom d'horoscope ; ce terme exprime ce qu'il est, les Latins ne lui ont point donné d'autre nom. Ce cercle est l'arbitre de la vie, il forme les mœurs, il procure un succès heureux aux projets, il donne de l'activité aux arts, il préside aux premières années qui suivent la naissance, à l'éducation de l'enfance ; c'est de lui que ressortit la noblesse de l'extraction. Mais sur tous ces objets, il faut que l'activité de l'horoscope soit secondée par celle des signes où il se trouve.

Le dernier cercle est celui qui reçoit les astres, lorsqu'ils ont fourni leur carrière au-dessus de l'horizon ; placé à l'occident, il voit au-dessous de lui la partie de la terre plongée sous les ondes ; il préside à la conclusion de toutes les affaires, au terme de nos travaux, au mariage, aux festins, aux derniers moments de la vie, au repos, à la société, au culte des dieux.

Il ne suffit pas d'observer les cercles cardinaux ; il est essentiel de faire encore attention aux intervalles qui les séparent ; ils forment quatre grands espaces, et chaque espace a son énergie particulière. Le premier, qui s'étend depuis le cercle de l'orient jusqu'au plus haut du ciel <sup>129</sup>, préside aux premières années, à celles

---

<sup>128</sup> Firmicus, l. II, c. 22, attribue à la maison du bas du ciel les parents, le patrimoine, les richesses, les biens fonds, les meubles, et tout ce qui concerne les biens patrimoniaux cachés ou mis en réserve. C'est un sens que l'on peut donner au v. 810, et ce sera peut-être en ce sens qu'il aura été entendu par Firmicus. Si cela est, les deux vers, proscrits par Bentley, seraient réellement de Manilius.

<sup>129</sup> C'est-à-dire jusqu'au méridien.

qui suivent immédiatement la naissance. Ce qui suit, en descendant du comble de la voûte céleste jusqu'au cercle de l'occident, succède aux années de l'enfance, et tient sous son domaine la tendre jeunesse. L'espace qui se trouve sous le cercle occidental, et qui descend jusqu'au bas du ciel, tient sous son ressort l'âge mûr, fortifié et par sa propre durée, et par les instructions réitérées de l'expérience. Enfin, l'intervalle, qui pour compléter le ciel entier commence à remonter, gravissant lentement et avec peine ce qui reste d'espace jusqu'au cercle oriental, embrasse les dernières années, les jours de la vie sur son déclin, la tremblante vieillesse<sup>130</sup>.

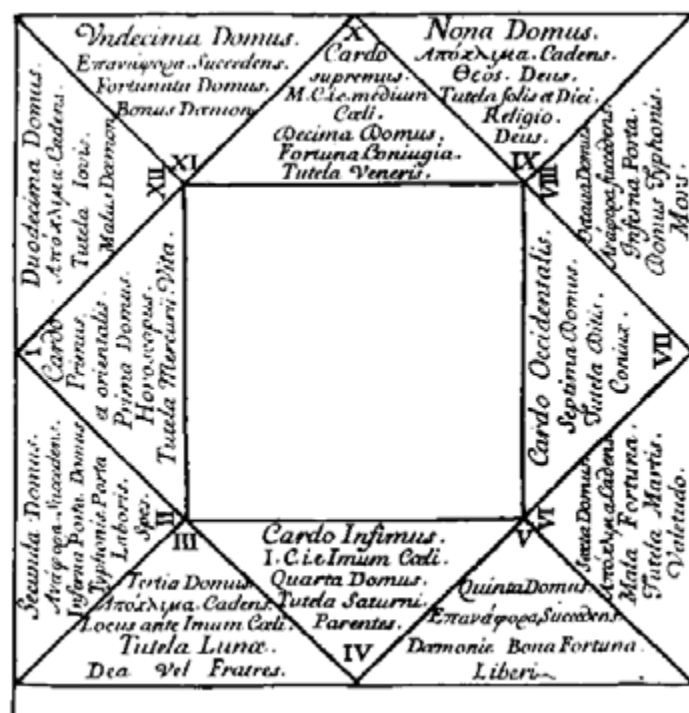
Tout signe, quelle que soit sa figure, reçoit une nouvelle teinture de la partie du ciel où il se trouve; le lieu domine les astres, et leur imprime des qualités bonnes ou mauvaises. Les signes, roulant successivement par tout le ciel, acquièrent ici une certaine activité, ils la perdent ailleurs. La nature de la maison est plus forte que celle du signe; elle veut que ses lois soient observées dans toute l'étendue de son domaine; elle force ces signes passagers à se plier à son caractère; telle maison dispense des honneurs et des dignités; telle autre est flétrie; les signes qui la traversent portent la peine de leur passage. La maison qui est au-dessus du cercle de l'orient<sup>131</sup>, la troisième après le milieu du ciel, est une maison malheureuse, elle prépare un fâcheux avenir, elle n'annonce que des maux de toute espèce. Ce vice ne lui est pas particulier; la maison qui lui est directement opposée<sup>132</sup> n'est pas plus favorable; l'une et l'autre est abattue, par la crainte de la chute dont elles sont menacées: on les appelle portes du travail; il faut toujours gravir dans l'une, toujours tomber dans l'autre.

---

<sup>130</sup> Démophile, auteur grec, attribue aux cercles cardinaux les départements que Manilius dit appartenir aux intervalles, avec quelque différence cependant. Suivant lui, l'horoscope préside aux premières années, le milieu du ciel à l'âge moyen, le cercle ou la maison de l'occident, à l'âge avancé, le bas du ciel à la mort.

<sup>131</sup> La douzième maison des astrologues. C'est ici que Manilius commence la fameuse division du ciel en douze maisons; il établit d'abord l'énergie des huit maisons intermédiaires; il finira par développer l'efficace des quatre maisons cardinales.

<sup>132</sup> La sixième.



*Les douze Maisons du thème astrologique  
et leurs correspondances symboliques traditionnelles.*

Le sort du monde n'est pas plus heureux dans les maisons qui sont immédiatement au-dessus de celle de l'occident<sup>133</sup> ou au-dessous de celle de l'orient<sup>134</sup>; celle-ci est penchée sur le bord du précipice; celle-là est comme suspendue dans l'espace: l'une appréhende d'être écrasée par la maison orientale, l'autre craint de tomber, si le cercle de l'occident vient à manquer sous elle. C'est donc avec beaucoup de raison qu'on les a regardées l'une et l'autre comme les horribles maisons de Typhée. La terre courroucée produisit ce géant, lorsqu'elle arma contre le ciel. On vit naître des enfants monstrueux, dont la taille égalait celle de leur mère; mais frappés de la foudre, ils rentrèrent bientôt dans le sein qui les avait portés, et les montagnes qu'ils avaient entassées retombèrent sur eux. Le même tombeau mit fin à la guerre et à la vie de Typhée; ce géant, devenu la proie des flammes au fond du mont Etna, fait encore trembler sa mère.

La maison qui suit la cime éclatante du ciel<sup>135</sup>, le cède à peine à celle dont elle est voisine: mieux fondée dans ses espérances, prétendant à la palme, victorieuse

<sup>133</sup> La huitième.

<sup>134</sup> La seconde.

<sup>135</sup> La onzième maison.



des maisons qui l'ont précédée, elle les surpasse toutes en élévation, elle touche au sommet du ciel; mais ensuite elle ne pourra que déchoir, elle formerait en vain des vœux ultérieurs<sup>136</sup>; il ne faut donc pas s'étonner, si pour caractériser cette maison, jointe au faite du ciel, et qui le suit immédiatement, on l'a consacrée à la bonne Fortune; c'est ainsi que notre langue participe à l'énergie de la langue grecque, en rendant par cette expression le nom que les Grecs ont donné à cette maison. Elle est la demeure de Jupiter; fiez-vous à la Fortune qui y préside. Directement à l'opposite, dans la partie inférieure du ciel, est une maison semblable<sup>137</sup>, contiguë au cercle cardinal du bas du ciel. Elle est comme fatiguée de la carrière qu'elle a parcourue; dévouée à une course nouvelle, elle va succéder à la maison cardinale, et à son important office; elle ne porte pas encore le poids du ciel; mais elle espère avoir bientôt cet honneur. Les Grecs l'appellent Deimonienne<sup>138</sup>: nous ne pouvons l'exprimer en latin par aucun terme compatible avec la mesure de nos vers. Mais gravez profondément dans votre mémoire que ce lieu est habité par un dieu puissant, qui le tient sous sa protection: cette considération vous sera dans la suite de la plus, grande utilité. Cette maison est le siège ordinaire de tout ce qui peut entretenir notre santé: elle recèle aussi les maladies qui nous font intérieurement une cruelle guerre. Elle produit ces deux effets opposés, conséquemment à la double influence et des circonstances et du dieu qui y préside, et qui se plaît à varier alternativement son action sur la santé des hommes.

Le soleil préfère à tous les lieux du ciel la maison où il entre après l'heure de midi<sup>139</sup>, lorsque descendant du haut du ciel, il commence à fléchir sa route vers le couchant. Nos corps, par l'action de cet astre, y contractent des qualités bonnes et mauvaises et y participent aussi aux faveurs de la Fortune. Les Grecs ont donné le nom de Dieu à cette maison.

Celle qui lui est diamétralement opposée<sup>140</sup>, qui du plus bas du ciel s'élève la première, et commence à nous ramener les astres, est d'une couleur obscure, et préside à la mort: elle est sous la domination de la lune, qui de ce lieu contemple

---

<sup>136</sup> Le vers 869, tel que nous le donnons, et tel qu'il est dans tous les manuscrits et toutes les anciennes éditions, déplaît fort à Scaliger. Que je serais âne, dit-il, si même en dormant j'avais rêvé pareille chose! Il paraît, je pense, par notre traduction, que ce vers n'est pas aussi ridicule qu'il a plu à Scaliger de se l'imaginer. Voyez la note de Huet: ce savant évêque y défend victorieusement la leçon commune, et réfute la correction et le sens que Scaliger y voulait adapter (NDT).

<sup>137</sup> La cinquième.

<sup>138</sup> Daimon en grec signifie un génie, bon ou mauvais.

<sup>139</sup> La neuvième maison.

<sup>140</sup> La troisième.

le brillant séjour de son frère, placé à l'opposite du sien ; et qui, perdant peu à peu sa lumière vers la fin de sa révolution, est une image des derniers instants de la vie <sup>141</sup>. Cette maison est appelée Déesse par les Romains ; les Grecs lui donnent un nom, dont la signification est la même.

Au plus haut du ciel, en ce lieu où les astres cessent de monter, où ils commencent à descendre, en cette maison <sup>142</sup>, qui, également distante du lever et du coucher des astres, semble contenir le monde dans un parfait équilibre, la déesse de Cythère a établi le trône de son empire : de là elle présente en quelque sorte à l'univers les attraits de son visage ; c'est par eux qu'elle gouverne la terre. La fonction particulière de cette maison est de présider au mariage, au lit nuptial, à la cérémonie des noces : lancer des traits qui vont jusqu'au cœur, est un emploi digne de Vénus. Ce lieu du ciel s'appelle la Fortune ; ne l'oubliez pas, je vous prie, afin que si mon poème est long, j'en puisse au moins abrégé les détails.

Dans la partie du ciel la plus basse, dans cette maison cardinale <sup>143</sup>, qui est le fondement de l'univers, et qui voit au-dessus de soi le monde entier, dans ce séjour dévoué aux plus épaisses ténèbres, Saturne, dépouillé de l'empire des dieux, et renversé du trône de l'univers, exerce sa puissance : père, il répand ses influences sur les destinées des pères ; celles des vieillards sont aussi de son district. Ce dieu est le premier qui, de ce séjour, étende une double protection, l'une sur les pères, l'autre sur les enfants nouveau-nés. Il est austère, attaché à ses intérêts : les Grecs lui ont donné le nom de Daimon, nom qui exprime bien le pouvoir qu'on lui attribue <sup>144</sup>.

Portez maintenant vos regards sur la patrie du ciel qui s'élève vers le premier cercle cardinal <sup>145</sup>, où les astres renaissants, recommencent à fournir leur carrière accoutumée, où le soleil, humide encore, sort du sein glacé de l'océan ; ses rayons affaiblis reprennent par degrés leur or et leur chaleur ; il est alors dans le temple qu'on dit vous être consacré, ô Mercure, fils de Maia. C'est là que la nature a déposé les destinées des enfants, qu'elle a suspendu l'espérance des pères.

---

<sup>141</sup> C'est, à ce que nous croyons, l'unique sens tolérable qu'on puisse donner au vers 899. Point du tout, dit Stœber : « Bentley n'a point entendu ce vers, ou n'a pas voulu l'éclaircir, et voilà pourquoi il l'a proscrit, ainsi que beaucoup d'autres vers. Voici le vrai sens de Manilius : la lune imite les destinées (ou si l'on veut les influences) du soleil, et les fait éprouver à nos corps par les pernicieuses limites de sa face, c'est-à-dire, pendant le temps qu'elle domine » (NDT).

<sup>142</sup> La dixième ou celle du milieu du ciel.

<sup>143</sup> La quatrième maison.

<sup>144</sup> Apparemment parce que *daimon* signifie « génie », et que selon la mythologie des anciens, les génies étaient préposés à la garde des trésors cachés (NDT).

<sup>145</sup> La première maison, celle de l'horoscope (NDT).

## LES ASTROLOGIQUES

Aries	♈	Caput Arietinū.	Libra	♎	Librile cum Trutinā.
Taurus	♉	Caput Taurinū.	Scorpius	♏	Scorpionis cauda erecta.
Gemini	♊	Duo corpora cula bra- chy et enurū iuncta.	Sagittarius	♐	Sagitta arcui applicata.
Cancer	♋	Cammarū deprava- ti figura.	Capricornus	♑	Capricorni cauda convoluta.
Leo	♌	Cauda Leonina.	Aquarius	♒	Fusio Aquarum.
Virgo	♍	Ala Virginis.	Pisces	♓	Duo Pisces adversū dorsis iuncti.

La signification des symboles graphiques des signes du Zodiaque

Il reste encore la maison de l'occident<sup>146</sup> : elle précipite le ciel sous la terre, les astres sont plongés par elle dans l'obscurité des ténèbres : elle avait vu le soleil en face, elle ne le voit plus que par le dos. Il n'est pas étonnant qu'on lui ait donné le nom de porte de Pluton, qu'elle préside à la fin de la vie, qu'elle soit consacrée à la mort : le jour même meurt en cette partie du ciel ; elle le dérobe successivement à la terre ; elle enferme le ciel dans les prisons de la nuit. Elle est d'ailleurs protectrice de la bonne foi et des sages conseils. Telle est l'énergie de cette maison, qui rappelle à elle et nous cache le soleil, qui le reçoit de nous pour le rendre à d'autres peuples, et qui perpétue le jour autour de la terre.

Telles sont les observations que vous devez faire sur les temples célestes et sur leurs propriétés. Tous les astres les traversent ; ils en reçoivent les influences, ils leur communiquent les leurs. Les planètes les parcourent pareillement, suivant l'ordre que la nature a déterminé ; elles en font varier l'énergie, lorsqu'elles se trouvent dans un domaine qui n'est pas le leur, et que comme étrangères, elles s'arrêtent dans un domicile qui ne leur appartient pas. Mais cette matière deviendra l'objet de mes chants, lorsque je traiterai des étoiles errantes. Il me suffit maintenant d'avoir expliqué les distinctions établies entre les diverses parties du ciel, les noms qu'on leur donne, les propriétés de chaque lieu, quels sont les dieux qui y président, et à quelle partie le premier auteur de l'astronomie a donné le nom d'*octo topos*<sup>147</sup>. L'ordre demande que j'expose maintenant les lois du mouvement des étoiles, lorsque dans leur course errante elles traversent ces maisons célestes.

<sup>146</sup> La septième maison.

<sup>147</sup> Ce terme grec signifie les huit lieux : Ce sont les huit maisons intermédiaires entre les quatre maisons cardinales. Les douze maisons, collectivement prises, se nomment *dodeca topos*, ou les douze lieux.

# LIVRE TROISIÈME

Je prends un nouvel essor ; j'ose entreprendre au-delà de mes forces ; je ne crains pas de m'enfoncer dans des défilés où personne ne s'est engagé avant moi. Muses, soyez mes guides ! je travaille à reculer les bornes de votre empire ; je veux puiser des chants nouveaux dans vos fontaines intarissables. Je ne me propose pas de décrire la guerre entreprise contre le ciel, les Titans frappés de la foudre et ensevelis dans le sein de leur mère ; les rois conjurés contre Troie, la destruction de cette ville célèbre, Priam portant au bûcher son fils Hector, dont il a racheté les dépouilles sanglantes ; la lascive Médée vendant le trône de son père, et déchirant son frère en morceaux ; une moisson de soldats engendrés de la terre, des Taureaux vomissant des flammes, un Dragon veillant sans cesse ; la jeunesse rendue à un vieillard ; un incendie, suite d'un perfide présent ; la naissance criminelle des enfants de Médée, et leur mort plus criminelle encore<sup>148</sup>. Je ne peindrai point le long siège de la coupable Messène ; les sept chefs devant Thèbes, la foudre garantissant cette ville de l'incendie<sup>149</sup>, et cette même ville vaincue et saccagée, parce qu'elle avait été victorieuse. Je ne représenterai pas des enfants frères de leur père et petits-fils de leur mère<sup>150</sup> ; les membres d'un fils servis sur la table de son père<sup>151</sup>, les astres reculant d'horreur, le jour se refusant à la terre ; un Perse<sup>152</sup> déclarant la guerre à la mer, et la mer disparaissant sous la multitude de ses vaisseaux ; un nouveau bras de mer creusé entre les terres, une route solide établie sur les flots. Je ne chanterai pas les conquêtes d'un grand roi<sup>153</sup>, faites en moins de temps qu'on n'en emploierait à les célébrer dignement.

L'origine du peuple romain, ses généraux, ses guerres, ses loisirs, ces succès étonnants, qui ont rangé la terre entière sous les lois d'une seule ville, ont exercé plusieurs poètes. Il est facile de naviguer, lorsque le vent est favorable : un sol fertile se prête de lui-même à toute espèce de culture ; il est aisé d'ajouter un nou-

---

<sup>148</sup> Tout ceci regarde l'histoire de Thésée et de Médée : on la trouve détaillée au septième livre des *Métamorphoses* d'Ovide.

<sup>149</sup> Capanée, l'un des sept chefs, fut, dit-on, abattu d'un coup de foudre, lorsqu'il escaladait les murs de Thèbes. Les Athéniens furent obligés de lever le siège. Ils revinrent sous la conduite de Thésée, assiégèrent de nouveau, prirent et saccagèrent Thèbes.

<sup>150</sup> Histoire d'Œdipe.

<sup>151</sup> Il s'agit ici d'Atrée et de Thyeste.

<sup>152</sup> Xerxès. Il fit percer le mont Athos, pour y faire passer la mer, et voulut joindre l'Europe à l'Asie, en faisant construire un pont sur l'Hellespont.

<sup>153</sup> Alexandre le Grand.

veau lustre à l'or et à l'ivoire, la matière brute ayant déjà de l'éclat par elle-même. Célébrer en vers des actions héroïques, rien de plus simple ; plusieurs l'ont tenté avec succès. Mais entreprenant d'assujettir aux lois de la poésie des objets, dont les noms mêmes ne sont pas déterminés ; les temps, les différentes circonstances, les effets des mouvements de l'univers ; les diverses fonctions des signes célestes, leurs divisions et celles de leurs parties ; que d'obstacles n'ai-je pas à craindre ?

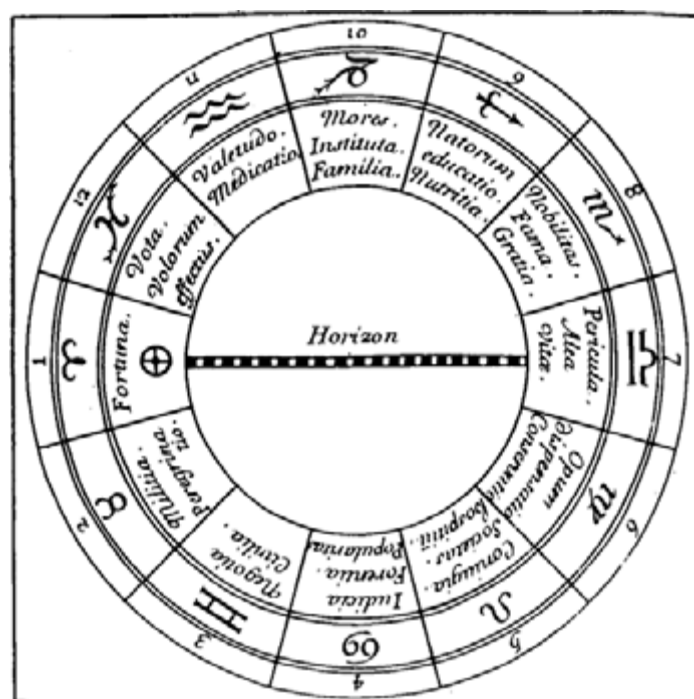
Concevoir tous ces objets, première difficulté ; les exprimer, difficulté plus grande encore ; le faire en des termes propres au sujet, et orner l'expression des grâces de la poésie, quel embarras extrême ! O vous qui que vous soyez, qui êtes en état de prêter à mon travail une attention suivie, écoutez-moi, j'ai des vérités à vous annoncer ; appliquez-vous à les comprendre ! Mais ne vous attendez pas à trouver ici les charmes d'une douce poésie ; la matière que je traite n'est pas susceptible d'agréments, elle ne permet que l'instruction. Et si je suis quelquefois obligé d'emprunter quelques termes d'une langue étrangère, ce sera la faute du sujet, et non celle du poète ; il est des choses qu'on ne peut mieux exprimer que par les termes qui leur ont été primitivement appropriés.

Commencez donc par vous bien pénétrer d'une doctrine de la plus grande importance : vous en retirerez les plus précieux avantages ; elle vous ouvrira une route certaine pour parvenir à la connaissance des décrets du destin si vous réussissez à la graver profondément dans votre esprit. Lorsque la nature, principe de tout, dépositaire de ce qu'il y a de plus caché, a d'abord formé des masses immenses<sup>154</sup> pour servir d'enceinte à l'univers, qu'elle y a placé des astres innombrables qui environnent la terre suspendue en tout sens au milieu de cette vaste étendue, qu'elle n'a composé qu'un seul corps de ces membres divers, et qu'elle les a unis par les liens d'un ordre constant et immuable : qu'elle a ordonné à l'air, à la terre, au feu et à l'eau de se fournir mutuellement des aliments réciproques, afin que la concorde régnât entre tant d'agents opposés ; que le monde se soutînt dans une parfaite harmonie, que tout, sans exception, fût soumis à l'empire de la raison souveraine, et que tout ce qui faisait partie de l'univers fût régi par l'univers même : elle a réglé que la vie et les destinées des hommes dépendraient des signes célestes, qu'ils seraient les arbitres du succès de nos entreprises, de notre vie, de notre réputation ; que sans jamais se lasser, ils fourniraient une carrière éternelle ; que placés au milieu et comme au cœur du ciel, ils auraient une efficace souvent supérieure à celle du soleil, de la lune et des planètes ; à l'action desquels ils seraient cependant obligés de céder réciproquement. La nature leur a confié la direction des choses humaines, elle a attribué à chacun d'eux un

---

<sup>154</sup> Les signes et les constellations célestes.

domaine particulier; elle a voulu que la somme de nos destinées fût toujours dépendante d'un seul et même ordre de sorts <sup>155</sup>.



Les douze Sorts astrologiques traditionnels

En effet, tout ce qu'on peut imaginer, tous les travaux, toutes les professions, tous les arts, tous les événements qui peuvent remplir la vie des hommes, la nature les a rassemblés et les a divisés en autant de classes qu'elle avait placé de signes

<sup>155</sup> Les sorts sont au nombre de douze, ainsi que les maisons célestes. D'ailleurs les astrologues mettent une grande différence entre l'énergie des uns et des autres. Celle des maisons s'étend principalement sur tout ce qui est intérieur en quelque sorte à l'homme, sur sa naissance, le cours de sa vie, les bonnes ou les mauvaises qualités de son âme, sa santé, ses maladies, sa mort, etc. Les sorts au contraire exercent leur action sur ce qui nous est extérieur, sur les richesses, sur les voyages, sur les amis, sur les esclaves, sur les enfants, sur les périls, etc. De plus, les maisons ont toujours une place fixe: l'horoscope, qui est la première, ne quitte pas l'orient; la fortune, premier sort, se trouve indifféremment à l'orient, à l'occident, au plus haut, au plus bas du ciel, comme on le verra par la suite. Au reste, les douze signes du zodiaque, les douze maisons célestes dont il a été parlé vers la fin du livre précédent, et les douze sorts dont il s'agit maintenant, ont chacun leur influence propre et déterminée quant à son objet: mais suivant la doctrine des astrologues, l'application bonne ou mauvaise de ces influences dépend de la position favorable ou défavorable des planètes dans les signes, dans les maisons, dans les sorts. Cette énergie même des planètes est diversifiée en mille manières, par leurs aspects réciproques, trine, quadrat, sextil, d'opposition, de conjonction.

au ciel. Elle a attribué à chaque classe ses propriétés, ses fonctions particulières ; elle a ainsi distribué autour du ciel toutes les circonstances de la vie de chaque homme, dans un ordre tellement réglé, que chaque classe toujours limitrophe des mêmes classes, ne pût jamais changer de voisinage.

Ces douze sorts répondent aux douze signes, non qu'ils soient éternellement assujettis à la même partie du ciel, et que pour connaître leur action à la naissance de chaque homme, il faille les chercher aux mêmes degrés des mêmes signes ; mais à l'instant de chaque nativité, ils occupent un lieu déterminé, ils passent d'un signe dans l'autre, et chacun d'eux parcourt ainsi successivement tous les signes ; de manière qu'aux divers instants de plusieurs naissances successives la forme du ciel se trouve changée, sans qu'il en résulte aucune irrégularité dans les mouvements célestes.

Mais, dès que la classe des sorts, qui doit occuper le premier rang, a été placée au lieu qui lui convient à l'instant d'une nativité, les autres succèdent sans interruption, et sont attribués par ordre aux signes suivants. L'ordre dépend de la place du premier sort, les autres suivent jusqu'à ce que le cercle soit complet. Or, suivant que les sept astres errants concourront avantageusement ou défavorablement avec ces sorts, distribués dans toute l'étendue des signes, et arbitres de tous les événements de notre vie ; ou selon que la puissance divine combinera leur position avec celle des cercles cardinaux ; notre destinée sera douce ou fâcheuse, nos entreprises couronnées d'un bon ou d'un mauvais succès. Il est nécessaire que j'entre dans un détail raisonné sur ces sorts, que je développe leur nature et leur objet, afin qu'on puisse connaître leur lieu dans le ciel, leurs noms et leurs propriétés.

Le premier sort a été attribué à la *Fortune* ; les astronomes l'ont ainsi nommé, parce qu'il renferme tout ce qui peut contribuer à établir et à soutenir une maison, le nombre d'esclaves, les terres que l'on possédera à la campagne, les hôtels, les palais, les grands édifices que l'on fera construire ; pourvu cependant que les étoiles errantes dans les célestes lambris favorisent le pronostic.

Le sort suivant est celui de la *milice* ; dans cette seule classe, on renferme et tout ce qui concerne l'art militaire, et tout ce qui peut arriver à ceux qui séjournent en des villes étrangères.

La troisième classe roule sur les *occupations civiles* ; c'est une autre espèce de milice : tous les actes entre citoyens y ressortissent ; elle renferme les liens dépendants de la bonne foi, elle forme les amitiés, elle engage à rendre des services trop souvent mal payés, elle fait envisager les précieux avantages qu'on retire d'un caractère doux et complaisant ; mais il faut que le ciel favorise son activité par un concours heureux des planètes.



La nature a placé au quatrième rang tout ce qui concerne les *jugements*, et tout ce qui a rapport au barreau, l'avocat qui fait valoir le talent de la parole, le plaideur qui fonde ses espérances sur l'éloquence de son défenseur, le jurisconsulte qui de la tribune développe au peuple les lois établies, qui après avoir examiné les pièces d'un procès, en annonce l'issue d'un seul de ses regards, qui dans ses décisions ne se propose que le triomphe de la vérité. En un mot tout don de la parole, relatif à l'exécution des lois, doit être rapporté à cette seule classe, et en éprouvera les influences, conformément cependant à ce qu'en décideront les astres qui domineront alors.

La cinquième classe est appropriée au *mariage*, elle comprend aussi ceux qui sont unis par les liens de la société, de quelque confédération, de l'hospitalité, ou par les nœuds d'une tendre amitié.

La sixième classe a pour district les *richesses* et leur conservation : nous y apprenons d'un côté quelle sera la quantité des biens dont nous jouirons, de l'autre, combien de temps nous les posséderons, le tout subordonné toujours à l'action des astres et à leur position dans les temples célestes.

Le septième sort est effrayant par les *périls* extrêmes dont il nous menace, si les positions défavorables des planètes concourent à nous les faire essuyer.

La huitième classe est celle de la *noblesse*; elle nous procure les dignités, les honneurs, la réputation, la haute naissance, et l'éclat séducteur de la faveur.

La neuvième place est assignée au sort incertain des *enfants*, aux inquiétudes paternelles, et généralement à tous les soins qu'on se donne pour les élever.

La classe suivante comprend la conduite de la vie; nous y puisons des mœurs, nous y apprenons quels exemples nous devons à notre *famille*, et l'ordre dans lequel nos esclaves doivent s'acquitter auprès de nous des emplois qui leur sont confiés.

Le onzième sort est le plus important de tous; c'est par lui que nous conservons notre vie et nos forces; il préside à la *santé*; elle n'est point altérée par les maladies, ou nous plions sous leurs poids, suivant l'impression que les astres communiquent au monde. C'est le sort qu'il faut consulter sur le choix des remèdes, sur le temps d'en faire usage; c'est lorsqu'il se montre favorable que les sucs salutaires des plantes peuvent être employés avec plus de confiance pour nous rappeler à la vie.

La succession des sorts est enfin terminée par celui qui nous fait obtenir l'objet de nos *vœux*: il renferme tout ce qui peut contribuer au succès des démarches, des avances que l'on fait tant pour soi que pour les siens: soit que pour réussir il faille employer des assiduités, recourir même à toute espèce de flatterie, soit qu'on se trouve obligé de tenter au barreau le hasard d'un procès épineux, soit

que porté sur l'aile des vents, on coure sur mer après la Fortune, soit qu'on désire que la semence confiée à Cérès soit le germe d'une opulente moisson, et que Bacchus fasse découler de nos cuves des ruisseaux abondants d'un vin délicieux; cette classe fera connaître les jours, les instants les plus favorables, en supposant cependant toujours une position heureuse des planètes dans les signes célestes. J'expliquerai par la suite dans un ordre convenable les influences tant bonnes que mauvaises de ces étoiles errantes, lorsque je rendrai compte de leur efficacité: pour le présent je ne considère les objets que comme isolés: c'est, je pense, le seul moyen d'éviter la confusion.

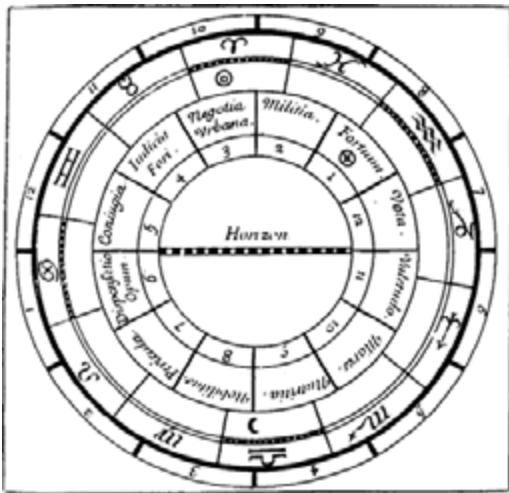
J'ai donc expliqué dans mes vers les noms et les vertus de tous ces sorts, rangés dans un ordre constant et immuable; (les Grecs les nomment *Athla*<sup>156</sup> parce qu'ils renferment tous les événements de la vie humaine, répartis en douze classes): il me reste à déterminer comment et en quel temps ils se combinent avec les douze signes. En effet, ils n'ont point de place fixe dans le ciel; ils n'occupent pas les mêmes lieux à la naissance de chaque enfant: chacun d'eux, sujet à des déplacements continuels, répond tantôt à un signe, tantôt à un autre, de manière cependant que l'ordre originairement établi entre eux demeure invariable. Si donc vous voulez ne vous pas tromper dans la figure d'une nativité, sur laquelle vous avez à placer chaque sort au signe qui lui convient, cherchez d'abord le lieu que la Fortune doit occuper dans le ciel. Dès que ce sort sera convenablement placé, vous attribuerez par ordre les autres sorts aux signes suivants, et tous occuperont alors les lieux qui leur appartiennent. Mais pour que vous n'erriez pas comme à l'aventure dans la détermination du lieu de la Fortune, voici deux moyens certains de le distinguer<sup>157</sup>.

<sup>156</sup> *Athla* signifie travaux, combats, prix des travaux, lice, etc. Manilius est le seul d'entre les Latins qui se soit servi de ce terme; il en a donné lui-même, vers 67, 68, 69, la définition la plus claire qu'on puisse désirer. On croit communément que par ce terme Manilius a voulu faire allusion aux douze travaux d'Hercule. Nous avons donné à ces *athla* le nom de sorts; on aurait pu les désigner aussi par ceux de lots, chances, etc.

<sup>157</sup> Ces deux moyens dans le fond, reviennent au même. Soit le soleil à 11 degrés 49 minutes du Taureau, la lune à 26 degrés 31 minutes de la Vierge, et l'horoscope, ou le point de l'écliptique qui se lève, le 21° degré des Gémeaux. De 11 degrés 49 minutes du Taureau, lieu du soleil, jusqu'à 26 degrés 31 minutes de la Vierge, lieu de la lune, il y a 134 degrés 42 minutes. Comptez 134 degrés 42 minutes sur l'écliptique, en partant du 21° degré des Gémeaux, lieu de l'horoscope, la distribution se terminera sur 5 degrés 42 minutes du Scorpion; c'est le lieu de la Fortune; les 30 degrés suivants constitueront le premier sort. Cette nativité est diurne; supposons-la nocturne. Du lieu de la lune à celui du soleil il y a 225 degrés 18 minutes. Portez ces 225 degrés 18 minutes sur l'écliptique, contre l'ordre des signes en commençant la distribution au 21° degré des Gémeaux, lieu de l'horoscope; elle donnera comme auparavant le lieu de la fortune en 5 degrés 42 minutes du Scorpion.

## LES ASTROLOGIQUES

Assurez-vous de l'instant de la naissance de l'enfant, et de l'état du ciel à cet instant; placez les planètes aux degrés des signes qu'elles occupaient. Si le soleil est plus élevé que le cercle cardinal de l'orient, et que celui qui plonge les astres sous les eaux, prononcez décidément que l'enfant est né pendant le jour. Mais si le soleil, plus bas que les deux cercles qui soutiennent le ciel à droite et à gauche, est dans un des six signes abaissés sous l'horizon, la naissance aura lieu durant la nuit. Cette distinction faite avec toute la précision possible, si c'est le jour qui a reçu l'enfant au sortir du sein maternel, comptez combien il se trouve de degrés depuis le soleil jusqu'à la lune en suivant l'ordre des signes; et portez ces degrés dans le même ordre sur le cercle des signes en partant du cercle de l'orient, que dans l'exacte division du ciel nous nommons l'horoscope; le point du cercle des signes, où le nombre s'arrêtera, sera le lieu de la Fortune. Vous attribuerez consécutivement les autres sorts aux autres signes, en suivant toujours l'ordre de ceux-ci. Mais si la nuit couvre la terre de ses sombres ailes, au moment où l'enfant quitte le sein de sa mère, changez de marche, puisque la nature a changé de face. Consultez alors la lune: elle imite l'éclat de son frère, et la nuit est spécialement soumise à son empire; autant de signes, autant de degrés qu'il y a entre elle et le soleil, autant il en faut compter en deçà du brillant horoscope, jusqu'au lieu que doit occuper la Fortune: les autres sorts seront successivement placés dans l'ordre que la nature a établi pour la suite des signes célestes.



Les douze Sorts selon la nativité diurne ou nocturne  
 Les sorts diurnes                      Les sorts nocturnes

Vous me ferez peut-être une question qui mérite une sérieuse attention. Com-

ment, à l'instant d'une nativité donnée déterminera-t-on le point, qui se levant alors, doit être reconnu pour horoscope? Si ce point n'est pas donné dans la plus grande précision, les fondements de notre science s'écroulent, l'ordre établi dans le ciel devient inutile. Tout en effet dépend des cercles cardinaux: s'ils sont mal déterminés, vous donnez au ciel une disposition qu'il n'a pas, le point d'où il faut tout compter devient incertain, et son déplacement en occasionne un général dans tous les signes célestes. Mais l'opération nécessaire pour éviter l'erreur est aussi difficile qu'elle est importante; puisqu'il s'agit de représenter le ciel emporté sans cesse par un mouvement circulaire et parcourant sans interruption tous les signes, de s'assurer qu'on a saisi sa disposition actuelle, de déterminer dans cette vaste étendue la position d'un point indivisible, de reconnaître avec certitude les parties qui sont à l'orient, au sommet de la voûte céleste, à l'occident, celle enfin qui est parvenue au plus bas du ciel.

La méthode ordinaire ne m'est point inconnue: on compte deux heures pour la durée du lever de chaque signe; comme ils sont tous égaux, on suppose qu'ils emploient des temps égaux à monter au-dessus de l'horizon. On compte donc les heures écoulées depuis le lever du soleil, et l'on distribue ces heures sur le cercle des signes célestes, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au moment de la naissance de l'enfant: le point où la somme sera épuisée sera celui qui se lève en ce même moment<sup>158</sup>.

Mais le cercle des signes est oblique au mouvement du ciel, d'où il arrive que quelques signes se lèvent très obliquement, tandis que l'ascension des autres est beaucoup plus droite: cette différence dépend de ce que les uns sont plus voisins, les autres plus éloignés de nous. A peine l'Écrevisse permet-elle que le jour finisse, à peine l'hiver souffre-t-il qu'il commence: ici le cercle diurne du soleil est aussi court qu'il est long en été: la Balance et le Bélier nous donnent des jours égaux aux nuits.

On voit donc une contrariété entre les signes extrêmes et ceux du milieu, entre les plus élevés et ceux qui le sont moins; et la durée de la nuit ne varie pas moins que celle du jour: on remarque seulement que la différence de l'un et de l'autre est la même dans les mois opposés. Pour peu qu'on réfléchisse sur ces variations, sur ces inégalités des jours et des nuits, est-il possible de se persuader que les signes célestes emploient tous le même temps à monter sur l'horizon?

---

<sup>158</sup> Ou moins littéralement, mais plus clairement: comptez les heures écoulées depuis le lever du soleil jusqu'au moment de la naissance de l'enfant, et réduisez-les en degrés, à raison de quinze degrés par heure. Distribuez ces degrés sur le cercle des signes, en commençant au point où est alors le soleil, et en suivant l'ordre des signes; le point où finira la distribution sera celui de l'horoscope ou de l'ascendant (NDT).

Ajoutez à cela que la durée des heures n'est pas la même ; celle qui suit est plus ou moins longue que celle qui a précédé<sup>159</sup> : puisque les jours sont inégaux, leurs parties doivent être sujettes à la même inégalité, tantôt croître et tantôt décroître. Cependant, quelle que puisse être à chaque instant la disposition du ciel, six signes sont constamment au-dessus de l'horizon, six sont au-dessous. Cela ne peut se concilier avec l'attribution de deux heures au lever de chaque signe, ces heures étant dans leur durée si différentes les unes des autres, et douze d'entre elles formant constamment un jour<sup>160</sup>. Cette correspondance des heures avec les signes paraît d'abord raisonnable ; veut-on en faire l'application, on en découvre l'insuffisance.

Vous ne parviendrez jamais à suivre les traces de la vérité, si après avoir divisé le jour et la nuit en heures égales, vous ne déterminez la durée de ces heures dans les différentes saisons, et si pour cet effet vous ne choisissez des heures régulièrement égales, qui puissent servir comme de module pour mesurer et les plus longs jours et les plus courtes nuits. C'est ce que nous trouvons dans la Balance, lorsque les nuits commencent à surpasser les jours, ou lorsqu'au cœur du printemps la durée du jour commence à excéder celle de la nuit. C'est alors seulement que le jour et la nuit, égaux entre eux, contiennent chacun douze heures égales, le soleil parcourant le milieu du ciel. Lorsque cet astre, repoussé dans les signes méridionaux par les glaces de l'hiver, brille dans le huitième degré du Capricorne à double forme, le jour ayant alors la plus courte durée qu'il puisse avoir ne contient que neuf heures équinoxiales et demie ; et la nuit qui semble oublier qu'elle nous redoit le jour, outre quatorze heures pareilles, contient encore une demi-heure, pour compléter le nombre de vingt-quatre. Ainsi, les douze heures, qu'on a coutume de compter, se trouvent compensées de part et d'autre, et l'on retrouve au total la somme que la nature a prescrite pour la durée d'un jour entier. Les nuits diminuent ensuite et les jours croissent, jusqu'à ce qu'ils éprouvent une inégalité semblable au signe de la brûlante Écrevisse : alors, les heures sont

---

<sup>159</sup> Les Anciens divisaient constamment le jour en douze heures, et la nuit pareillement en douze heures : donc leurs heures ne pouvaient être égales que sous l'équateur.

<sup>160</sup> Si le jour et la nuit pris ici pour le temps que le soleil est au-dessus ou au-dessous de l'horizon, sont dans toutes les saisons de l'année divisés l'un et l'autre en douze heures, il est manifeste que les heures du jour seront beaucoup plus longues en été qu'en hiver : ce sera le contraire par rapport aux heures de la nuit. Cette inégalité est d'autant plus sensible, qu'on s'écarte plus de la ligne équinoxiale, sous laquelle les jours et les nuits ont une égalité constante, comme Manilius le remarquera dans la suite. Au temps des équinoxes, les jours sont partout égaux aux nuits. Plus on s'écarte des équinoxes, plus les heures du jour et de la nuit deviennent inégales. Or des heures inégales ne peuvent être une mesure constante et non équivoque de quelque durée que ce puisse être.

les mêmes qu'en hiver, mais en sens contraire; celles du jour égalent en durée celles des nuits d'hiver, et les nuits ne sont pas plus longues que ne l'étaient alors les jours; et cette supériorité alternative dépend des divers lieux que le soleil occupe dans le cercle des signes. La science des astres nous fournit des preuves démonstratives de cette doctrine; je les exposerai dans la suite de cet ouvrage. Telle est donc la mesure des jours et des nuits dans les contrées que le Nil arrose, après avoir été grossi par les torrents dont il reçoit en été les eaux: ce fleuve imite les astres du ciel, en se dégorgeant par sept embouchures dans la mer, dont il fait refluer les flots <sup>161</sup>.

Je vais maintenant expliquer combien chaque signe a de stades <sup>162</sup>, et combien il emploie de temps à se lever ou à se coucher. La matière est intéressante, et je serai concis; prêtez-moi une sérieuse attention, si vous ne voulez pas que la vérité vous échappe. Le noble signe du Bélier, qui précède tous les autres, s'approprie quarante stades à son lever, le double de ce nombre à son coucher: son lever dure une heure et un tiers; la durée de son coucher est une fois plus longue. Chacun des signes suivants a pour son lever huit stades de plus que celui qui le précède; il en perd huit, lorsqu'il descend sous les ombres glacées de la nuit. Le temps du lever doit être à chaque signe augmenté d'un quart d'heure, et de la quinzième partie de ce quart d'heure. Tels sont les accroissements qui ont lieu pour le lever des signes jusqu'à celui de la Balance <sup>163</sup>: les diminutions sur la durée des couchers suivent la même progression.

Quant aux signes qui suivent la Balance, il faut renverser l'ordre: les variations sont les mêmes; mais elles tiennent une marche opposée. Autant avons-nous compté d'heures et de stades, pour que le Bélier montât sur l'horizon, autant la Balance en emploiera pour descendre au-dessous; et l'espace ou le temps que le Bélier met à se coucher est précisément celui qu'il faut attribuer au lever de la Balance. Les cinq signes suivants se conforment à la même marche. Lorsque

---

<sup>161</sup> L'exemple rapporté par Manilius convient à Cnide, patrie d'Eudoxe, et non aux bouches du Nil. Le plus long jour à Alexandrie n'est que de quatorze heures, abstraction faite de la réfraction, que les Anciens ne connaissaient pas, et la plus courte nuit est de dix heures. Mais il ne faut pas exiger d'un poète une si grande précision. Manilius, d'une part, copiait Eudoxe; de l'autre, il ne voulait pas laisser échapper l'occasion de comparer les sept bouches du Nil aux sept planètes (NDT).

<sup>162</sup> Stade, dans la doctrine de Manilius, est un arc de l'écliptique, qui emploie deux minutes de temps à monter au-dessus de l'horizon, ou à descendre au-dessous (NDT).

<sup>163</sup> Ceci doit s'entendre jusqu'à la Balance exclusivement; car la durée du lever et du coucher de la Balance est bien précisément la même que celle du lever et du coucher de la Vierge. Il en est de même du Bélier à l'égard des Poissons. Au reste, tous ces préceptes de Manilius sont simples; mais ils ne donnent que des à peu près.

vous vous serez bien pénétré de ces principes, il vous sera facile de déterminer à chaque instant le point de l'horoscope ; puisqu'alors vous connaîtrez le temps qu'il faut attribuer à la durée du lever de chaque signe, et la quantité de signes et de parties de signes qui répond à l'heure proposée, en commençant à compter depuis le degré du signe où est alors le soleil, ainsi que je l'ai expliqué ci-dessus.

Mais de plus, la longueur des jours et des nuits n'est point partout la même ; la variation des temps est sujette à différentes lois ; l'état du ciel est le même, et la durée des jours est fort inégale. Dans les contrées situées sous la toison du Bélier de Phryxus, ou sous les serres du Scorpion<sup>164</sup>, et les bassins uniformes de la Balance, chaque signe emploie constamment deux heures à se lever<sup>165</sup> ; parce que toutes les parties du cercle des signes se meuvent dans une direction perpendiculaire à l'horizon, et qu'elles roulent uniformément sur l'axe du monde. Là les jours et les sombres nuits sont toujours dans un parfait accord ; l'égalité des temps n'est jamais troublée. Sous tous les signes on a l'automne, sous tous les signes on jouit du printemps, parce que Phébus y parcourt d'un pas égal une même carrière. Dans quelque signe qu'il se trouve, qu'il brûle l'Écrevisse de ses feux, qu'il soit dans le signe opposé, il n'en résulte aucune variation. Le cercle des signes s'étend obliquement, il est vrai, sur les trois cercles du milieu du ciel<sup>166</sup>, mais toutes ses parties s'élèvent en des directions uniformes et parallèles, et conservent ces directions tant au-dessus qu'au-dessous de l'horizon ; les intervalles de temps entre leurs levers respectifs sont proportionnels à leurs distances réciproques ; et le ciel, exactement divisé, montre et cache uniformément toutes les parties qui le composent<sup>167</sup>.

<sup>164</sup> Le Scorpion avait primitivement soixante degrés d'étendue et composait deux signes, dont le premier était nommé *chelaë* ou les serres ; on lui a depuis substitué la Balance ; mais on a continué de le désigner souvent par l'ancien terme, *chelaë*. Ainsi les serres du Scorpion et la Balance ne sont qu'un même signe (NDT).

<sup>165</sup> Cela n'est pas de la plus grande précision. Même sous la ligne, les signes voisins des points équinoxiaux mettent moins de deux heures à se lever ; au contraire ceux qui sont au voisinage des points solsticiaux en mettent davantage. Mais la différence n'est pas si sensible que sous les hautes latitudes (NDT).

<sup>166</sup> L'équateur et les deux tropiques.

<sup>167</sup> Les astronomes distinguent trois sortes de sphères, ou plutôt trois différentes positions de la sphère, la droite, l'oblique et la parallèle. Ces dénominations sont relatives à la différente position respective de l'horizon et de l'équateur. Sous la ligne équinoxiale, l'équateur et tous les cercles qui lui sont parallèles, s'élèvent et s'abaissent perpendiculairement, ou à angles droits, au-dessus et au-dessous du plan de l'horizon, qui les coupe tous en deux parties égales. Ceux qui habitent sous cette ligne sont dits avoir la sphère droite : c'est cette position de la sphère que Manilius décrit depuis le v. 303 jusqu'au v. 318. Le v. 319 et les suivants jusqu'au v. 351 contiennent la description de la sphère oblique ; c'est celle sous laquelle le plan de l'horizon coupe obliquement les cercles parallèles à l'équateur, et les divise en deux parties inégales.

LES ASTROLOGIQUES

DECANIÆ SIGNORUM.	
Arietis Decaniæ	{ Primæ Aries, Secundæ Taurus, Tertiz Gemini.
Tauri Decaniæ	{ Primæ Cancer, Secundæ Leo. Tertiz Virgo.
Geminorum Decaniæ	{ Primæ Libra, Secundæ Scorpius, Tertiz Sagittarius.
Cancris Decaniæ	{ Primæ Capricornus, Secundæ Aquarius. Tertiz Pifces.
Leonis Decaniæ	{ Primæ Aries, Secundæ Taurus. Tertiz Gemini.
Virginis Decaniæ	{ Primæ Cancer, Secundæ Leo. Tertiz Virgo.
Libræ Decaniæ	{ Primæ Libra, Secundæ Scorpius, Tertiz Sagittarius.
Scorpionis Decaniæ	{ Primæ Capricornus, Secundæ Aquarius. Tertiz Pifces.
Sagittarii Decaniæ	{ Primæ Aries, Secundæ Taurus, Tertiz Gemini.
Capricorni Decaniæ	{ Primæ Cancer, Secundæ Leo. Tertiz Virgo.
Aquarii Decaniæ	{ Primæ Libra, Secundæ Scorpius, Tertiz Sagittarius.
Pifcium Decaniæ	{ Primæ Aries, Secundæ Taurus, Tertiz Pifces.

Table des décans

Mais écartez-vous de cette partie de la terre, et portant vos pas vers l'un des

Cette inégalité est d'autant plus grande, qu'on s'éloigne plus de l'équateur. Quelques-uns de ces cercles mêmes n'atteignent pas l'horizon, et restent perpétuellement au-dessus ou au-dessous du plan de ce cercle. Enfin, sous les pôles mêmes on aurait la sphère parallèle, c'est-à-dire que l'équateur étant confondu avec l'horizon, tous les cercles parallèles à l'équateur seraient aussi parallèles à l'horizon: tous leurs points resteraient perpétuellement ou au-dessus ou au-dessous du plan de ce cercle. Manilius décrit les propriétés de la sphère parallèle depuis le v.352 jusqu'au v.380 (NDT).



pôles, avancez sur la convexité de notre globe, auquel la nature a donné en tous les sens une figure sphérique, et qu'elle a suspendu au centre du monde : à chaque pas que vous ferez, en gravissant sur cette circonférence, montant toujours et descendant en même temps, une partie de la terre se dérobera, une autre s'offrira à votre vue : or cette inclinaison, cette pente de notre globe influera sur la position du ciel, il s'inclinera pareillement ; les signes qui montaient directement sur l'horizon s'y élèveront obliquement : ce cercle qui les porte, et qui semblable à un baudrier, ceignait également le ciel des deux côtés, prendra une forme moins régulière en apparence. Sa position est cependant toujours la même ; c'est nous qui avons changé de place.

Il doit résulter de là une variation sensible dans les temps, et l'égalité des jours ne peut plus subsister ; puisque les signes plus ou moins inclinés suivent maintenant des routes obliques à l'horizon, puisque ces routes sont les unes plus voisines, les autres plus éloignées de nous. La demeure des signes sur l'horizon est proportionnée à leur distance : les plus voisins de nous décrivent de plus grands arcs visibles ; les plus éloignés sont plutôt plongés dans les ombres de la nuit. Plus on approchera des ourses glacées, plus les signes d'hiver se déroberont à la vue ; levés à peine, ils descendront déjà sous l'horizon. Si l'on avance plus loin, des signes entiers disparaîtront ; et chacun amènera trente nuits consécutives, qui ne seront interrompues par aucun jour. Ainsi, la durée des jours décroît peu à peu ; ils sont enfin anéantis par la destruction des heures qui les composaient. Les signes lumineux disparaissent par degrés ; le temps qu'ils nous étaient visibles se dérobant par parties, ils descendent successivement sous la convexité de la terre, on les cherchera en vain sur l'horizon. Phébus disparaît avec eux, les ténèbres prennent plus de consistance, jusqu'à ce qu'enfin l'année devienne défectueuse par la suppression de plusieurs mois.

Si la nature permet à l'homme d'habiter sous le pôle, sous ce sommet du monde que l'axe glacé soutient et s'unit par des liens inflexibles, au milieu de neiges éternelles dans ce climat rigoureux, voisin de la fille de Lycaon, changée en ourse, le ciel lui paraîtra comme debout ; ses parties seront emportées, telles que celles de la toupie, par un tournoïement continu : six signes formant un demi-cercle obliquement placé, seront perpétuellement sur l'horizon, sans pouvoir jamais cesser d'être visibles ; tous leurs points traceront dans le ciel des cercles parallèles à l'horizon. Un seul jour, égal en durée à six mois, répandra pendant la moitié de l'année une lumière non interrompue, vu que le soleil ne se couchera pas, tant que son char parcourra les six signes élevés : il paraîtra comme voltiger sans cesse autour de l'axe du monde. Mais dès qu'il commencera à descendre de l'équateur vers les six signes abaissés sous l'horizon, et qu'il promènera ses coursiers dans la

partie la moins élevée du cercle des signes, une seule nuit prolongera les ténèbres de ceux qui habitent sous le pôle durant un égal nombre de mois. Car, quiconque est placé dans l'axe d'une sphère, ne peut jamais voir que la moitié de cette sphère, la partie inférieure lui est nécessairement cachée; parce que ses rayons visuels ne peuvent comprendre toute la sphère divisée par son renflement même en deux hémisphères<sup>168</sup>. Pareillement, lorsque le soleil se promène dans les six signes inférieurs, il n'est pas possible de le voir, si l'on est sous le pôle, jusqu'à ce qu'ayant parcouru ces six signes en autant de mois, il revienne au point d'où il était parti, remonte vers les ourses, ramène la lumière, et fasse disparaître les ténèbres. Un seul jour, une seule nuit, séparés par la distinction des deux hémisphères, forment en ce lieu la division de toute l'année.

Nous avons démontré que les jours et les nuits ne sont point égaux partout; nous avons exposé les degrés et les causes de ces inégalités; il nous reste à proposer les moyens de déterminer, pour quelque contrée que ce soit, le nombre d'heures que chaque signe emploie à se lever ou à se coucher, afin qu'on connaisse l'heure précise à laquelle chaque degré de ces signes est au point de l'orient, et que le doute ne nous conduise point à déterminer faussement l'horoscope.

Voici une loi générale à laquelle on peut s'arrêter: la trop grande différence d'obliquité des mouvements célestes ne permet pas d'assigner des nombres exacts, des temps précis pour chaque lieu. Je propose la loi; que chacun suive la route que je vais lui tracer: qu'il fasse lui-même l'application, mais qu'il me soit redevable de la méthode.

En quelque lieu de la terre qu'on se propose de résoudre ce problème, il faut d'abord déterminer le nombre d'heures égales comprises dans la durée du plus long jour et de la plus courte nuit de l'été.

La sixième partie du nombre d'heures que contient le plus long jour doit être attribuée au Lion, qui se présente au sortir du temple de l'Écrevisse. Partagez pareillement en six la durée de la plus courte nuit, et assignez une de ces parties au temps que le Taureau emploie à s'élever à reculons au-dessus de l'horizon. Prenez ensuite la différence entre la durée du lever du Taureau, et celle qui aura été assignée au lever du Lion de Némée, et partagez-la en trois. A la première de ces deux durées, ajoutez successivement un tiers de la différence, et vous aurez d'abord la durée du lever des Gémeaux, puis celle de l'Écrevisse, enfin celle du Lion, qui se trouvera la même que celle qu'on avait obtenue d'abord, en prenant

---

<sup>168</sup> Manilius suppose un axe; donc il suppose la sphère roulant sur cet axe. L'œil étant dans l'axe, ne peut jamais voir que le même hémisphère. Si l'œil était hors de l'axe, l'hémisphère visible varierait; l'œil verrait, successivement, plus de la moitié de la sphère; il la verrait même tout entière, s'il était placé dans le plan de l'équateur de cette sphère (NDT).

la sixième partie du plus long jour. L'addition consécutive du même tiers donnera la durée du lever de la Vierge. Mais il faut remarquer que cette addition doit toujours être faite à la durée entière du lever du signe immédiatement précédent, de manière que les durées aillent toujours en croissant. Cet accroissement ayant eu lieu jusqu'à la Balance<sup>169</sup>, les durées décroîtront ensuite dans la même proportion. Or, autant de temps que chaque signe emploie à monter au-dessus de l'horizon, autant le signe, qui lui est diamétralement opposé, en doit employer pour se plonger totalement dans l'ombre.

Cette méthode générale du calcul des heures doit pareillement s'appliquer à celui des stades que chaque signe parcourt en se levant et en se couchant. Les stades sont au nombre de sept cent vingt. Otez de cette somme une partie proportionnelle à celle que le soleil a réservée sur vingt-quatre heures, pour en former la nuit d'été, lorsqu'au plus haut du ciel il détermine le solstice.

Ce qui reste après la soustraction étant divisé en six parties égales, attribuez une de ces parties au signe brûlant du Lion ; et la sixième partie de ce qui a été retranché, comme répondant à la plus courte nuit, sera appropriée au Taureau. Le nombre de stades dont le lever du Lion surpasse celui du Taureau, ou la diffé-

---

<sup>169</sup> Exclusivement. La durée du lever de la Balance est égale à celle du lever de la Vierge, comme celle du Bélier est égale à celle des Poissons, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Pour éclaircir tout ceci par un exemple, voyons combien le lever et le coucher des signes doit durer à Paris, suivant la doctrine de Manilius. Le plus long jour d'été est de 16 heures, et la plus courte nuit de 8. La sixième partie de 16 heures est de 2 heures 40 minutes, et la sixième partie de 8 heures est une heure 20 minutes ; donc, la durée du lever du Lion est de 2 heures 40 minutes, et celle du lever du Taureau de une heure 20 minutes, dont le tiers est 26 minutes  $\frac{2}{3}$  : donc, la durée du lever des Gémeaux excédera celle du Taureau de 26 minutes  $\frac{2}{3}$ . Un excès semblable donnera la durée du lever de l'Écrevisse, du Lion et de la Vierge, si on l'ajoute successivement à la durée du signe immédiatement précédent ; et par une marche semblable on aura l'excès de la durée du lever du Taureau sur celle du Bélier. Cette durée sera donc de 52 minutes  $\frac{1}{3}$  pour le Bélier, de 1 heure 20 minutes pour le Taureau, de 1 heure 46 minutes  $\frac{2}{3}$  pour les Gémeaux, de 2 heures 13 minutes  $\frac{1}{3}$  pour l'Écrevisse, de 2 heures 40 minutes pour le Lion, de 3 heures 6 minutes  $\frac{2}{3}$  pour la Vierge et pour la Balance. Après la Balance on suit la même marche, mais en rétrogradant, c'est-à-dire que la durée des levers diminue de la Balance aux Poissons dans la même proportion qu'elle avait augmenté du Bélier à la Vierge ; le lever du Scorpion dure autant que celui du Lion, celui du Sagittaire autant que celui de l'Écrevisse, et ainsi des autres. La durée du coucher est égale à la durée du lever de chaque signe diamétralement opposé. Le Bélier met autant de temps à se coucher que la Balance à se lever : le coucher du Taureau dure autant que le lever du Scorpion, etc. Telle est la doctrine de Manilius : on conçoit qu'une telle méthode, quelque ingénieuse qu'elle puisse paraître, ne peut donner que des approximations plus ou moins grossières. Dans la réalité, le lever du Bélier dure à Paris 58 minutes ; celui du Taureau, 1 heure 14 minutes. Celui des Gémeaux, 1 heure 49 minutes. Celui de l'Écrevisse, 2 heures 28 minutes. Celui du Lion, 2 heures 45 minutes. Et celui de la Vierge, 2 heures 45 minutes (NDT).

rence du nombre des stades attribués à ces deux signes doit être partagée en trois tiers, dont un sera ajouté au nombre du Taureau, pour avoir celui des Gémeaux. Une pareille augmentation, toujours faite au nombre complet des stades d'un signe, donnera les stades des signes immédiatement suivants, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au point équinoxial de la Balance. Alors, il faut diminuer dans la même proportion le nombre des stades, jusqu'à ce qu'on ait atteint le Bélier. Les accroissements et les diminutions de la durée du coucher de tous les signes sont les mêmes, mais dans un ordre inverse du précédent. Par cette méthode on connaîtra le nombre des stades de chaque signe<sup>170</sup>, et le temps que chacun emploie à se lever. Combinant tout cela avec l'heure courante, on n'aura aucune erreur à craindre dans la détermination du point de l'horoscope, puisqu'on pourra attribuer à chaque signe le temps qui lui convient, en commençant à compter du lieu que le soleil occupe.

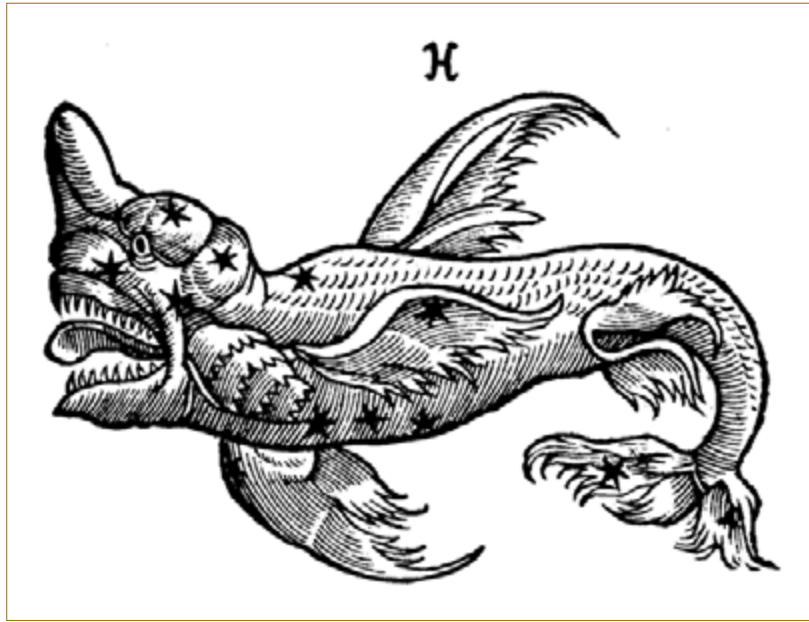
Je vais maintenant expliquer d'une manière claire et concise un objet fort important, le progrès de l'accroissement des jours pendant les mois de l'hiver. Cet accroissement en effet n'est pas le même sous chacun des trois signes que le soleil parcourt, jusqu'à ce qu'ayant atteint la brillante toison du Bélier, il réduise le jour et la nuit sous le joug de la plus parfaite égalité. Il faut d'abord déterminer la durée du jour le plus court et celle de la nuit la plus longue, telles qu'elles nous sont données par le signe du Capricorne. La quantité dont la plus longue nuit excédera la nuit moyenne, ou celle dont le jour moyen surpassera le plus court, doit être divisée en trois, et le tiers de l'excès sera attribué au second signe d'hiver, qui s'étant approprié cet accroissement, doit excéder d'un demi-tiers le premier signe, et être surpassé lui-même d'une pareille quantité par le troisième<sup>171</sup>. C'est ainsi qu'il faut distribuer l'accroissement des jours sur les trois signes d'hiver, de manière que l'application de chaque excès à un signe suivant soit toujours faite au nombre entier du signe précédent. Par exemple, qu'au solstice d'hiver, la nuit soit trop longue de trois heures, le Capricorne diminuera cet excès d'une demi-heure; le Verseau pour sa part en retranchera une heure, outre la diminution déjà faite sous le signe précédent: enfin, les Poissons opéreront une diminution nouvelle, égale à la somme des diminutions faites par les deux autres signes;

---

<sup>170</sup> L'opération par les stades est absolument la même que par les temps; ainsi nous pouvons nous dispenser de l'éclaircir par un exemple.

<sup>171</sup> Ainsi à Paris l'excès de la plus longue nuit sur la nuit moyenne est de 4 heures, dont le tiers est une heure vingt minutes: la durée de la nuit sera diminuée de une heure vingt minutes par le Verseau, second signe d'hiver; de quarante minutes par le Capricorne, premier signe; et de deux heures par les Poissons, troisième signe de la même saison. Ce n'est encore ici qu'une approximation (NDT).

et après avoir anéanti l'excès des trois heures, ils remettront au Bélier le soin d'ouvrir le printemps par l'égalité du jour et de la nuit. La trop longue durée de la nuit diminue donc d'abord d'une sixième partie; la diminution est double sous le second signe, triple sous le dernier.



*Le Dauphin*

Ainsi, les jours recouvrent ce qui leur manquait; les nuits leur ont restitué les heures qu'elles avaient empiétées sur eux. Après l'équinoxe, elles continuent de céder aux jours une partie de leur durée, mais en suivant une marche inverse. Le Bélier diminue la durée de la nuit autant qu'elle avait été diminuée par les Poissons; le Taureau lui enlève encore une heure, et pour mettre le comble à tous ces échecs, les Gémeaux y ajoutent encore une demi-heure. Ainsi donc entre ces six signes<sup>172</sup>, l'action du premier est égale à celle du dernier: il faut en dire autant des deux signes qui les touchent immédiatement: enfin, cette égalité d'action a pareillement lieu entre les signes du milieu, et ceux-ci contribuent plus que tous les autres à faire varier l'inégalité du jour et de la nuit. Tel est l'ordre suivant

---

<sup>172</sup> Les six signes depuis le Capricorne jusqu'aux Gémeaux. Les jours croissent autant sous les Gémeaux que sous le Capricorne; autant sous le Taureau, voisin des Gémeaux, que sous le Verseau, voisin du Capricorne; autant enfin sous le Bélier que sous les Poissons; et ces deux derniers signes, situés au milieu des six, procurent le plus grand accroissement aux jours. C'est le sens de ce que Manilius va nous dire (NDT).

lequel les nuits décroissent et les jours augmentent après le solstice d'hiver. Mais quand le soleil a atteint le signe de la lente Écrevisse, tout change de face ; la nuit d'été n'est pas plus longue que le jour d'hiver, et la longue durée du jour égale celle de la nuit de l'autre saison : le jour diminue ensuite par les mêmes degrés par lesquels il avait augmenté.

Voici une autre méthode pour déterminer le point du cercle des signes, qui s'élevant du sein de l'océan, commence à paraître sur l'horizon<sup>173</sup>. Il faut d'abord déterminer l'heure du jour<sup>174</sup>, si la nativité est diurne, et multiplier cette heure par quinze, vu qu'à chaque heure il s'élève au-dessus de l'horizon quinze degrés du cercle des signes. Ajoutez au produit le nombre des degrés que le soleil a parcourus dans le signe où il se trouve. De la somme qui résultera, vous attribuerez trente degrés à chaque signe, en commençant par celui où est alors le soleil, et en suivant d'ailleurs l'ordre même des signes : le signe où la somme se trouvera épuisée, le degré au-delà duquel il ne restera rien à compter, sera le signe et le degré qui se lève actuellement.

Il faut suivre le même procédé au travers des feux de la nuit. Lorsque vous aurez déterminé comme auparavant la somme convenable, vous en distribuerez les degrés, trente par trente sur chaque signe, jusqu'à ce qu'elle soit épuisée le degré où la distribution finira, sera celui qui vient de naître sur l'horizon avec le corps de l'enfant : l'un et l'autre ont commencé à paraître au même instant de la nuit. C'est par ces méthodes que vous pouvez déterminer entre les signes célestes la partie qui naît à tout instant donné, ou le point ascendant de l'horoscope. Connaissant ainsi avec certitude ce premier point cardinal, vous ne pourrez vous tromper sur celui qui occupe le faite du ciel, ni sur celui de l'occident ; et le bas du ciel, qui en est comme le fondement, sera pareillement déterminé. Vous assignerez à chaque partie les propriétés et la classe de sorts qui lui conviennent.

Je vais maintenant donner une idée générale du rapport qui existe entre le temps et les signes célestes. Chaque signe s'approprie des années, des mois, des jours, des heures ; et c'est sur ces parties du temps qu'il manifeste principalement son énergie : Le soleil parcourant le cercle des signes, détermine l'année ; donc la première année de la vie appartient au signe où est le soleil à l'instant de la naissance, la seconde année au signe suivant, et ainsi de suite, selon l'ordre naturel des signes. La lune, fournissant sa carrière en un mois, règle de même la présidence des mois. Le signe, où est l'horoscope, prend sous sa protection le

<sup>173</sup> La méthode que propose ici Manilius est bien précisément la même que celle qu'il a proposée ci-dessus, v. 217 et suivants, et qu'il a ensuite victorieusement réfutée. Scaliger a fait cette remarque avant nous (NDT).

<sup>174</sup> C'est-à-dire le nombre d'heures écoulées depuis le lever précédent du soleil.

premier jour et la première heure ; il abandonne les jours et les heures suivantes aux signes qui lui succèdent. C'est la nature qui a voulu que les années, les mois, les jours, les heures mêmes fussent ainsi distribués entre les signes, afin que tous les instants de notre vie fussent dépendants des astres, que la succession des parties de ce temps fût relative à celle des étoiles, et que ces parties acquissent par cette combinaison l'énergie de tous les signes successifs.

De cet ordre naît la vicissitude étonnante des choses de ce monde, cet enchaînement de biens et de maux, cette alternative de larmes et de plaisir, cette inconstance de la Fortune, qui semble ne tenir à rien tant elle est sujette à varier et qui ne se fixe nulle part ; les révolutions continuelles que ses caprices nous font essuyer, lui ont fait, avec raison, perdre tout crédit. Une année ne ressemble point à une année, un mois diffère d'un autre mois, le jour succède au jour, et n'est jamais le même, une heure enfin n'est pas semblable à l'heure qui l'a précédée. C'est que les parties du temps, qui composent la durée de cette courte vie, s'approprient différents signes, aux impulsions desquels elles sont obligées d'obéir : en conséquence, elles nous communiquent des forces, elles nous menacent d'accidents, analogues aux propriétés des astres qui nous dominent successivement.

Comme on commence à compter les heures du jour, lorsque le soleil est au cercle de l'orient, quelques astronomes ont pensé que ces supputations de temps correspondant aux signes, devaient pareillement commencer par ce même cercle, que de ce seul et unique point devait partir la distribution des années, des mois, des jours et des heures, qu'il convenait de faire entre le signe ascendant et ceux qui le suivent. En effet, disent-ils, quoique toutes ces périodes aient une même origine elles ne marcheront pas toujours de front ; les unes s'achèvent plus promptement, les autres sont de plus longue durée : un signe est rencontré deux fois en un jour par la même heure, et une fois en un mois par le même jour ; un seul mois peut lui correspondre dans le cours d'une année ; enfin, la période des années n'est complète qu'après douze révolutions du soleil. Il est difficile que tout cela se combine de manière que l'année et le mois appartiennent au même signe. Il arrivera de là que l'année appartenant à un signe heureux, le mois sera dominé par un signe fâcheux ; si le mois est gouverné par un signe favorable, le jour sera présidé par un signe pernicieux ; le jour ne promet que du bonheur, mais il contiendra des heures funestes<sup>175</sup>. C'est ainsi qu'on ne peut trouver un

---

<sup>175</sup> Tout ceci met les astrologues fort au large ; ils auront prédit à quelqu'un une année fort heureuse, et cependant elle sera traversée par un événement des plus funestes ; c'est que l'activité favorable de l'année aura été anéantie par l'influence pernicieuse du mois, du jour ou de l'heure ; ou c'est qu'au lieu de commencer les supputations par l'horoscope, on les aura fait partir du soleil ou de la lune, etc. (NDT).

rapport constant entre les signes et les années, les années et les mois, les mois et les jours, les jours et toutes les heures qui les composent. De ces parties du temps, les unes s'écoulent plus vite, les autres plus lentement. Le temps que l'on désire manque à ceux-ci, se présente à ceux-là ; il arrive, il disparaît alternativement ; il fait place à un autre temps ; il est soumis à des variations journalières et perpétuelles.



*Le cercle lacté*

Nous avons traité des différents rapports qu'on pouvait observer entre les parties du temps et les divers événements de la vie ; j'ai montré à quel signe il fallait rapporter les années, les mois, les jours, et les heures. L'objet qui doit maintenant nous occuper roulera sur la durée totale de la vie, et sur le nombre d'années que promet chaque signe. Faites attention à cette doctrine, et tenez un compte exact du nombre d'années attribué à chaque signe, si vous voulez déterminer par les astres quel sera le terme de la vie.

Le Bélier donne dix ans, et une onzième année diminuée d'un tiers. A cette durée, Taureau céleste, vous ajoutez deux ans : mais autant que vous l'emportez sur le Bélier, autant les Gémeaux l'emportent sur vous. Quant à vous, Écrevisse du ciel, vous prolongez la vie jusqu'à deux fois huit ans et deux tiers. Mais vous, Lion de Némée, vous doublez le nombre neuf et vous lui ajoutez huit mois. Érigonê, à deux fois dix ans, joint deux tiers d'année. La Balance accorde à la durée de la vie autant d'années que la Vierge. La libéralité du Scorpion est la même



que celle du Lion. Le Sagittaire règle la science sur celle de l'Écrevisse. Pour vous, ô Capricorne, vous donneriez trois fois cinq ans de vie, si l'on ajoutait quatre mois à ce que vous promettez. Le Verseau, après avoir triplé quatre ans, ajoutera encore huit mois. Les Poissons et le Bélier sont voisins, leurs forces sont égales; ils procureront deux lustres et huit mois entiers de vie.

Mais pour connaître la durée de la vie des hommes, il ne suffit pas de savoir combien d'années sont promises par chaque signe céleste; les maisons, les parties du ciel ont aussi leurs fonctions dans ce pronostic; elles ajoutent des années à la vie avec des restrictions cependant, relatives aux lieux qu'occupent alors les étoiles errantes. Mais pour le présent, je ne parlerai que de l'énergie des temples célestes. Je traiterai ailleurs en détail des autres circonstances et des effets que leurs combinaisons produisent. Lorsque l'on aura commencé par bien établir les fondements de ces opérations, on n'aura plus à craindre le désordre que pourrait occasionner le mélange des différentes parties, qui viendraient se croiser.

Si la lune est favorablement placée dans la première maison<sup>176</sup>, dans cette maison cardinale qui rend le ciel à la terre, et qu'à l'heure de la naissance de l'enfant, elle renaisse elle-même à l'orient, huit fois dix années, moins deux ans, constitueront la durée de la vie. Il faut retrancher trois ans de cette durée, si la lune est au haut ciel<sup>177</sup>. La seule maison occidentale<sup>178</sup> donnerait libéralement à l'enfant nouveau-né quatre-vingts ans de vie, s'il ne manquait une olympiade<sup>179</sup> à ce nombre. Le bas du ciel, maison fondamentale<sup>180</sup> de l'univers, s'approprie deux fois trente ans, avec un surcroît de deux fois six mois. La maison qui forme l'angle le plus à droite du premier trigone<sup>181</sup> accorde soixante ans augmentés de deux fois quatre; et celle qui occupe la gauche de ce même trigone<sup>182</sup>, la suivante des trois temples qui le composent, ajoute trois ans au double de trente. La maison qui se trouve à la troisième place au-dessus du cercle de l'orient<sup>183</sup> et qui est contiguë au haut du ciel, retranche trois de trois fois vingt ans.

Celle qui est autant abaissée au-dessous du même cercle<sup>184</sup> borne sa bienfai-

---

<sup>176</sup> C'est-à-dire si son influence n'est pas contrariée par un aspect maléfique de quelque autre planète, ou par une position défavorable de la fortune, ou de quelque autre sort.

<sup>177</sup> Dans la dixième maison.

<sup>178</sup> La septième maison.

<sup>179</sup> Quatre ans.

<sup>180</sup> La quatrième maison.

<sup>181</sup> C'est celle qui précède le haut du ciel, ou la neuvième.

<sup>182</sup> La cinquième maison.

<sup>183</sup> La onzième.

<sup>184</sup> La troisième.

sance à cinquante hivers. La maison immédiatement placée sous l'horoscope<sup>185</sup>, détermine pour la durée de la vie quatre fois dix révolutions du soleil, y ajoute deux autres révolutions, et ne permet pas d'aller au-delà. Mais celle qui précède la maison cardinale de l'orient<sup>186</sup> accordera seulement vingt-trois ans de vie à l'enfant; il sera enlevé à la fleur de sa jeunesse, ayant à peine commencé à en goûter les douceurs. Le temple qui est au-dessus de l'occident<sup>187</sup> bornera la vie à dix ans, augmentés de trois années; et celui qui est au-dessous<sup>188</sup> sera funeste à l'enfant; une mort prématurée terminera ses jours après douze années de vie<sup>189</sup>.

Il faut surtout graver profondément dans sa mémoire quelle est l'activité de ces signes, qui, opposés les uns aux autres, divisent le ciel en quatre parties égales. On les appelle *tropiques*, parce que c'est sur eux que roulent les quatre saisons de l'année; ils en désunissent les nœuds, ils font prendre au ciel une disposition nouvelle, en faisant varier les parties fondamentales qui le soutiennent; ils amènent avec eux un nouvel ordre de travaux, la nature change de face.

L'Écrevisse lance ses feux du sommet de la zone brûlante de l'été; elle nous procure les plus longs jours; ils décroissent, mais très peu, et ce qui est retranché de la durée du jour est ajouté à celle de la nuit; la somme de l'un et de l'autre reste constamment la même. Alors, le moissonneur s'empresse à séparer le grain de la tige fragile qui le soutenait; on se livre à différents exercices du corps, à toute espèce de jeux gymniques: la mer attiédie entretient ses eaux dans un

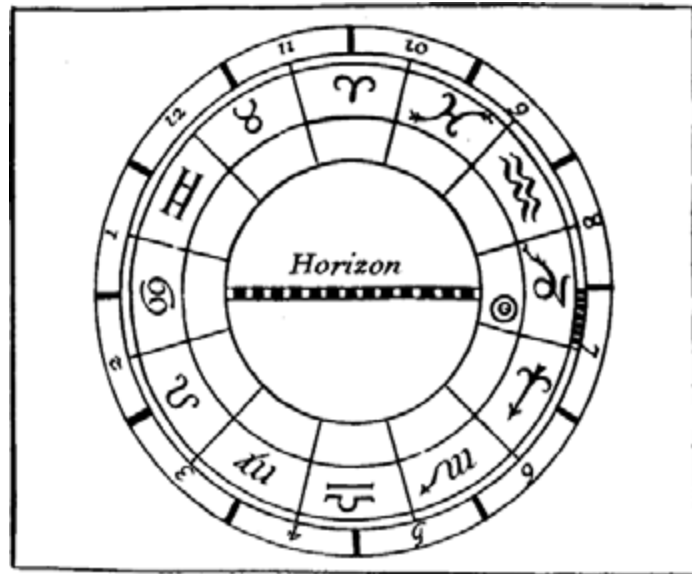
<sup>185</sup> La seconde.

<sup>186</sup> La douzième.

<sup>187</sup> La huitième.

<sup>188</sup> La sixième.

<sup>189</sup> Toutes ces années de vie sont relatives à la position de la lune dans les douze maisons célestes, mais les planètes jouent aussi leur rôle dans ce pronostic; elles augmentent ou diminuent le nombre d'années promises par la lune. Si Manilius eût pu terminer ses *Astronomiques*, ou si son poème fût parvenu en entier jusqu'à nous, il nous aurait sans doute révélé bien des secrets intéressants sur la durée de notre vie. Mais aurait-il pu nous les dévoiler tous? Si l'énergie de Mercure, la plus petite des planètes, et que nous ne voyons presque jamais, est, suivant les astrologues, aussi puissante que celle de Vénus et de Jupiter, qui peut douter que les satellites de Jupiter et de Saturne n'influent aussi sur les vicissitudes terrestres? Et la nouvelle planète Uranus reste-t-elle oisive dans le ciel? Son action et celle des neuf satellites doivent nécessairement modifier celle de la lune et des autres planètes. Les astrologues prétendent que les vertus qu'ils attribuent aux astres sont appuyées sur une très longue expérience. *Longa per assiduas complexi secula curas*, dit Manilius, l. 1, v. 52. Mais quelles longues expériences nous objecteront-ils sur les satellites et sur Herschel? Il y a cependant encore des astrologues. Un d'entre eux me vint voir il y a quelques jours: une longue expérience, me dit-il, l'avait forcé de reconnaître que les planètes exerçaient sur les numéros, qui devaient sortir, à chaque tirage de la Loterie royale, une action efficace et relative aux maisons où elles se trouvaient alors: or ce savant expérimenté ne savait seulement pas ce que c'était que les maisons célestes; il les confondait avec les douze signes (NDT).



*Le Cancer et le Capricorne, signes tropiques des solstices*

calme favorable. D'un autre côté, Mars déploie l'étendard sanglant de la guerre; les glaces ne servent plus de rempart à la Scythie; la Germanie n'étant plus défendue par ses marais desséchés, cherche des contrées où elle ne puisse être attaquée; le Nil enflé inonde les plaines. Tel est l'état de la nature, lorsque Phébus ayant atteint l'Écrevisse, y forme le solstice, et roule dans la partie la plus élevée de l'Olympe.

Le Capricorne, à l'opposite, préside à l'hiver engourdi: les jours sont les plus courts, les nuits les plus longues de l'année; le jour croît cependant, la longueur de la nuit diminue, il compense sur la durée de l'un ce qu'il retranche sur la durée de l'autre. Dans cette saison le froid durcit nos campagnes, la mer est fermée, les camps sont en silence; les rochers, couverts de frimas, ne peuvent supporter la rigueur de l'hiver; la nature est sans action, et languit dans l'inertie.

Les deux signes, qui égalent le jour à la nuit, produisent des effets assez analogues entre eux, et se ressemblent par leur efficacité. Le Bélier arrête le soleil au milieu de la carrière que cet astre parcourt pour regagner l'Écrevisse: il divise le ciel de manière à faire régner une parfaite harmonie entre les temps de la lumière et des ténèbres. Il fait changer de face à la nature: il trouve que durant l'hiver le jour a toujours été moindre que la nuit, il lui ordonne de prendre le dessus, et commande à la nuit de plier sous le jour, jusqu'à ce que l'un et l'autre aient atteint le signe de l'ardente Écrevisse. En ce temps la mer commence à calmer ses flots soulevés; la terre ouvrant son sein, ose produire toute sorte de fleurs; les troupeaux, les oiseaux de toute espèce, épars dans nos campagnes, goûtent les

plaisirs de l'amour, et travaillent à se reproduire; la forêt retentit de charmants concerts; le vert attendrissant de ses feuilles renaît de toutes parts: tant sont grandes les forces que reprend la nature, au sortir de son engourdissement.

A l'opposite du Bélier brille la Balance: elle a des propriétés semblables, elle réunit la nuit et le jour par les liens de l'égalité. Mais à ce changement de saison, c'est la nuit, qui précédemment plus courte que le jour, commence à prendre le dessus, et le conserve jusqu'au commencement de l'hiver. En cette saison Bacchus se détache de l'ormeau trop chargé de son poids; nos cuves font écumer la liqueur précieuse exprimée du raisin; on confie Cérès aux sillons, les pores de la terre, ouverts par la douce température de l'automne, étant disposés à la recevoir.

Ces quatre signes sont de la plus grande importance en astronomie; comme ils changent les saisons, ils occasionnent pareillement des vicissitudes surprenantes dans le cours des choses humaines: rien ne peut, à leur arrivée, demeurer dans l'état où il était précédemment. Mais ces révolutions et ces changements de saisons n'appartiennent pas à la totalité de ces signes, à toutes les parties qui les composent. Lorsque le Bélier et la Balance nous ramènent le printemps et l'automne, il n'est sous chacun de ces signes qu'un seul jour égal à une seule nuit. Pareillement, il n'y a qu'un seul plus long jour sous le signe de l'Écrevisse, et sous celui du Capricorne une seule nuit égale à ce plus long jour. Les jours et les nuits qui suivent ont déjà reçu quelque accroissement ou souffert quelque diminution. Il n'est donc dans les signes tropiques qu'un seul degré à considérer, degré capable de changer la face de la nature, d'opérer la succession des saisons, de rendre nos démarches inutiles, de faire échouer nos projets, de faire naître des circonstances, tantôt contraires, tantôt défavorables à nos desseins. Cette énergie est attribuée par quelques astronomes<sup>190</sup> au huitième, par d'autres<sup>191</sup> au dixième degré des signes. Il en est même<sup>192</sup> qui pensent que le premier degré est le véritable siège du changement des saisons et de toutes les vicissitudes qui en sont la suite.

---

<sup>190</sup> C'était la théorie chaldéenne.

<sup>191</sup> On ne connaît plus personne qui ait été de cet avis.

<sup>192</sup> Les Égyptiens, Hipparque, Ptolémée, et généralement les astrologues antiques.

# LIVRE QUATRIÈME

Pourquoi consumons-nous en tant de vains projets tous les moments de notre vie? Harcelés sans cesse par la crainte, ou par d'aveugles désirs, victimes de soins inquiets qui hâtent notre vieillesse, nous cherchons le bonheur, et nous suivons une route qui nous en écarte: ne mettant aucune borne à nos vœux, nous ne pouvons être heureux: nous nous proposons toujours de vivre et nous ne vivons jamais. Plus on accumule de richesses, et plus on est réellement pauvre: ce que l'on a n'affecte pas; on se porte tout entier vers ce que l'on n'a pas. La nature se contente de peu: pourquoi par nos vœux immodérés nous précipitons-nous vers notre ruine totale? L'opulence nous inspire l'amour du luxe; le luxe conduit à des moyens illégitimes de s'enrichir; et l'unique fruit de nos richesses est de les prodiguer en de folles dépenses. O hommes, déchargez-vous de ces soins inutiles, de ces inquiétudes superflues! cessez de murmurer en vain contre les décrets du ciel. Le destin règle tout et tout est soumis à des lois immuables; tous les événements sont irrévocablement liés aux temps qui doivent les produire.

L'instant qui nous voit naître a déterminé celui de notre mort; notre fin dépend du premier moment de notre existence. De ce même principe découlent les richesses, les dignités, souvent même la pauvreté, les succès dans les arts, les mœurs, les défauts, les malheurs, la perte ou l'augmentation des biens. Ce que le destin nous prépare ne peut nous manquer; nous n'acquerrons jamais ce qu'il nous refuse. En vain essaierons-nous de prévenir par nos désirs les faveurs ou les menaces de la Fortune: il faut que chacun se soumette au sort qui lui est réservé. Et si le destin ne disposait pas souverainement de la vie et de la mort, Enée aurait-il survécu à l'embrasement de Troie? Cette ville ne subsistant plus que dans un seul homme, se serait-elle relevée de ses cendres, victorieuse et triomphante? Une louve se serait-elle présentée pour allaiter deux enfants exposés? Quelques pauvres cabanes auraient-elles été le berceau de Rome? Des pâtres réunis auraient-ils converti leurs viles chaumières en ces forteresses qui défendent le mont Capitolin? Et Jupiter se serait-il restreint à habiter le Capitole, pour en faire le chef-lieu de l'univers?

Une nation vaincue serait-elle devenue victorieuse du monde entier? Mucius<sup>193</sup>, après avoir éteint le feu par l'abondance du sang qui sortait de sa plaie,

---

<sup>193</sup> Mucius, surnommé Scévola. On sait qu'étant entré dans le camp de Porséna, roi d'Etrurie, qui avait armé pour rétablir Tarquin sur le trône, et qu'ayant tué le secrétaire de Porséna qu'il

serait-il rentré triomphant dans Rome ? Horace seul aurait-il défendu le passage d'un pont et les approches de la ville contre une armée entière ? Une jeune Romaine<sup>194</sup> eût-elle osé violer un traité ? Trois frères auraient-ils succombé sous le courage d'un seul<sup>195</sup> ? Jamais armée ne remporta une victoire aussi importante ; le salut de Rome dépendait d'un seul homme ; sans lui cette ville, destinée à être reine de l'univers, passait sous le joug. Rappellerai-je ici la journée de Cannas, l'ennemi sous nos murs, Varron, grand dans sa fuite, parce qu'il croit qu'il est possible de vivre, même après la déroute de Thrasimène<sup>196</sup> ; Fabius, célèbre par sa sage lenteur ; la fière Carthage vaincue et soumise à nos lois. Annibal, que nous espérions chargé de chaînes, ne les évitant que par une mort volontaire, juste punition de la fuite par laquelle il s'est soustrait à nos fers ? Joignez à cela les guerres soutenues contre l'Italie, Rome armée contre ses alliés : ajoutez-y les guerres civiles, Marius surpassant Cinna, César l'emportant sur Marius ; ce même Marius passant de six consulats à l'exil, et de l'exil à un septième consulat, réfugié sur les ruines de Carthage qui lui offrent un tableau fidèle de son propre désastre, et ne sortant de ces décombres que pour recouvrer le pouvoir souverain. La Fortune seule n'aurait pu frapper ces coups, si le destin n'en avait posé le décret.

Quelle apparence, ô grand Pompée, qu'après vos victoires sur Mithridate, après avoir rétabli la sûreté des mers après trois triomphes mérités aux diverses extrémités du monde, lorsque pour être grand, il suffisait d'être favorisé de vous, on dût vous voir périr sur les bords du Nil, et que pour vous construire un bûcher funéraire, il fallût employer les misérables débris d'une barque échouée ? Quelle cause, autre que l'ordre du destin, eût pu produire cette étonnante révolution ?

Ce héros même, descendu du ciel où il est remonté, lorsque, après avoir par ses victoires mis une heureuse fin aux guerres civiles, il ne s'occupait que du soin de protéger les droits du sénat, ne put éviter le triste sort qui lui avait été si souvent prédit. Le sénat entier était présent : César tenait à la main l'avis de la conspiration et la liste des conjurés ; il effaça leurs noms de son sang : il fallait

---

prenait pour ce prince ; pour se punir de cette méprise, il coupa sa main droite et la jeta dans un brasier ardent.

<sup>194</sup> Clélie.

<sup>195</sup> Combat des Horaces et des Curiaces.

<sup>196</sup> Pour plus de précision historique, Manilius aurait pu nommer la bataille de Cannas plutôt que celle du lac de Trasimène. Ce fut en effet à la bataille de Cannas que les Romains furent complètement battus, que le Consul Paul-Émile fut tué, après s'être vaillamment défendu, et que l'autre consul Terentius Varron prit la fuite avec les débris de l'armée romaine. Le Sénat délibéra qu'on rendrait de solennelles actions de grâce à Varron, parce qu'il n'avait pas désespéré de la république. Malgré cette conduite politique du Sénat, je doute que Varron ait jamais paru véritablement grand aux yeux des Romains (NDT).

que l'arrêt du destin eût son entier effet. Retracerai-je des villes détruites, des rois renversés du trône; Crésus sur un bûcher, le corps de Priam séparé de sa tête, abandonné sur le rivage, sans que Troie, embrasée, puisse lui tenir lieu de bûcher funéraire; la puissance de Xerxès éprouvant un naufrage plus grand que la mer même; le fils d'une esclave<sup>197</sup> devenu roi des Romains; le feu sacré sauvé d'un incendie qui consume un temple et respecte la piété d'un seul homme<sup>198</sup>?

Combien de personnes, jouissant d'une santé robuste, sont surprises par une mort imprévue?

Combien d'autres échappent à une mort prochaine, qui semble se fuir elle-même et s'écarter du bûcher déjà préparé? Quelques-uns même sont sortis vivants du tombeau où ils étaient déjà ensevelis. Ceux-ci ont eu en quelque sorte une double vie; ceux-là peuvent dire à peine qu'ils aient joui d'une seule. Une infirmité légère conduit au tombeau; on réchappe d'une maladie plus dangereuse: tout l'art du médecin succombe, le raisonnement devient inutile, le soin qu'on prend du malade a de pernicious effets, la négligence a d'heureuses suites; souvent, au contraire, le délai entraîne de fâcheuses conséquences. Les nourritures les plus saines deviennent nuisibles, et les poisons rappellent à la vie. Les enfants dégénèrent de leurs ancêtres, ils les surpassent quelquefois, d'autres fois ils les égalent. La Fortune oublie celui-ci; elle comble celui-là de ses faveurs.

L'un, aveuglé par l'amour, brave la fureur des flots, il sera la cause du désastre de Troie: l'autre sera destiné à dicter des lois. D'autre part, je vois des fils assassiner leur père, des pères égorger leurs enfants, des frères armés contre leurs frères et se baignant dans leur sang. Ces forfaits doivent-ils être attribués aux hommes? Non, mais au destin qui les entraîne, qui les force à se punir, à se déchirer eux-mêmes. Si tous les siècles ne



La constellation de Céphée

<sup>197</sup> Servius Tullius.

<sup>198</sup> Metellus, souverain pontife, traversa les flammes qui consumaient le temple de Vesta, pour en retirer le feu sacré. Il n'y perdit pas la vie, mais la vue.



produisent point des Dèce, des Camille, un Caton, qui quoique vaincu, conserve toujours un cœur invincible ; ce n'est pas que le germe de ces héros n'existe dans la nature ; mais la loi du destin s'oppose à leur production.

Ce n'est point la pauvreté qui décide de la brièveté de la vie ; des jours longs et heureux ne s'achètent pas avec des richesses immenses : la Fortune se plaît à faire sortir un deuil funéraire du palais le plus somptueux, elle dresse le bûcher des souverains, elle leur ordonne de mourir. Quelle autorité que celle à laquelle les rois mêmes ne peuvent se soustraire ! Bien plus, la vertu souvent est malheureuse, et le crime prospère ; des démarches inconsidérées réussissent, et la prudence échoue : la Fortune ne pèse rien, elle est sans égard pour le mérite : toujours inconstante, elle erre çà et là, et ne reconnaît d'autre règle que ses caprices.

C'est qu'il est un autre agent plus puissant, qui nous gouverne ; qui nous subjugue, qui nous force d'obtempérer à ses lois, qui donnant la naissance aux hommes, détermine dès lors la durée de leur vie, les vicissitudes de leur Fortune. Il produit souvent un bizarre assemblage de membres humains et de membres d'animaux : la cause de ce monstrueux mélange n'est pas dans les principes de la génération ; qu'y a-t-il de commun entre nous et les bêtes ? Et peut-on dire qu'une telle production soit la juste peine d'un coupable adultère ? C'est le ciel même qui produit ces bizarreries ; ces difformités sont l'ouvrage des astres. Enfin, comment pourrait-on développer les lois du destin, si elles ne subsistaient pas ; comment prédirait-on avec certitude le temps et les circonstances des événements futurs ?

Ne concluez cependant pas que nous ouvrons la porte au crime, ou que nous privions la vertu des récompenses qui lui sont dues. En effet, ferons-nous servir les plantes vénéneuses à notre nourriture, parce que leur production n'est pas un effet de notre libre volonté, mais une suite nécessaire de la qualité de leur semence ? Userons-nous moins volontiers des aliments sains et agréables, parce que c'est la nature, et non pas un libre choix qui les a produits ? De même, nous devons d'autant plus estimer la vertu, qu'elle est un don de la bonté du ciel ; et d'autant plus haïr les scélérats, qu'ils ne sont nés que pour commettre des crimes et les expier par de justes supplices. Le crime est toujours crime, quelle que soit son origine : si le destin y pousse un malheureux, il a pareillement déterminé qu'il en subirait le châtiment. Ceci bien établi, il me reste à exposer avec ordre par quels degrés celui qui veut prévoir les événements futurs peut s'élever à la connaissance de la vertu et des propriétés des astres. Je vais d'abord détailler par ordre les mœurs, les affections, les inclinations, les professions vers lesquelles nous sommes entraînés par les signes célestes.

LE SIGNE DU BÉLIER



Le Bélier, dont la riche toison produit des laines si utiles, espère toujours la renouveler, lorsqu'elle lui est enlevée ; toujours placé entre une Fortune brillante et une ruine instantanée, il ne s'enrichira que pour perdre, son bonheur sera le prélude de sa chute. D'un côté, ses tendres agneaux seront conduits à la boucherie ; de l'autre, ses toisons formeront le fonds de mille commerces lucratifs ; on rassemblera les laines en pelotons, le cardeur les épurera, le fuseau en formera des fils déliés, l'ouvrier en façonnera des étoffes, le négociant les achètera, en fera fabriquer des habits, objet de première nécessité pour toutes les nations ; ces habits revendus produiront un nouveau profit ; et tous ces usages précieux sont indépendants du luxe. Pallas elle-même n'a pas dédaigné de travailler la laine ; elle regarda comme un triomphe glorieux et digne d'elle celui qu'elle remporta sur Arachné. Telles sont les occupations auxquelles le Bélier appliquera ceux à la naissance desquels il aura présidé. Mais il leur inspirera aussi de la timidité, ils auront de la peine à se déterminer ; ils seront toujours portés à se faire valoir, à se louer eux-mêmes.

LE SIGNE DU TAUREAU



Le Taureau prescrira l'agriculture aux laborieux cultivateurs; ils s'adonneront aux travaux de la campagne; les fruits de la terre, et non pas de fades éloges, seront la juste récompense de leurs peines. Le Taureau céleste baisse la tête, et semble demander qu'on lui impose le joug. Lorsqu'il porte entre ses cornes le globe de Phébus, il ordonne de ne laisser aucun repos à la terre: modèle lui-même du travail, il veut qu'on reprenne la culture des terres qu'on a laissées reposer: on ne le voit pas couché mollement dans les sillons, il ne se roule pas sur la poussière. C'est lui qui forma les Serranus, les Curius; il fit présenter les faisceaux à des laboureurs; on prit un dictateur à la suite d'une charrue que le Taureau conduisait. Ceux qu'il voit naître désirent la gloire, sont d'un caractère taciturne, ont le corps pesant et robuste: le dieu de l'amour établit volontiers sur leur front le trône de son empire.

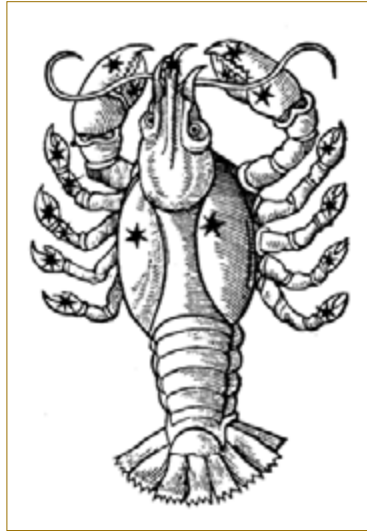
## LE SIGNE DES GÉMEAUX



Les Gémeaux procurent des occupations plus douces, et font couler la vie plus agréablement : on la passe à chanter, à former des concerts ; on accompagne la voix des tendres sons de la Lyre ou du chalumeau ; les plaisirs mêmes paraissent quelquefois un travail. Point de trompettes, point d'instruments de guerre ; on écarte toute idée d'une triste vieillesse : du repos, une jeunesse éternelle passée dans les bras de l'amour, tel est le vœu de ceux qui naissent sous les Gémeaux. Ils se fraient aussi un chemin jusqu'à la connaissance des astres ; et continuant à parcourir le cercle des sciences, ils étudient les nombres et les mesures, et laissent bien loin derrière eux l'étude du ciel. La nature, moins vaste que leur génie, se prête à toutes leurs recherches, tant sont variées les connaissances que ce signe procure !



LE SIGNE DE L'ÉCREVISSE



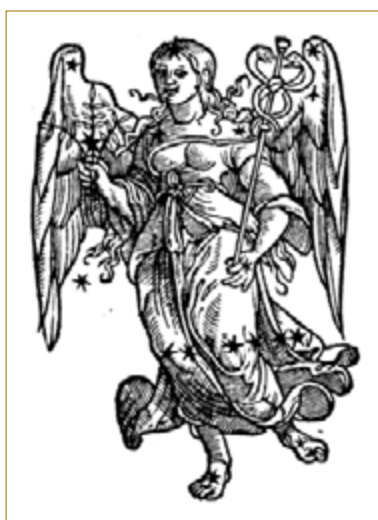
L'Écrevisse, placée au cercle brûlant de l'été, et que le soleil, de retour à son point le plus élevé, environne de ses feux, est comme à la cime du monde, et de là nous renvoie la plus vive lumière. Ferme en ses desseins, et ne se laissant pas facilement pénétrer, elle inspire divers moyens, elle ouvre différentes voies pour s'enrichir; soit en liant avec l'étranger un négoce lucratif, soit en confiant sa Fortune aux vents, lorsqu'on prévoit qu'une disette prochaine fera renchérir les denrées et qu'on pourra revendre au monde les biens du monde même; soit en établissant diverses branches de commerce entre des nations inconnues, en rapportant des productions nouvelles de dessous un ciel étranger, en se faisant une ample Fortune par le prompt débit de ces marchandises. On parcourt les mers, et aspirant à une prompte échéance, on vend le temps de manière à doubler bientôt le principal par des intérêts usuraires. On a sous ce signe l'esprit subtil, et ardent pour ses propres intérêts.

LE SIGNE DU LION



Qui ne connaît pas la nature du terrible Lion, et les occupations qu'il prescrit à ceux à la naissance desquels il préside? Celui-là déclare une guerre sanglante aux bêtes fauves, il les poursuit sans relâche, il se charge de leurs dépouilles, il vit de leur chair. Celui-ci se plaît à décorer les colonnes de son palais de la peau des animaux féroces : il suspend sa proie devant les murs de son hôtel : il répand dans la forêt le silence et la terreur ; il vit pareillement de sa chasse. Il en est d'autres dont les inclinations sont les mêmes l'enceinte des murs ne leur est point un obstacle ils font la guerre aux bêtes en dedans des villes mêmes ; ils en exposent les membres sanglants au-devant de leurs boutiques, offrant ainsi un aliment au luxe de leurs concitoyens, et se faisant un commerce lucratif de la dépravation des mœurs. Ils sont d'ailleurs aussi faciles à s'apaiser, que prompts à s'emporter ; ils sont intègres, et incapables de tout déguisement.

## LE SIGNE DE LA VIERGE



Érigonê, retenue par un des quatre nœuds du cercle des signes<sup>199</sup>, préside à l'enseignement; elle formera par l'étude les mœurs de ceux dont elle a éclairé la naissance; ils se perfectionneront l'esprit par la culture des beaux-arts; ils seront moins curieux de multiplier leurs revenus, que de pénétrer les causes et les propriétés des choses naturelles. Ce signe donnera le talent de la parole et le sceptre de l'éloquence: il ouvrira les yeux de l'esprit pour percer les effets naturels, quelque épaisses que puissent être les ténèbres qui nous voilent les causes. Il procurera aussi le talent d'écrire avec la plus grande célébrité; une lettre tiendra

---

<sup>199</sup> Le texte porte, *nodo cœrcita*, à la lettre *retenue* ou *arrêtée par un nœud*, ce qui peut s'entendre en trois sens différents: 1° l'histoire ou la fable rapporte qu'Érigone pénétrée de douleur de la mort de son père, tué par des bergers, et ne voulant pas lui survivre, se passa un lacet autour du cou, et cessa de vivre sur la terre. Mais en récompense de sa piété filiale, elle fut transportée au ciel, où elle occupe un des signes du zodiaque. Comme Andromède sur nos globes est encore représentée enchaînée, de même la Vierge était peut-être représentée avec le lacet autour du cou. Alors le nœud qui la retient ne serait autre que ce lacet. Ce nœud pourrait aussi n'être autre chose que celui d'une ceinture qui retient ses habits: c'est dans ce sens que Virgile dit de Vénus, *Aeneid.*, I, 324, *nodoque linus collecta fluentes*. Enfin, suivant le troisième sens, que nous avons suivi d'après Bentley, le nœud dont il est ici question, serait un des quatre points cardinaux du zodiaque, l'équinoxe d'automne. Ces quatre points principaux, les deux solstices et les deux équinoxes sont appelés nœuds de l'année, non seulement par Manilius mais encore par Lucrèce. (NDT).

## *LES ASTROLOGIQUES*

lieu d'un mot, la main sera plus prompte que la langue; un petit nombre de notes représentera les longues phrases d'un orateur parlant avec la plus grande véhémence. Celui qui naît sous ce signe sera ingénieux; mais durant sa jeunesse son extrême modestie nuira beaucoup à l'effet des grands talents qu'il aura reçus de la nature. Il n'aura pas la fécondité en partage: peut-on l'avoir sous l'empire d'une Vierge?



LE SIGNE DE LA BALANCE



La Balance, rétablissant le jour et la nuit dans un juste équilibre, lorsque nous jouissons des nouveaux dons de Bacchus, parvenus à leur maturité, enseignera l'usage des poids et des mesures. Celui qui naîtra sous elle sera l'émule de ce Palamède, qui le premier appliqua les nombres aux choses, qui distingua les sommes par des noms, qui réduisit le tout à des mesures et à des figures déterminées. Ce signe donne de plus le talent d'interpréter le livre des lois, d'approfondir tout ce qui y a rapport, de déchiffrer les écrits qui y sont relatifs, quelque abrégés que puissent être les caractères. C'est par lui qu'on connaît ce qui est licite, et les peines que la loi impose à ce qui ne l'est pas ; on devient, pour ainsi dire, un préteur perpétuel, toujours en état de juger dans son cabinet les causes des citoyens. C'est sans doute sous ce signe qu'était né Servius Sulpicius, qui, expliquant les lois, paraissait moins un interprète qu'un législateur. Enfin, tout ce qui peut être mis en litige, et qui ne peut être décidé sans quelque autorité, sera déterminé par l'aiguille de la Balance.

## LE SIGNE DU SCORPION



Le Scorpion, terrible par le dangereux aiguillon de sa queue, de laquelle, lorsqu'il promène dans le ciel le char de Phébus, il ouvre le sein de la terre et enrichit les sillons de nouvelles semences, rend l'homme ardent pour la guerre et lui inspire un courage martial ; mais ce même homme se plaît à répandre le sang ; il aime le carnage encore plus que le butin. Il ne dépose pas les armes, même en temps de paix : les bois sont alors son champ de bataille, il parcourt les forêts : il est ainsi continuellement en guerre, tantôt avec les hommes, tantôt avec les bêtes féroces. D'autres se dévouent à la mort et aux périls de l'arène : s'ils n'ont point d'ennemis au dehors, ils sont ingénieux à s'en faire au dedans. Il en est enfin qui se plaisent à des simulacres de batailles, à des jeux imitant les combats, tant est grande leur ardeur pour la guerre. Au sein de la paix, ils apprennent à manier les armes, et font leur étude de tout ce qui a trait à l'art militaire.

LE SIGNE DU SAGITTAIRE



Quant à ceux auxquels il est donné de naître sous le Sagittaire, à double forme, ils se plaisent à faire voler un char, à dompter la fougue des chevaux, à suivre des troupeaux paissant dans de vastes prairies, à donner à toute espèce de quadrupèdes des maîtres qui les rendent traitables, à calmer la fureur du tigre, à apprivoiser le lion, à se faire entendre de l'éléphant, à dresser artistiquement cette masse énorme, à nous donner des spectacles variés. Ce signe est en effet un buste humain placé au-dessus des membres d'un quadrupède; il doit assurer à l'homme tout empire sur les brutes. Et comme il tient un arc bandé et armé d'une flèche prête à partir, il procure de la force aux muscles, de la vivacité au génie, de l'agilité aux membres, à tout l'homme une vigueur infatigable.

## LE SIGNE DU CAPRICORNE



Quant à vous, ô Capricorne, Vesta entretient vos feux dans son sanctuaire : de là les goûts et les inclinations que vous inspirez. Tous les arts où le feu entre comme agent nécessaire, tous les métiers qui exigent l'entretien d'un feu continu, sont de votre ressort. Vous enseignez à fouiller les mines, à arracher les métaux des entrailles de la terre qui les recèle. L'art de mettre l'or et l'argent en œuvre<sup>200</sup>, la fusion du fer et de l'airain dans les creusets ardents, le secret de donner à l'aide du feu une dernière préparation aux dons de Cérès, ce sont autant de présents que nous tenons de votre libéralité. Vous donnez aussi du goût pour les habits et pour les marchandises dont le froid accélère le débit. C'est que vous présidez toujours aux frimas ; trouvant les nuits parvenues à leur plus grande longueur vous faites renaître l'année, en augmentant la durée des jours. De là viennent l'incertitude des choses humaines, l'inconstance des entreprises, l'irrésolution des esprits. La partie postérieure de ce signe, terminé en Poisson, promet une vieillesse plus heureuse : la partie antérieure porte à la passion de l'amour ; on n'épargne pas même le crime pour la satisfaire.

---

<sup>200</sup> Bentley croit qu'on pourrait conserver le vers que nous avons rejeté dans les notes, mais : 1° en le transposant après le v. 248 ; 2° en le corrigeant ainsi : *Materiam que rudem cara duplicaverit arte*. Cela diffère un peu trop de la leçon commune. Si cependant on veut admettre le vers ainsi corrigé, il faut ajouter ici : Et de doubler le prix de ces métaux par la délicatesse de la façon (NDT).

## LE SIGNE DU VERSEAU



Ce jeune homme, qui de son urne inclinée, fait couler une fontaine intarissable, le Verseau, donne des inclinations analogues à son occupation. On découvre des veines d'eau cachées sous terre, on les convertit en ruisseaux apparents, on les dénature en les faisant jaillir jusqu'aux astres<sup>201</sup> ; le luxe affronte la mer, en lui assignant de nouvelles limites ; on creuse des lacs, des fleuves factices ; on fait couler sur le toit des maisons des ruisseaux dépayés. Ce signe nous a procuré une infinité d'arts relatifs à l'eau. Il produit aussi ces rares génies qui pénètrent la sphère céleste, en expliquent les mouvements, en annoncent les variations, et les réduisent à des périodes déterminées. Ceux qui naissent sous ce signe ont un caractère doux, des mœurs faciles, une âme noble, ils dépensent volontiers ; ils n'éprouvent jamais ni la disette, ni la trop grande abondance ; et telles sont aussi les propriétés de l'urne du Verseau<sup>202</sup>.

---

<sup>201</sup> Ceci pourrait s'entendre des pompes dont les anciens se servaient pour éteindre le feu. Mais il est plus naturel de l'expliquer des aqueducs et des jets d'eau, dont il est certain d'ailleurs que les Anciens avaient connaissance ; et c'est le sentiment commun des interprètes. Voyez d'ailleurs la note de Huet sur ce vers.

<sup>202</sup> Elle ne s'emplit ni ne se vide jamais entièrement.

LE SIGNE DES POISSONS



Ceux qui voient le jour sous les Poissons, dernier signe céleste, auront de l'inclination pour la mer ; ils lui confieront leur vie, ils construiront ou armeront des vaisseaux ; ils prépareront tout ce qui est nécessaire à la navigation. Cet objet est relatif à une infinité d'arts, à peine trouverait-on assez de noms pour les exprimer ; il y en a autant que de parties dans un navire. Ajoutez-y l'art de gouverner un vaisseau ; un bon pilote connaît nécessairement les astres, le ciel règle ses opérations sur la mer ; il ne doit pas ignorer la position des terres, des fleuves et des ports, non plus que la direction des vents. Ici, il donne avec la plus grande promptitude au gouvernail les mouvements nécessaires pour entretenir le navire en route, et pour fendre directement les flots : là, il manie l'aviron avec dextérité, à l'aide des rames il accélère la navigation. D'autres se plaisent à balayer avec des filets le fond d'une mer tranquille ; ils exposent sur le rivage un peuple de poissons captifs ou bien ils cachent dans des appâts des hameçons perfides, ou enfin ils étendent des rets dont le poisson ne peut se dégager. Ce même signe inspire aussi un goût vif pour les batailles navales, pour ces combats qu'on livre sur un sol vacillant, et où les flots se rougissent de sang. La fécondité, l'amour de la volupté, la légèreté et l'inconstance sont les propriétés de ceux qui naissent sous les Poissons.

Telles sont les mœurs, telles sont les occupations que les douze signes inspirent à l'homme naissant ; ils jouissent eux-mêmes d'attributs individuels analogues à ces inclinations. Mais aucun d'eux ne produit de soi-même son effet entier. Ils se divisent tous également, pour associer leurs forces avec d'autres signes, auxquels ils accordent un droit d'hospitalité, liant un commerce avec eux, et leur cédant leurs propres droits sur une partie de leur étendue. On a donné à ces divisions le nom de *décanies*<sup>203</sup>, nom analogue au nombre de leurs degrés. En effet, chaque signe contenant trente degrés, est divisé en trois parties égales, et cède dix degrés à chacun des signes qu'il s'associe ; et tous deviennent successivement le domicile de trois signes. C'est ainsi que la nature s'enveloppe toujours de nuages presque impénétrables ; le siège de la vérité est au centre des ténèbres ; pour la joindre, il faut percer de grandes obscurités : le chemin qui y conduit, est long et pénible ; le ciel ne connaît pas de voie courte et abrégée. Un signe, opposé à un autre signe, peut jeter dans l'erreur ; il fait méconnaître sa force et son énergie, ce n'est pas avec les yeux du corps, mais par ceux de l'esprit qu'il faut dissiper ces ténèbres ; c'est à fond, et non superficiellement qu'on doit étudier la divinité.

Pour que vous connaissiez donc les forces que les signes acquièrent dans les lieux qui leur sont étrangers, je vais exposer quelles sont leurs sociétés, avec quels signes, et dans quel ordre ils les contractent. Le Bélier se réserve sa première partie, il cède la seconde au Taureau, la troisième aux Gémeaux ; il se trouve ainsi partagé entre trois signes, et répand autant d'influences, qu'il a admis de collègues à partager, son autorité. Il n'en est pas de même du Taureau ; celui-ci ne se réserve aucune de ses décanies ; il donne la première à l'Écrevisse, celle du milieu au Lion, la dernière à la Vierge ; sa nature propre n'est cependant pas anéantie ; il unit ses forces à celles des signes qu'il s'est associés. La Balance s'approprie les dix premiers degrés des Gémeaux, le Scorpion les dix suivants, les dix derniers sont au Sagittaire.

Le nombre de degrés attribués à chaque signe est toujours le même ; ils suivent d'ailleurs l'ordre qu'ils occupent dans le ciel. L'Écrevisse, en opposition di-

---

<sup>203</sup> On pourrait dire aussi *décuries* et *décans*. Cette division des signes en trois parties, et l'attribution de chaque tiers à trois signes consécutifs est fort ancienne : les premiers astrologues connus en font mention. Ptolémée proscrivit cette doctrine ; mais les Arabes la ressuscitèrent, et les astrologues l'ont avidement embrassée. Quant au nom, il n'est pas de la même antiquité ; il est manifestement latin : il ne serait pas cependant impossible que, comme le remarque Huet, il eût été imaginé par des Grecs, c'est-à-dire par des Grecs Alexandrins. On reprochait à ces Grecs Égyptiens de parler un grec fort corrompu. D'ailleurs leur pays était presque toujours couvert de légions romaines ; ils y voyaient des *primani*, des *secundani*, des *tertiani*, etc., ils avaient l'oreille rebattue de ces noms. Sur ce modèle ils forgèrent le terme de *decanoi* ou *decani*, et l'attribuèrent ensuite aux *décanies* mêmes ou aux *décans*.

## LES ASTROLOGIQUES

recte avec le Capricorne, le gratifie de ses dix premiers degrés; il existe entre ces deux signes une espèce d'affinité, relative aux saisons qu'ils président; l'Écrevisse nous donne des jours aussi longs que les nuits d'hiver; ainsi, l'un et l'autre signe, quoique opposés, suivent des lois analogues. Les feux des dix degrés suivants sont arrosés par le Verseau; les Poissons le suivent, et occupent les derniers degrés de l'Écrevisse. Le Lion n'oublie pas le signe qui lui est associé dans un même trigone; il donne sa première décanie au Bélier, la seconde au Taureau, qui lui est pareillement uni dans un tétragone; il réserve la troisième pour les Gémeaux, avec lesquels le côté d'un hexagone lui donne quelque rapport.

♈	♈	6	♀	6	♂	8	♂	5	h	5
♈	♀	8	♂	6	♈	8	h	5	♂	3
♈	♂	6	♈	6	♀	5	♂	7	h	6
♈	♂	7	♀	6	♂	6	♈	7	h	4
♈	♈	6	♀	5	h	7	♂	6	♂	6
♈	♂	7	♀	10	♈	4	♂	7	h	2
♈	h	6	♂	8	♈	7	♀	7	♂	2
♈	♂	7	♀	4	♂	8	♈	5	h	6
♈	♈	12	♀	5	♂	4	h	5	♂	4
♈	♂	7	♈	7	♀	8	h	4	♂	4
♈	♂	7	♀	6	♈	8	♂	5	h	5
♈	♂	12	♈	4	♂	3	♂	9	h	2
Signe	Mois	Grades	Planète	Grades	Planète	Grades	Mois	Grades	Planète	Grades

Table des termes égyptiques dans les signes du Zodiaque

La Vierge donne chez elle la place d'honneur, ou sa première décanie à l'Écrevisse; la décanie voisine vous est abandonnée, ô Lion de Némée, par droit de voisinage; Érigonê se réserve la dernière, contente d'occuper la place que les deux autres signes ont dédaignée. La Balance se laisse entraîner par l'exemple; son modèle est le Bélier; celui-ci, quoique dans une saison différente, s'accorde avec elle sur les limites du jour et de la nuit; il tient en main l'équilibre du printemps, elle préside à l'égalité des heures de l'automne. En conséquence, elle ne cède à aucun signe sa première décanie, elle accorde la suivante au signe qui la suit, et la troisième appartient au Sagittaire. Le Scorpion a établi le Capricorne



dans sa première partie ; il a soumis la seconde à celui qui tire son nom de l'eau qu'il ne cesse de verser ; il a voulu que la dernière fût dominée par les Poissons. Celui qui, l'arc tendu, menace toujours de tirer sa flèche, cède la première place au Bélier, par droit de communauté de trigone, la suivante au Taureau, la dernière aux Gémeaux. On ne reprochera point au Capricorne le crime honteux de l'ingratitude : reconnaissant envers l'Écrevisse, qui l'a admis dans son domaine, il l'admet dans le sien ; elle y occupe le premier rang, le Lion règne ensuite, la Vierge s'approprie les derniers degrés. Le jeune homme qui se glorifie de faire sortir de son urne une source intarissable, confie à la Balance le gouvernement de sa première partie ; le Scorpion s'attribue les dix degrés suivants, les dix derniers sont occupés par le Sagittaire. Il ne reste plus que les Poissons, dernier des signes célestes : ils accordent au Bélier le premier rang dans l'étendue de leur domaine, et après vous avoir admis, ô Taureau, pour gouverner les dix degrés du milieu<sup>204</sup>, ils se réservent ce qui reste ; et comme ils terminent la suite des signes, ils n'exercent un domaine exclusif que sur les derniers degrés de leur étendue.

Ce rapport réciproque doit servir à développer les forces secrètes du ciel, il le divise en différentes manières, il assigne à ses parties différents principes d'activité : elles contractent ainsi des affinités d'autant plus grandes, qu'elles sont plus multipliées. Ne vous laissez pas séduire par des titres dont vous croyez connaître la signification : les astres se déguisent, ils ne se font pas voir à découvert aux mortels. Il faut que la sagacité de l'esprit humain s'élance plus haut : les signes doivent être cherchés dans d'autres signes ; il faut combiner les forces de ceux qui agissent ensemble. Chacun apporte en naissant les inclinations convenables au degré du signe sous lequel il voit le jour, il est censé naître sous le signe qui y domine ; et tel est le principe de l'énergie de toutes les décannies.



<sup>204</sup> Le Capricorne doit occuper la première décanie des Poissons, et le Verseau la seconde, comme le remarque Scaliger.

J'en appelle à témoin cette variété d'êtres qui naissent sous un même signe : entre tant de milliers d'animaux, à la naissance desquels un même astérisme a présidé, on remarque autant d'habitudes différentes que d'individus ; ce sont des caractères analogues à des signes différents de celui sous lequel on est né ; on n'aperçoit que confusion dans les nativités des hommes et des animaux. La cause en est que les signes se réunissent les uns aux autres en plusieurs de leurs parties : ils conservent leurs noms ; mais leurs différents degrés suivent des lois différentes.

Le Bélier ne se borne pas à fournir de la laine, le Taureau à conduire la charue, les Gémeaux à protéger les muses, l'Écrevisse à négocier ; le Lion ne s'occupe pas exclusivement à chasser, ni la Vierge à instruire, ni la Balance à mesurer, ni le Scorpion à faire des armes ; le Sagittaire n'est pas limité à inspirer de l'inclination pour les animaux, le Capricorne pour le feu, le Verseau pour l'eau qu'il répand, les Poissons pour la mer ; ces signes acquièrent d'autres propriétés par les diverses associations qu'ils forment entre eux.

C'est, me direz-vous, un travail immense et bien délicat que celui auquel vous m'exposez ; vous replongez mon esprit dans les plus épaisses ténèbres, au moment même où je croyais mes yeux ouverts à la lumière. Mais quel est l'objet de vos recherches ? la Divinité même. Vous voulez vous élever jusqu'au ciel ; pénétrer le destin par le décret duquel vous existez ; franchir les bornes de votre intelligence ; jouir de l'univers entier. Le travail doit être proportionné au bien que l'on espère ; de si hautes connaissances ne s'acquièrent pas sans peine.

Ne soyez pas étonné des détours, des obstacles qui s'offrent sur la route : c'est beaucoup que d'y être une fois admis, le reste ne doit dépendre que de nous. Vous n'obtenez l'or qu'après avoir creusé les montagnes ; la terre couvre ses richesses, et met obstacle au désir que vous avez de les posséder. On traversera l'univers entier pour acquérir des perles. On affronte les mers pour obtenir des pierreries. Le laboureur inquiet s'épuise en vœux souvent réitérés : mais quel prix espérer de ses champs souvent infidèles ? Chercherons-nous à nous enrichir par un commerce maritime ? Ou l'espérance du butin nous enrôlera-t-elle sous les drapeaux de Mars ? Ayons honte d'acheter à de si hauts prix des biens périssables. Le luxe est une fatigue ; l'estomac veille pour se ruiner ; les débauchés soupirent souvent après des plaisirs qui les conduisent au tombeau. Que ferons-nous pour le ciel ? A quel prix achèterons-nous ce qui n'a pas de prix ? L'homme doit se donner tout entier lui-même, pour devenir par là le temple de la divinité.

Telles sont donc les lois qui décident des mœurs que l'enfant naissant doit avoir. Mais il ne suffit pas de connaître les signes qui dominent dans les décans des autres signes, et quelles sont leurs propriétés : il faut distinguer de plus entre

leurs degrés ceux qui sont engourdis par le froid, ou embrasés par une chaleur excessive, ou qui pécant soit par excès, soit par défaut d'humidité sont également stériles. Toutes ces circonstances contribuent à mélanger les influences des signes : leurs degrés se suivent sans se ressembler. Il n'est rien qui soit toujours uniforme.

Parcourez l'étendue de la terre, celle de l'océan et des fleuves dont l'onde fugitive court s'y réunir; partout on aperçoit le désordre, partout vous verrez le mal à côté du bien. Une année de stérilité frappe quelquefois les meilleures terres, et fait périr en un instant les fruits, avant qu'ils aient atteint leur maturité. Sur cette côte vous venez de reconnaître un bon port; vous y voyez maintenant un redoutable écueil: la calme de la mer vous plaisait, il est bientôt suivi de la bourrasque.

U	Z	8	♀	7	h	6	♀	5.	♂	4.
8	♀	8	h	7	♀	6	♂	5.	Z	4.
II	h	8	♀	7	♂	6	Z	5.	♀	4.
9	♂	8	Z	7	♀	6	h	5.	♀	4.
9	Z	8	♀	7	h	6	♀	5.	♂	4.
m	♀	8	h	7	♀	6	♂	5.	Z	4.
u	h	8	♀	7	♂	6	Z	5.	♀	4.
m	♂	8	Z	7	♀	6	h	5.	♀	4.
t	Z	8	♀	7	h	6	♀	5.	♂	4.
z	♀	8	h	7	♀	6	♂	5.	Z	4.
z	h	8	♀	7	♂	6	Z	5.	♀	4.
X	♂	8	Z	7	♀	6	h	5.	♀	4.
Synus.	Planet.	Grobus.	Planet.	Grobus.	Planet.	Grobus.	Planet.	Grobus.	Planet.	Grobus.

## Table des Termes chaldaïques dans les signes du Zodiaque

Le même fleuve roule tantôt entre les rochers, tantôt coule paisiblement dans la plaine; il suit le lit qu'il trouve tracé, ou formant mille tours et retours, il semble chercher la route qu'il doit tenir. Les parties du ciel subissent de semblables variations: autant un signe d'un autre signe, autant diffère-t-il de lui-même; la plus légère circonstance le prive de son énergie naturelle, de ses salutaires in-

fluences. L'espérance que tel de ses degrés faisait concevoir, est bientôt frustrée ; ou son effet est anéanti, ou il est mélangé d'accessoires très désagréables.

Mon soin doit donc être maintenant d'exposer en des vers bien cadencés quels sont les degrés défavorables des signes. Mais comment revenir si souvent sur les mêmes degrés ? Comment exprimer toutes ces sommes différentes ? Comment puis-je représenter ces objets avec quelque variété de style ? Répéterai-je les mêmes termes ? J'ai de la peine à m'y résoudre ; mon discours aura peu d'agrément : or on méprise facilement des vers qui ne flattent pas agréablement l'oreille. Mais entreprenant de décrire les arrêts du destin et les mouvements sacrés du ciel, je ne puis parler que conformément aux lois que j'expose. Il ne m'est pas permis de feindre ce qui n'est pas, je ne dois montrer que ce qui est. Ce sera beaucoup pour moi d'avoir dévoilé les secrets de la divinité ; elle saura se recommander elle-même ; en vain prétendrions-nous la relever par nos expressions, car ce qu'elle est est au-dessus de ce que nous pouvons en dire. Je croirai n'avoir pas peu réussi, si je puis seulement faire distinguer les parties dangereuses des signes. Voyons donc quelles sont celles dont il faut se méfier.

Le quatrième degré du Bélier est malfaisant le sixième, le septième, le dixième et le douzième ne sont pas salubres ; ceux qui sont doubles de sept et de neuf, et celui qui surpasse d'une unité le vingtième sont préjudiciables ; le cinquième et le septième, du dessus de vingt, terminent les degrés défavorables de ce signe.

Le neuvième degré du Taureau ne vaut rien, non plus que le troisième et le septième de la seconde dizaine ; les degrés doubles du onzième, du douzième et du treizième sont dangereux, ainsi que celui auquel il ne manque que deux pour arriver à trente ; enfin, le trentième degré ne fait pas moins de tort.

Le premier et le troisième degré des Gémeaux sont pernicioeux ; le septième n'est pas meilleur ; le triple du cinquième est aussi dangereux, ainsi que celui qui précède et celui qui suit immédiatement le vingtième : le vingt-cinquième est d'une aussi mauvaise qualité ; et l'on ne rencontrera pas mieux, si l'on ajoute deux ou quatre à vingt-cinq.

Défiez-vous du premier, du troisième et du sixième degré de l'Écrevisse ; le huitième leur ressemble ; le premier de la seconde dizaine est furieux ; le triple du cinquième n'a pas de plus douces influences ; le dix-septième et le vingtième ne promettent que du deuil, ainsi que le cinquième, le septième et le neuvième des degrés suivants.

Vous n'êtes pas moins redoutable, ô Lion de Némée, dans votre premier degré ; vous nous abattez sous votre quatrième ; ceux qui sont doubles ou triples du cinquième rendent l'air contagieux ; le vingt et unième nous nuit ; qu'on ajoute

trois ou six à ce nombre, le danger reste le même ; le dernier degré enfin n'est pas plus favorable que le premier.

Jamais ni le premier degré de la Vierge, ni le sixième ni ceux qui occupent le premier, le quatrième et le huitième rang après le dixième n'ont été d'aucune utilité ; le premier et le quatrième de la dernière dizaine sont à craindre ; joignez-y le trentième et dernier degré.

Le cinquième et le septième degré de la Balance nuisent par leur excessive chaleur ; ajoutez trois à onze, sept à dix, et quatre ou sept à vingt, vous aurez autant de degrés malfaisants ; il en est de même du vingt-neuvième et du trentième degré qui terminent le signe.

Le Scorpion est funeste en ses premier, troisième, sixième, dixième et quinzième degrés, en celui qui double onze, dans le vingt-cinquième, dans ceux enfin qui occupent la huitième et neuvième place dans la troisième dizaine.

Si le destin vous laisse libre sur le choix, ne le faites pas tomber sur le quatrième degré du Sagittaire ; évitez aussi le huitième ; ceux qui sont doubles du sixième, du huitième et du dixième infectent l'air que nous respirons ; portez le même jugement des degrés qui doublent douze ou treize, de celui qui est formé par quatre fois sept, enfin de celui qui produit le triple de dix.

Les degrés du Capricorne les moins favorables sont le septième et le neuvième, le troisième de la seconde dizaine, ceux auxquels il manque trois ou un pour atteindre le vingtième enfin ceux qui excèdent ce vingtième de cinq ou six unités.

On n'éprouve que du désastre sous le premier degré du jeune homme qui verse une eau intarissable ; on regarde comme funeste celui qui suit le dixième, ainsi que le troisième, le cinquième et le neuvième de cette même dizaine, celui qui suit le vingtième, le vingt-cinquième, et enfin le vingt-neuvième, qui surpasse le précédent de quatre degrés.

Dans les Poissons, les degrés à craindre sont le troisième, le cinquième, le septième, le onzième, le dix-septième, le quintuple de cinq, et celui qui ajoute deux au degré précédent.

Tous ces degrés, péchant par le froid ou par le chaud, par la sécheresse ou par une humidité surabondante, rendent l'air stérile, soit parce que Mars lance alors sur lui ses feux pénétrants, soit parce que Saturne l'engourdit par ses glaçons, ou que le soleil l'atténue par ses vapeurs.

Ne vous croyez pas affranchi de



toute application, lorsque vous aurez su distinguer les degrés des signes : les circonstances peuvent changer leurs qualités ; ils acquièrent à leur lever des propriétés qu'ils déposent ailleurs. Voyez par exemple le Bélier, qui nous montre la courbure de son cou, avant que de faire paraître ses cornes ; lorsqu'il s'élève au-dessus des eaux de l'océan, il produit des âmes vides ; n'étant jamais satisfaites de leur Fortune présente, elles se livreront au pillage, et déposeront toute honte : une entreprise les flatte, par cela même qu'elle est hardie. Tel le Bélier présente sa corne, comme résolu de vaincre ou de mourir. Couler toujours dans un même lieu une vie douce et tranquille, cela n'est nullement de leur goût : ils aiment à visiter de nouvelles villes, à voguer sur des mers inconnues ; ils sont citoyens du monde entier. Ainsi, le Bélier lui-même teignit autrefois de l'or de sa toison les flots de l'Hellespont, et transporta dans la Colchide, sur les rives du Phase, Phrixus, affligé de la triste destinée de sa sœur.

Ceux dont la naissance concourt avec le lever des premières étoiles du Taureau, sont mous et efféminés. Il ne faut pas en chercher la cause bien loin, du moins s'il est vrai qu'on puisse connaître la nature par ses causes : ce signe en se levant présente d'abord sa croupe, il porte de plus sur lui un grand nombre d'étoiles du sexe féminin, le groupe des Pléiades circonscrit dans un petit espace. Le Taureau conséquemment à sa nature promet aussi d'abondantes moissons, et pour fendre les guérets, il fait plier sous le joug le cou du bœuf laborieux.

Lorsque l'horizon nous montre une moitié des Gémeaux, et retient l'autre moitié cachée sous les eaux, l'enfant naissant alors a du penchant pour l'étude, des dispositions pour les beaux-arts : ce signe n'inspire point un caractère sombre, mais gai et plein d'aménité ; la musique, soit vocale, soit instrumentale, est un de ses présents ; il allie le charme de la voix avec la mélodie des instruments.

Quand la noire Écrevisse commence à s'élever avec ce nuage sombre<sup>205</sup> qui, tel qu'un feu dont l'éclat serait terni par celui du soleil, paraît s'éteindre, et répand son obscurité sur le signe dont il fait partie : ceux qui naissent alors seront privés de la vue<sup>206</sup> ; le destin semble les condamner à une double mort, leur vie n'étant en quelque sorte qu'une mort continuelle.

Si à la naissance d'un enfant, le Lion avide montre sa gueule au-dessus des eaux, et que sa mâchoire vorace s'élève alors sur l'horizon ; l'enfant, également criminel envers ses auteurs et ses descendants, ne leur fera point part des riches-

---

<sup>205</sup> Amas innombrable de petites étoiles, qui forment comme un nuage blanchâtre dans la poitrine de l'Écrevisse : on lui a donné le nom de *praesepe* ou la *crèche*.

<sup>206</sup> L'Écrevisse elle-même est aveugle, s'il faut en croire Manilius, l. II, v. 255. Scaliger croit qu'il s'agit ici de la nativité d'Œdipe. Les anciens astrologues, dit-il, ont écrit qu'à la naissance de ce Prince, l'horoscope et la lune se trouvaient l'un et l'autre dans la crèche de l'Écrevisse.

ses qu'il aura acquises, il engloutira tout en lui-même son appétit sera si extrême, sa faim si dévorante, qu'il mangera tout son bien<sup>207</sup>, sans que rien puisse le rassasier; sa table absorbera jusqu'aux frais de sa sépulture et de ses funérailles.

La Vierge Érigonê qui fit régner la justice dans les premiers âges du monde, et qui abandonna la terre lorsqu'elle commença à se corrompre, donne à son lever la puissance et l'autorité suprême: elle crée des législateurs, des jurisconsultes, et de dignes ministres des saints autels.

Lorsque la Balance, signe qui préside à l'automne, commence à s'élever sur l'horizon, heureux l'enfant qui naît sous le parfait équilibre de son fléau! Il deviendra souverain arbitre de la vie et de la mort; il assujettira les nations, il leur imposera des lois; les villes, les royaumes trembleront devant lui, tout se réglera par sa seule volonté; et après avoir fourni sa carrière sur la terre, il jouira de la puissance qui lui est réservée dans le ciel.

Quand le Scorpion commence à montrer les étoiles qui décorent l'extrémité de sa queue, si quelqu'un naît alors, et que la position des étoiles errantes favorise le pronostic, il bâtera de nouvelles villes, il attellera des bœufs pour en tracer l'enceinte avec le soc de la charrue; il rasera des villes anciennes, les convertira en terres labourables, et fera naître des moissons, où s'élevaient des palais. Tant seront grandes et sa valeur et la puissance qui l'accompagnera!

Lorsque le Sagittaire fait briller à l'orient son écharpe, il crée des héros illustres dans la guerre, célèbres par leurs triomphes; il les conduira victorieux dans leur patrie, tantôt ils construiront de nouvelles forteresses, tantôt ils en détruiront d'anciennes. Mais lorsque la Fortune prodigue tant de faveurs, elle semble ne les accorder qu'à regret; elle rompt souvent en visière à ceux qu'elle a le plus favorisés. Ce général redoutable<sup>208</sup>, vainqueur à Trébie, à Cannes, au lac de Trasimène, paya cher ces triomphes, étant devenu avant sa fuite un exemple bien frappant de cette instabilité de la Fortune.

La dernière étoile, à l'extrémité de la queue du Capricorne, donne de l'incli-

---

<sup>207</sup> On pourrait aussi traduire, *qu'il se dévorera lui-même*: car on convient assez généralement qu'il s'agit ici d'Erisichthon, qui après avoir abattu une forêt consacrée à Cérès, en fut puni par une faim si cruelle, qu'il mangea son bien, et finit par dévorer ses propres membres. Cependant Bentley pense qu'il n'est ici question que des débauchés (NDT).

<sup>208</sup> Annibal. Il ne nous a pas été possible de suivre ici le sens du savant évêque d'Avranches. Suivant lui, la Fortune balance les triomphes par les difformités au visage; ainsi Annibal payait ses victoires par la perte d'un œil. Mais Annibal avait perdu un œil avant ses principales victoires, et quatorze ou quinze ans avant sa fuite, c'est-à-dire avant son retour en Afrique. Il nous paraît clair, par la contexture du discours, que les infortunes d'Annibal ont dû suivre et non pas précéder ses prospérités. Scaliger croit que dans ce pronostic du Sagittaire, Manilius a aussi eu en vue Jules César. Mais pourquoi ne l'aurait-il pas nommé? (NDT).

nation pour les exploits maritimes, pour l'art difficile de conduire un vaisseau, et pour une vie toujours active.

Cherchez-vous un homme intègre, irréprochable, d'une probité éprouvée; c'est sous l'ascendant des premières étoiles du Verseau que vous le verrez naître.

Mais donnez-vous bien de garde de désirer que ce soient les Poissons qui commencent alors à se lever; ce signe ne donne du goût que pour un babil odieux; il empoisonne la langue: on parle bas à toutes les oreilles, pour répandre le venin de la méfiance; on divulgue malignement partout les fautes les plus secrètes. Point de bonne foi dans les procédés; point de retenue dans les passions honteuses; pour les assouvir, on affronte le feu et la flamme. C'est que la déesse de Cythère se transforma en poisson, lorsqu'elle se précipita dans l'Euphrate pour se soustraire à la fureur de Typhon, ce monstre ailé<sup>209</sup> dont les pieds imitaient les replis du serpent. Vénus alors communiqua aux Poissons l'ardeur de ses feux. Sous ce signe double, on ne naît pas seul; un frère ou une tendre sœur vous accompagne; ou si une fille naît seule, elle deviendra quelque jour mère de deux jumeaux.

Passons maintenant à la distinction des signes qui dominant sur les différentes régions de la terre: mais il faut préalablement donner une idée générale de la disposition de ces régions. Le globe céleste se divise en quatre parties; celle d'où naît le jour, celle où il disparaît, celle qui nous envoie les plus grandes chaleurs, celle qui est voisine de l'ourse. De ces quatre parties s'élancent autant de vents qui se font la guerre dans le vague de l'air: le fougueux Borée part du pôle, l'Eure s'échappe de l'orient, l'Autan a son poste au midi, le Zéphyr nous vient de l'occident. D'entre ces vents principaux chaque partie exhale deux vents intermédiaires, qui sont de même nature, et ne diffèrent que de nom. La terre, flottante au centre du monde, est environnée de l'océan qui lui sert de couronne, et la resserre en tous sens entre ses bras liquides. Elle admet de plus dans son sein une autre mer<sup>210</sup>. Celle-ci entre du côté du sombre couchant, arrose à droite la Numidie, la brûlante Libye, et les ruines de la superbe Carthage. Ayant ensuite formé par son cours sinueux les deux Syrtes, golfes dangereux par leurs bancs de sable, elle reprend son cours direct jusqu'aux bouches du Nil. Cette même mer à gauche bat d'abord les côtes de l'Espagne, et celles de la Gaule qui les avoisinent: elle baigne ensuite l'Italie, qui s'avancant vers la rive droite de cette mer, s'étend jusqu'aux chiens qui aboient autour de vous, ô Scylla, et jusqu'aux gouffres de

<sup>209</sup> Tout le monde sait, dit Scaliger, que les Titans avaient des ailes. Mais si cela est, pourquoi entassaient-ils montagne sur montagne, pour escalader le ciel? Ils n'avaient qu'à y voler (NDT).

<sup>210</sup> La mer Méditerranée.



Charybde. Lorsqu'elle a franchi ce détroit, elle devient mer Ionienne; et fait rouler librement ses eaux dans une plus vaste étendue. Se repliant d'abord sur la gauche, elle achève, sous le nom de mer Adriatique, de faire le tour de l'Italie, et reçoit les eaux de l'Éridan<sup>211</sup>.



Le fleuve Éridan

Elle arrose et laisse à gauche l'Illyrie; elle baigne l'Épire et la célèbre Corinthe; elle roule autour des amples rivages du Péloponnèse; et se détournant une seconde fois vers la gauche, de son vaste contour elle embrasse les côtes de la Thessalie, et les campagnes de l'Achaïe. De là, par ce détroit<sup>212</sup>, traversé par le jeune Phrixus, et dans lequel HELLÉ se perdit, elle s'ouvre avec violence un passage dans les terres, et joint l'entrée étroite de la Propontide<sup>213</sup> au Pont-Euxin<sup>214</sup> et au Palus-Méotide<sup>215</sup> qui, placé comme à l'arrière de toutes ces mers, semble être la source de la Méditerranée entière. Lorsque le navigateur ramené vers les détroits, a traversé de nouveau les flots de l'Hellespont, il fend la mer Icarienne et la mer Egée; il admire à sa gauche les belles plaines de l'Asie; il y voit autant de trophées que de lieux, un pays extrêmement peuplé, le mont Taurus menaçant les flots par sa hauteur, les peuples de Cilicie, la Syrie brûlée par les ardeurs du soleil, des terres qui, se courbant en un vaste golfe, paraissent vouloir éviter le voisinage de la mer jusqu'à ce que la côte, continuant de se fermer, vienne se terminer une seconde fois<sup>216</sup> et mourir en quelque sorte à la rencontre du Nil. Tel est le circuit

<sup>211</sup> Ou du Pô.

<sup>212</sup> Déroit des Dardanelles, ou de Gallipoli, autrefois l'Hellespont.

<sup>213</sup> Mer de Marmara.

<sup>214</sup> Mer Noire.

<sup>215</sup> Mer d'Azof.

<sup>216</sup> Pourquoi une *seconde fois*? demande Stœber: parce qu'elle s'y était déjà terminée une fois,

de la mer Méditerranée, telles sont les limites au-delà desquelles il n'est pas permis à ses eaux de s'étendre.

Mille terres sont semées dans cette vaste étendue de mer. La Sardaigne, dans la mer de Libye, a la forme de l'empreinte d'un pied humain la Sicile n'est séparée de l'Italie que par un détroit la Grèce voit avec étonnement vis-à-vis d'elle les montagnes de l'Eubée. La Crète est célèbre pour avoir été le berceau de Jupiter, et l'avoir compté au nombre de ses citoyens. L'île de Chypre est environnée de tous côtés par la mer d'Égypte. Je passe sous silence beaucoup d'îles moins apparentes, élevées cependant au-dessus de la mer, telles que les Cyclades, qui paraissent compassées au niveau, Délos, Rhodes, l'Aulide Ténédos, la Corse voisine de la triste Sardaigne, l'île d'Ivice<sup>217</sup>, qui la première de toutes rompt les flots de l'océan à son entrée dans l'intérieur des terres, et les autres îles Baléares.

Les rochers, les montagnes qui s'élèvent sur cette mer sont sans nombre. Et ce n'est pas d'un seul côté que l'Océan, forçant les rivages qui le retenaient, s'est ouvert de nouvelles issues dans les terres; ses flots ont inondé plusieurs côtes; mais de hautes montagnes les ont arrêtés, et ne leur ont pas permis de couvrir la terre entière. Entre le septentrion et l'orient d'été, un bras de mer long et très étroit, facile à traverser<sup>218</sup>, s'échappe de l'Océan, s'élargit au milieu des terres, et forme, sous le nom de mer Caspienne, une mer égale au Pont-Euxin. Vers le midi, l'Océan a fait deux autres invasions sur le continent: ses flots se sont emparés d'une partie des plaines de la Perse, et cette nouvelle mer s'est arrogé le nom des côtes qu'elle baigne maintenant, et entre lesquelles elle pénètre par une assez large ouverture<sup>219</sup>. Non loin de ce golfe, en Arabie, dans ce pays, dont les habitants efféminés jouissent des délices que leur climat inspire, et respirent des odeurs dont une infinité de plantes parfument l'air, une autre mer mouille tranquillement les rivages où l'on recueille les perles; elle porte le nom du pays qu'elle arrose<sup>220</sup>. L'Arabie sépare ces deux mers.

---

v. 600 (NDT).

<sup>217</sup> *Ibusa* ou *Ibisa*, voisine de Majorque.

<sup>218</sup> Manilius, ainsi que plusieurs géographes anciens, suppose qu'il y avait une communication directe entre la mer Caspienne et la mer Glaciale. On s'était imaginé sans doute que le lit de la Volga ou de quelque autre fleuve n'était qu'un long détroit, ou un canal de communication. On est maintenant assuré qu'un tel canal ne subsiste pas, et même qu'il n'y a aucune autre communication visible entre la mer Caspienne et les autres mers. On conjecture cependant, avec assez de fondement, que cette mer communique par quelque canal souterrain avec le golfe Persique, ou avec la mer Noire (NDT).

<sup>219</sup> Il s'agit ici du golfe Persique.

<sup>220</sup> Cette mer est le golfe d'Arabie, aujourd'hui mer Rouge.

[Le texte de Manilius comporte ici des lacunes et l'Afrique était sans doute décrite.]

La belliqueuse Carthage y tenait autrefois le premier rang, lorsqu'Annibal réduisit en cendre les forteresses que nous avons construites sur les Alpes, immortalisa Trébie, couvrit Cannes de tombeaux, et transporta l'Afrique en Italie. La nature, ayant en horreur les guerres que Carthage devait soutenir contre Rome, en punit l'Afrique, en la rendant le repaire de bêtes féroces, et de monstres de toute espèce, d'horribles serpents, d'animaux infectés de venin, nourris de ce qui cause la mort, vrais forfaits de la terre qui les produit. Cette terre barbare, fertile en tout ce qui peut la dévaster, produit aussi d'énormes éléphants, elle nourrit des lions furieux : c'est un jeu pour elle de donner la naissance à des singes de la difformité la plus hideuse. Pire que si elle n'était que stérile, elle souille par ses productions ses sables secs et arides, et elle est telle jusqu'aux frontières où commence le ressort de l'Égypte.

De là on passe en Asie, terre fertile en productions de toute espèce : l'or roule dans les fleuves ; les mers brillent de l'éclat des perles ; les forêts sont parfumées par la suave odeur des plantes médicinales qu'elles produisent. L'Inde est fort au-dessus de ce que la renommée en publie ; la région des Parthes paraît un monde entier ; le Taurus semble élever sa cime jusqu'au ciel ; il est environné d'une multitude de peuples connus sous différents noms ; ils s'étendent jusqu'au Tanaïs, qui en arrosant les plaines de Scythie, forme la séparation de deux parties du monde<sup>221</sup> jusqu'au Palus-Méotide, aux eaux dangereuses du Pont-Euxin, et à l'Hellespont qui termine la Propontide : c'est là que la nature a fixé les limites de la puissante Asie<sup>222</sup>.

Le reste de la terre appartient à l'Europe : cette partie fut la première qui reçut Jupiter à la sortie des flots qu'il avait traversés à la nage ; ce Dieu y quitta la forme d'un Taureau dont il s'était revêtu : il donna à cette mer le nom de sa chère Europe, et consacra par un titre le monument de son amour. Cette partie du monde est la plus noble et la plus féconde en héros et en villes savantes.

Athènes a remporté la palme de l'éloquence ; Sparte est connue par la valeur de ses guerriers ; Thèbes par les dieux qui y ont pris naissance : un seul roi<sup>223</sup> a

---

<sup>221</sup> Le Don ou Tanaïs sépare dans une partie de son cours l'Europe de l'Asie.

<sup>222</sup> L'Europe est séparée de l'Asie par l'Archipel, le détroit des Dardanelles ou l'Hellespont, la mer de Marmara ou la Propontide, la mer Noire ou Pont-Euxin, la mer d'Azof ou le Palus-Méotide, et partie du fleuve du Don ou Tanaïs. Plus au nord, il n'est pas facile de déterminer les limites de l'Asie et de l'Europe.

<sup>223</sup> Achille.

suffi pour immortaliser la Thessalie ainsi que l'Épire<sup>224</sup>; l'Illyrie qui en est voisine, est renommée par la beauté de ses côtes<sup>225</sup>; la Thrace a compté Mars au nombre de ses concitoyens; la Germanie admire avec étonnement la taille de ses habitants; la Gaule est riche<sup>226</sup>, l'Espagne belliqueuse. L'Italie domine sur tout; Rome, capitale du monde entier, lui a communiqué la souveraineté sur toute la terre, se réservant pour elle-même l'empire du ciel.

Telle est la division de la terre et de la mer: la nature en a distribué le domaine entre les signes célestes; chacun d'eux est chargé de la protection des royaumes, des nations, des villes puissantes qui lui sont attribuées et sur lesquelles il doit exercer principalement son énergie. Tel le corps de l'homme est pareillement distribué entre les signes célestes, de manière que, quoique leur protection générale s'étende sur le corps entier, chaque membre cependant dépend plus particulièrement du signe auquel il est départi: (ainsi, le Bélier domine sur la tête, le Taureau sur le cou; les bras appartiennent aux Gémeaux, la poitrine à l'Écrevisse; les épaules sont de votre district, ô Lion de Némée, et les flancs de celui de la Vierge; les parties inférieures du dos sont soumises à la Balance, celles de la génération au Scorpion: les cuisses sont le domaine du Sagittaire, les genoux, celui du Capricorne; les jambes sont sous la protection du Verseau, les pieds sous celle des Poissons): de même, chaque région de la terre est attribuée à un signe qui la protège plus spécialement.

C'est à ce partage qu'il faut rapporter ces différences de mœurs et de figures que nous remarquons parmi les hommes; chaque nation est distinguée par ses nuances; et des traits de ressemblance, des traces de conformité, caractérisent les naturels d'un même pays. Les Germains sont d'un blond ardent et d'une taille avantageuse. La couleur des Gaulois est à peu près la même, mais cependant moins vive. L'Espagne, plus austère, donne à ses habitants une constitution vigoureuse. Mars, père de la ville de Rome, procure aux Romains un maintien guerrier, et Vénus, joignant son action à celle de Mars, leur donne des traits bien proportionnés. La Grèce, ingénieuse et basanée, dénote assez par la couleur

---

<sup>224</sup> Sans doute c'est de Pyrrhus, fils d'Achille, qu'il s'agit ici.

<sup>225</sup> Le latin porte simplement que l'Illyrie est renommée par ses côtes, ce qui peut s'entendre en trois manières. 1° Que Manilius a pu avoir en vue la fertilité du pays; la Martinière témoigne que l'Illyrie est fort fertile; 2° le poète a peut-être voulu relever la beauté de ces côtes, et en effet le même La Martinière traite la Dalmatie de beau pays, et la Dalmatie faisait partie de l'ancienne Illyrie. Les voyageurs nous représentent les côtes de l'Illyrie comme couvertes en grande partie d'oliviers, de citronniers, de vignes, etc.; 3° ces côtes pouvaient être renommées comme presque inaccessibles: un nombre prodigieux d'îles et de roches qui les bordent dans presque toute leur longueur, en rend l'accès difficile et dangereux (NDT).

<sup>226</sup> César devait son empire au pillage de la Gaule et à l'or gaulois.

de ses habitants, qu'ils excellent dans la gymnastique et dans l'exercice de la lutte. Une chevelure crépue est la marque distinctive du Syrien. Le teint noir des Éthiopiens forme dans l'univers une vraie bigarrure ; ils représentent assez bien des peuples qui seraient toujours enveloppés de ténèbres. Les Indiens sont moins brûlés, un air moins chaud ne les colore qu'à moitié. L'Égypte, plus voisine de notre climat et rafraîchie par les débordements du Nil, donne à ses habitants une couleur encore moins foncée. L'Africain est desséché par l'ardeur du soleil au milieu de ses sables brûlants. La Mauritanie est ainsi appelée en conséquence de la couleur de ceux qui l'habitent, elle doit ce nom à la lividité de leur teint<sup>227</sup>. A ces variétés joignez celle des inflexions de la voix, autant de langues que de peuples, des mœurs assorties à chaque nation, partout des coutumes différentes ; ajoutez les fruits de la terre variés à l'infini, quoique provenant des mêmes semences, les récoltes des dons de Cérès particulières à chaque contrée, d'aussi grandes diversités dans la production des légumes ; Bacchus ne faisant point partout ses présents avec une égale libéralité, et diversifiant les vins dont il enrichit les divers coteaux, les plantes aromatiques ne naissant point dans toutes les campagnes, les différences que l'on remarque entre les animaux domestiques et sauvages d'une même espèce, les éléphants astreints à ne se reproduire que dans deux parties de la terre. Et concluez qu'il y a autant de mondes différents que de parties différentes dans le monde ; cela dépend des signes qui dominent chaque région, et qui versent sur elle leurs puissantes influences<sup>228</sup>.

Le Bélier, qui est placé au milieu de la route du soleil, à égale distance de l'Écrevisse et du Capricorne glacé, nous ramène le printemps, exerce son empire sur le bras de mer dont il avait bravé les flots, lorsqu'après la perte de la jeune Hellé, il déposa son frère sur le rivage opposé, affligé de sentir son fardeau diminué, et son dos déchargé de la moitié du poids qu'il portait. Il est pareillement le signe dominant de la Propontide voisine, de ce détroit, des peuples de la Syrie, des Perses revêtus de robes flottantes et de vestes étroites, du Nil que le soleil au signe de l'Écrevisse fait déborder, et de l'Égypte, qui nage alors sur les eaux de son fleuve.

Le Taureau règne sur les montagnes de la Scythie, sur la puissante Asie, et sur les Arabes efféminés, dont les bois sont la principale richesse. Le Pont-Euxin,

---

<sup>227</sup> Le nom de Mauritanie vient probablement, suivant Manilius, du grec sombre, obscur.

<sup>228</sup> Les astrologues ne sont point d'accord sur l'attribution des différentes parties de la terre à chaque signe. Par exemple, le Bélier préside, suivant Manilius, à la Propontide et à l'Helléspont ; Ptolémée le charge du soin de la Bretagne, de la Gaule, etc., Hipparque de la Thrace, de l'Arménie, etc., les anciens Égyptiens de la Babylonie, de l'Arabie. Il en est de même des autres signes. Qui d'eux tous a raison ?

qui, par la courbure de ses rivages, imite celle d'un arc de Scythie, vous fait partager, ô Apollon, sous le nom des Gémeaux le culte qu'il rend à votre frère<sup>229</sup>. L'habitant des rives du Gange, situé à l'extrémité de la terre, et l'Indien, bruni par l'ardeur du soleil, obéissent au même signe.

L'ardente Écrevisse brûle les Éthiopiens; leur couleur le dénote assez. Pour vous, Lion de Némée consacré à la mère des dieux, vous avez dans votre district la Phrygie, les contrées sauvages de la Cappadoce, les montagnes de l'Arménie, la riche Bithynie, et la Macédoine qui avait autrefois subjugué la terre. La Vierge incorruptible domine sur Rhodes, île également heureuse et sur terre et sur mer: elle a été le séjour du prince<sup>230</sup> qui doit gouverner l'univers. Consacrée au soleil, elle devint bien véritablement la maison de cet astre, lorsqu'elle admit en son enceinte celui qui après César est la vraie lumière du monde. Les villes de l'Ionie, les plaines de la Doride, le peuple ancien de l'Arcadie, et la célèbre Carie sont encore du ressort de la Vierge.

Si vous étiez maître du choix, à quel signe attribueriez-vous l'Italie, sinon à celui qui met partout de la règle et de l'ordre, qui pèse, qui mesure, qui calcule tout, qui distingue ce qui est juste de ce qui ne l'est pas, qui détermine les saisons, qui égale la nuit et le jour? La Balance est le signe propre de l'Italie; c'est sous elle que Rome fut fondée; c'est par elle que maîtresse du monde, elle dispose du sort des peuples, que les tenant comme en sa Balance, elle les élève ou les abaisse à son gré, et qu'elle régit l'univers attentif à recevoir et à exécuter ses lois.

Le signe suivant domine sur les murs démolis de Carthage, sur la Libye, sur les pays limitrophes de l'Égypte, cédés au peuple romain; il étend son domaine jusque sur les eaux d'Italie, sur la Sardaigne et sur les autres îles de la même mer. Il en faut cependant excepter la Sicile qui se voit avec plaisir associée à sa sœur souveraine de l'univers, et qui a été fondée sous le même signe: voisine de l'Italie, dont elle n'est séparée que par un détroit, elle est assujettie aux mêmes lois, et n'est pas dominée par un signe différent.

La Crète, environnée de la mer, obéit au Sagittaire: ainsi le fils de Minos, informe composé de deux corps différents<sup>231</sup>, est sous la protection d'un signe

---

<sup>229</sup> Hercule. Les deux Gémeaux sont ordinairement censés être Castor et Pollux; plusieurs Anciens néanmoins les ont nommés Hercule et Apollon.

<sup>230</sup> L'an 4 avant l'ère chrétienne, Tibère s'était retiré à Rhodes dans un exil volontaire. Il revint à Rome sept ans après, l'an 3 de notre ère vulgaire. Il n'était pas encore désigné pour succéder à Auguste. Mais Lucius César étant mort la même année, et Caius César l'année suivante, Auguste adopta Tibère, qui était en conséquence héritier présomptif de l'empire, lorsque Manilius écrivait. Le poète ne manque pas de saisir l'occasion de flatter son futur souverain. Personne n'ignore qu'il y avait à Rhodes un célèbre colosse représentant le soleil.

<sup>231</sup> Le Minotaure, petit-fils de Minos, était selon la fable, moitié homme et moitié Taureau.

également composé. C'est pour cela que les Crétois sont toujours armés de flèches promptes à partir, et qu'ils ont toujours, ainsi que le Sagittaire, un arc tendu à la main.

Le signe équivoque, en partie terrestre, aquatique en partie, s'approprie les peuples de l'Espagne, ceux de la Gaule opulente, et les vôtres aussi, ô Germanie, contrée digne de ne produire que des bêtes farouches<sup>232</sup>, sujette à des débordements perpétuels, qui font de vous tantôt une mer tantôt un continent. Le Verseau, jeune homme nu et d'une complexion délicate, étend son empire sur le climat tempéré de l'Égypte, sur les murs de Tyr, sur les peuples de Cilicie, et sur les plaines de la Carie, qui en sont voisines. L'Euphrate est le partage des Poissons: ce fut dans les eaux de ce fleuve que Vénus, cachée sous la forme d'un poisson, se plongeait pour se dérober à la poursuite de Typhon. La Parthie, vaste contrée baignée par une grande étendue de mer, est aussi du ressort des Poissons, ainsi que les peuples domptés en différents temps par les Parthes, la Bactriane, l'Ariane, Babylone, Suse, l'île de Panis<sup>233</sup>, mille autres peuples qu'il serait trop long de détailler, le Tigre et les agréables rivages du golfe Persique<sup>234</sup>.

Telle est la division de la terre entre les signes célestes: il faut appliquer à chaque région les lois et les propriétés qui conviennent à son signe dominant: les nations ont, en effet, entre elles les mêmes relations que les signes: comme on remarque entre ceux-ci des amitiés, des inimitiés, des oppositions, des aspects favorables, tels que celui du trigone, et d'autres rapports diversement modifiés par différentes causes; de même, sur terre, des contrées correspondent avec d'autres contrées, des villes avec d'autres villes, des rivages avec d'autres rivages, des royaumes sont en guerre avec d'autres royaumes. Avec ces connaissances, chacun peut savoir où il lui sera plus à propos de s'établir, où il lui serait pernicieux de résider, où il peut espérer des secours, où il doit craindre des dangers: les astres du haut du ciel en prononcent les arrêts.

Apprenez maintenant quels sont les signes qu'on désigne sous le nom grec de signes éclipstiques<sup>235</sup>, parce que, fatigués d'une carrière qu'ils ont longtemps four-

---

<sup>232</sup> Manilius écrivait peu après la défaite de Varus: il n'est point étonnant que cet événement lui ait donné de l'humeur contre les Germains.

<sup>233</sup> L'Arie de Ptolémée, ou l'Ariane de Plin est aujourd'hui le Korassan. L'île de Panis était une île de la mer Rouge, suivant Ptolémée.

<sup>234</sup> Il y a dans le latin, mer rouge; c'est le nom que les Anciens donnaient au golfe Persique.

<sup>235</sup> *Ecliptique* vient du verbe grec qui signifie *manquer, faire faute, s'éclipser*. On a donné ce nom à la ligne ou au cercle que le soleil paraît décrire par son mouvement annuel, et qui sépare la largeur du zodiaque en deux parties égales. Il ne peut y avoir d'éclipse, soit de soleil, soit de lune, que lorsque la lune, ou nouvelle ou pleine, est sous ce cercle, ou du moins lorsqu'elle en est très voisine. Manilius donne ce même nom d'*écliptiques* aux signes où se trouve la lune au

nie, ils semblent quelquefois engourdis et privés de toute énergie. C'est que dans l'immense durée des temps, rien ne reste toujours dans le même état ; tout éclat est bientôt flétri, une suite d'événements analogues ne peut durer longtemps. Tout varie chaque jour, chaque année ; tout change : ces campagnes fertiles cessent de nous prodiguer leurs fruits ; leur sein fatigué refuse enfin de les produire. Ces plaines, au contraire, qui ne rendaient pas même les semences qu'on leur confiait, nous paient maintenant, presque sans culture, des tributs abondants.

La terre, appuyée sur des fondements si solides, s'ébranle quelquefois, elle se dérobe sous nos pas : elle nage en quelque sorte sur elle-même ; l'Océan vomit ses eaux sur elle, et les reprend avec avidité : il ne peut se contenir dans ses bornes. On l'a vu submerger la terre entière, lorsque Deucalion, seul héritier du genre humain, possédait, dans un seul rocher, toute la terre habitable. Pareillement, lorsque Phaéton tenait en main les rênes des coursiers de son père, la terre fut en feu, le ciel craignit de se voir consumé ; les signes embrasés redoutèrent la violence de ces flammes insolites ; la nature appréhenda de se voir ensevelie dans un immense bûcher. Tant sont grands les changements que tous les corps éprouvent avec le temps, et l'ordre primitif se rétablit ensuite. Tels les signes célestes perdent en certains temps, et recouvrent ensuite leur activité.

Il n'en faut pas chercher d'autre cause que les éclipses de lune : cet astre, privé de l'aspect de son frère, est plongé dans les ténèbres de la nuit. La terre intercepte les rayons du soleil ; leur lumière, source unique de celle de la déesse de Délos, ne peut plus pénétrer jusqu'à elle, les signes où elle se trouve alors, languissent avec elle, ils s'affaiblissent, ils n'ont plus la même vigueur : on dirait qu'ils ont perdu leur souveraine, et qu'ils en portent le deuil. Le nom de signes écliptiques, que les Anciens leur ont donné, exprime bien ce qu'ils éprouvent alors. Ils s'affaiblissent toujours deux à deux et les deux signes défaillants ne sont pas voisins ; ils sont au contraire opposés, d'autant plus que la lune n'est éclipsée que quand elle cesse de voir Phébus, roulant dans un signe diamétralement opposé au sien. Le temps de cet abattement n'est pas le même pour tous les signes : quelquefois toute l'année s'en ressent ; le terme de la défaillance est tantôt accéléré, tantôt retardé, il peut s'étendre au-delà d'une révolution du soleil. Lorsque le temps prescrit à la durée du malaise de deux signes, directement opposés, est accompli, et qu'ils sont arrivés au terme de leur deuil, leur affaiblissement passe à deux autres signes voisins

---

temps de ses éclipses, et aux signes diamétralement opposés ; non seulement par une raison analogue à celle que nous venons de donner ; mais plus particulièrement encore, parce que, dans la doctrine de notre poète, ces signes perdent leur activité, les forces leur manquent, leur énergie s'éclipse.



des deux premiers, et qui se lèvent et se couchent immédiatement avant eux<sup>236</sup>. En tout ceci la terre ne contrarie jamais le ciel ; au contraire, elle en suit tous les mouvements, toutes les variations ; elle ne communique plus des forces qu'elle a perdues, elle ne répand plus la même mesure de biens et de maux : le différent état du ciel produit toutes ces altérations.

Mais pourquoi, direz-vous, étudier le ciel avec toutes ces subtilités, si notre esprit se refuse à cette étude, si la crainte d'échouer nous ôte l'espérance du succès, et met obstacle à nos recherches ? Tout ce que la nature recèle dans le vaste dépôt de ses mystères, échappe à nos yeux et passe les bornes de notre intelligence. En vain, dirait-on, pour appuyer la nécessité de cette étude que tout est réglé sur les décrets du destin, si le destin nous est lui-même absolument impénétrable. Mais pourquoi vous obstiner ainsi à vous dégrader vous-même, à repousser des biens dont Dieu consent que vous jouissiez, à fermer les yeux de votre esprit à la lumière que la nature vous présente<sup>237</sup> ?

Nous voyons le ciel : pourquoi par la bienfaisance de ce ciel même ne nous serait-il pas permis de chercher à pénétrer les propriétés du monde, d'examiner en détail les éléments qui composent cette masse immense, de promener notre esprit par toutes les avenues du ciel, auquel il doit son origine, d'étudier ce qui se passe à notre horizon, de descendre au-dessous des parties les plus basses de la terre suspendue au milieu de l'espace, de devenir citoyens de l'univers entier ?

---

<sup>236</sup> Toute cette doctrine, qui n'est pas particulière à Manilius, met les astrologues fort au large. La position des planètes en certains signes, promettait un succès heureux ou malheureux : l'événement dément le pronostic ; mais l'honneur de la science est mis à couvert. Il est arrivé six mois, un an, dix-huit mois auparavant, une éclipse de lune ; deux signes ont perdu leur activité, on dira, s'il est nécessaire, que leur deuil dure encore ou, s'il le faut, leur affaïssement aura déjà passé à deux signes voisins. Ainsi par cette incertitude sur la durée du deuil, par ce passage successif de l'inactivité des signes aux signes précédents, on expliquera tout, bien ou mal, et, s'il est permis d'employer le proverbe, *l'astrologue ne sera jamais pris sans vert* (NDT).

<sup>237</sup> Ce quatrième livre avait commencé par un beau prologue sur la nécessité du destin : l'épilogue qui le termine, et qui roule sur la dignité de l'âme humaine, n'est pas moins magnifique. C'était sans doute le jugement qu'en avait porté Firmicus, puisqu'il n'a pas manqué de saisir et de s'approprier en quelque sorte ces deux morceaux, l'un dans le troisième chapitre de son premier livre, l'autre pour servir de préface au livre huitième. Dans celui-ci, Firmicus s'efforce de s'élever à la hauteur de Manilius, et s'il est moins énergique que son modèle, il est du moins plus moraliste. De la dignité de notre âme, il conclut qu'elle doit se rendre souveraine de toutes les affections, de toutes les passions du corps, les modérer, les dompter ; que le corps corruptible tendant sans cesse à appesantir l'âme immortelle, nous ne pouvons être trop en garde contre les atteintes qu'il peut donner à notre innocence, que nous ne devons ni nous élever dans la prospérité, ni nous laisser abattre par l'adversité, que notre soin principal doit être de conserver notre âme pure et sans tache pour la rendre telle à notre créateur. Je croyais presque lire un sermon d'un Père de l'Eglise en lisant cet endroit de Firmicus, et c'était l'ouvrage d'un païen que j'avais sous les yeux (NDT).

La nature n'a déjà plus d'obscurité pour nous, nous la connaissons tout entière. Le monde est devenu notre conquête, nous en jouissons à ce titre. Partie nous-mêmes de celui qui nous a donné l'être, nous savons ce qu'il est; enfants des astres, nous nous élevons jusqu'à eux. Peut-on douter que la divinité n'habite nos âmes, que ces âmes ne nous viennent du ciel, qu'elles ne doivent y retourner?

Que, comme le monde est composé de tous les éléments, de l'air, du feu, de la terre et de l'eau, et qu'il y a de plus dans ce monde un esprit qui veille à l'exécution de ce qu'il a ordonné; de même, il se trouve en nous un corps formé de terre, un principe de vie résidant dans le sang, et de plus un esprit qui gouverne et dirige l'homme entier? Est-il étonnant que les hommes puissent connaître le monde, puisque le monde est en eux-mêmes, et que chaque homme est une image, une copie raccourcie de la divinité?

Est-il possible de se figurer que notre origine puisse venir d'ailleurs que du ciel? Tous les animaux sont courbés vers la terre, ou plongés dans les eaux, ou suspendus dans l'air; privés de la raison et du son de la parole, ils se livrent au repos, satisfont aux besoins de l'estomac, jouissent des plaisirs des sens. L'homme seul est destiné à examiner tout ce qui est, à parler, à raisonner, à cultiver tous les arts. Produit par la nature pour tout gouverner, il s'est formé en sociétés dans les villes, il a obligé la terre à produire des fruits, il a forcé les animaux à le servir, il s'est ouvert un chemin sur les eaux; seul il porte la tête droite et élevée; supérieur à tout, il dirige vers les astres des regards triomphants, il observe de plus près le ciel, il y interroge la divinité, et non content de l'écorce extérieure, il veut connaître à fond l'univers: étudiant ainsi le ciel, avec lequel il a tant de rapports, il s'étudie lui-même dans les astres.

D'après cela, ne sommes-nous pas en droit d'exiger ici autant de confiance que nous en accordons tous les jours au chant des oiseaux, aux entrailles palpitantes des victimes? Y a-t-il moins de raison à consulter les sacrés pronostics des astres, qu'à ajouter foi aux présages que nous tirons des bêtes mortes ou du cri des oiseaux? Et en effet, pourquoi Dieu permet-il que de la terre on voie le ciel, pourquoi se montre-t-il à nous dans cet extérieur, dans ce qu'il a de corporel, en le faisant rouler sans cesse autour de nous? Pourquoi s'offre-t-il, se jette-t-il en quelque sorte au-devant de nous, si ce n'est pour se bien faire connaître, pour nous apprendre quelle est sa marche, pour fixer notre attention sur ses lois? Le ciel lui-même nous invite à la considération des astres puisqu'il ne nous cache pas son pouvoir et ses droits, sa volonté est que nous nous appliquions à les étudier.

Dira-t-on qu'il n'est pas permis de connaître ce qu'il est permis de voir? Et ne

## *LES ASTROLOGIQUES*

méprisez pas vos forces, parce qu'elles sont circonscrites dans les bornes étroites de votre corps : ce qu'il y a de fort en vous est immense. Ainsi l'or, sous un petit volume, excède le prix d'une grande masse d'airain ; ainsi, le diamant, pierre extrêmement petite, est encore plus précieux que l'or ; ainsi, la prunelle de l'œil, principal organe de la vision, est peu étendue et elle comprend l'image du ciel entier, elle embrasse les plus vastes objets. Telle l'âme de l'homme réside dans un cœur de peu d'étendue, mais franchissant ces étroites limites, elle gouverne tout le corps. Ne mesurez donc pas le volume de la matière qui est en vous, mais pesez vos forces, les forces, dis-je, de votre raison, et non le poids de votre corps ; c'est la raison qui vient à bout de tout. Ne balancez donc point à reconnaître dans l'homme une intelligence divine. Et ne voyez-vous pas que l'homme fait lui-même des dieux ; nous avons déjà enrichi les astres d'une nouvelle divinité : Auguste, gouvernant le ciel, en relève encore davantage la puissance.

# LIVRE CINQUIÈME

Un autre eût ici terminé sa course céleste ; après avoir traité des signes dont le mouvement est contrarié par celui des cinq étoiles errantes, de Phébus porté sur un char à quatre chevaux, et de Diane se promenant sur le sien attelé de deux coursiers, il s'abstiendrait de toute recherche ultérieure ; il descendrait du ciel, et sur sa route il visiterait les orbes inférieurs de Saturne, de Jupiter, de Mars et du Soleil, et après avoir traversé ceux de Vénus et de Mercure, il étudierait les erreurs de la Lune. Le ciel veut que je poursuive ma course : il m'a fait monter sur un char éthéré et prendre mon vol jusqu'à sa cime la plus élevée ; il me défend de le quitter avant que de l'avoir parcouru en entier, avant que d'en avoir visité toutes les constellations.



Le Navire

D'un côté, je me sens appelé par Orion, patrie très étendue du vaste firmament ; par le Navire qui a porté tant de héros et qui vogue encore parmi les astres ; par le fleuve<sup>238</sup> qui serpente au loin dans le ciel ; par le Centaure et par la Baleine écailleuse, qui présente sa gueule menaçante ; par le gardien vigilant du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or<sup>239</sup>, par le grand chien dont l'uni-

<sup>238</sup> L'Eridan.

<sup>239</sup> C'est de l'Hydre qu'il s'agit ici : Manilius lui attribue la garde du jardin des Hespérides ; suivant d'autres mythologues, ce soin fut confié au Dragon, qui entoure et sépare les deux ourses. Hercule tua ce Dragon, et enleva les pommes d'or du jardin. C'est probablement en conséquence de cette fable qu'on a depuis donné le nom d'Hercule à la constellation agenouillée, qui est représentée comme écrasant la tête du Dragon.

vers entier ressent les feux ; par l'Autel des dieux, auquel l'Olympe paie le tribut de son hommage. Je vois de l'autre côté le Dragon qui se replie entre les deux ourses ; le Cocher roulant encore son char, et le Bouvier conduisant la Charrue ; la Couronne d'Ariane, présent vraiment céleste ; Persée armé de son glaive et vainqueur de l'horrible Méduse ; Céphée et son épouse, qui semblent méconnaître leur fille Andromède ; le cheval ailé<sup>240</sup>, tout rayonnant d'étoiles ; le Dauphin disputant de vitesse avec la flèche ; Jupiter sous l'enveloppe d'un oiseau<sup>241</sup> et plusieurs autres astérismes qui roulent dans l'étendue du ciel<sup>242</sup>.



L'Aigle

Tels sont les objets que j'entreprends de chanter : je décrirai leurs propriétés, leurs influences soit à leur lever, soit lorsqu'ils se précipitent dans l'océan ; je déterminerai quel degré des douze signes ramène chacune de ces constellations sur l'horizon. C'est le créateur de l'univers qui leur imprima dans l'origine leur énergie particulière, et qui détermina le temps où cette force devait être déployée.

Le chef du troupeau, vainqueur de l'Hellespont, auquel il procura ce nom, en s'y déchargeant d'une partie de son fardeau, qui y perdit même sa précieuse toison, et qui donna occasion à la princesse de Colchos<sup>243</sup> de porter à Iolcos l'art funeste des empoisonnements et de le répandre de là sur toutes les parties de la terre ; le Bélier, comme s'il naviguait encore, traîne à sa suite la poupe du navire

---

<sup>240</sup> Pégase.

<sup>241</sup> Le Cygne.

<sup>242</sup> Tels sont, entre autres, le Serpente, le Serpent et l'agenouillé, ou Hercule, trois grandes constellations, dont je suis étonné que Manilius n'ait pas ici fait une mention particulière (NDT).

<sup>243</sup> Médée. Iolcos était une ville de Thessalie, où régnait Eson, père de Jason.

Argo, voisine de lui, et à la droite de laquelle il est situé<sup>244</sup>. Cette poupe commence à hisser ses premiers fanaux, lorsque le quatrième degré du Bélier monte sur l'horizon.

Quiconque naîtra sous un tel ascendant, sera capitaine de vaisseau ; fermement attaché au timon, il préférera la mer à la terre ; les vents seront les dépositaires de sa Fortune, il parcourra, s'il est possible, toute l'étendue de l'Océan, désirant rencontrer à l'embouchure de quelque nouveau fleuve une nouvelle armée d'Argonautes, intimider son pilote Typhis, et le forcer de chercher son salut au milieu des plus dangereux écueils. Que le navire ne produise point de tels navigateurs, il n'y aura plus de guerre de Troie ; l'effusion du sang ne sera plus le prix, tant du départ d'une flotte, que de son arrivée au lieu de sa destination ; Xerxès n'embarquera pas toute la Perse, il ne creusera pas de nouvelles mers, il ne construira pas de pont sur les anciennes ; le succès des Athéniens à Salamine n'amènera pas leur ruine entière à Syracuse ; les débris des flottes de Carthage n'encombreront plus les mers : le monde ne paraîtra pas balancer à la journée d'Actium et le sort du ciel ne semblera pas dépendre de l'inconstance des flots. C'est sous la conduite de tels chefs qu'on voit des vaisseaux courir toutes les mers, rapprocher toutes les parties de la terre, et nous procurer à l'aide des vents toutes les commodités que notre globe peut fournir.

A la gauche du Bélier, et avec son dixième degré, Orion se lève : c'est la plus belle des constellations, elle paraît embrasser toute l'étendue de l'Olympe : lorsqu'elle est sur l'horizon, traînant comme à sa suite le ciel entier, la nuit, émule du jour, semble ne pas vouloir déployer ses ailes ténébreuses. Orion procure un génie vif, un corps alerte, un caractère prompt à obliger, un courage infatigable dans les plus fâcheuses circonstances. Un seul homme de cette espèce vaut tout un peuple, il habite tous les quartiers d'une ville, il esç à toutes les portes, il est

---

<sup>244</sup> Nous avons vu ailleurs qu'un signe qui en précède un autre est censé être à sa droite. Mais de plus, selon le savant évêque d'Avranches, la partie boréale du ciel est censée être à droite et la partie australe à gauche. Il paraît en effet que dans toute cette combinaison du lever des constellations avec celui des douze signes, Manilius suit assez fidèlement cette nomenclature. Au reste, cette concomitance du lever des signes avec celui des autres constellations, tant australes que boréales, telle qu'elle nous est donnée par Manilius, n'est point du tout exacte, ainsi que Scaliger l'a remarqué. Par exemple, le poète nous dit que la poupe du vaisseau se lève avec le quatrième degré du Bélier. Quelle monstrueuse astrologie, s'écrie Scaliger : du temps de Manilius, les premières étoiles du navire se levaient avec le onzième degré de l'Écrevisse. Nous ne relèverons pas toutes les autres erreurs de cette espèce, elles ont été assez fidèlement copiées par Firmicus, et Scaliger n'en a laissé tomber aucune. Mais si Manilius est ici mauvais astronome, ses erreurs sont de la plus petite conséquence, et d'ailleurs il nous en dédommage bien par la beauté des descriptions et des épisodes dont ce cinquième livre est tissu (NDT).

ami de tout le monde, ses visites du matin sont générales, tout citoyen reçoit de lui le même salut.

Mais lorsque le quinzième degré du Bélier se montre à l'orient, le Cocher sort du sein des ondes, son char gravit la partie inférieure du ciel, on le voit paraître vers la plage d'où le glacial Borée nous fait sentir le froid piquant de son haleine. Cet astérisme inspire ses propres inclinations, ce goût qu'il avait sur terre pour la conduite d'un char et qu'il conserve encore dans le ciel. On aimera cet exercice, on se plaira à guider le frein écumeux qui retient la bouche de quatre coursiers attelés, à modérer leur trop grande vivacité, à les faire caracoler à propos. Ou, dès que la barrière sera ouverte, et que les chevaux l'auront franchie, on saura hâter leur course; penché au-devant, on semblera vouloir devancer les coursiers, les roues toucheront à peine la superficie de l'arène, on surpassera la vitesse du vent. Ou, parvenu à la tête de ceux qui disputent le prix de la course, on leur coupera le chemin, pour les empêcher de prendre l'avantage; on emploiera mille ruses pour retarder leur marche, et leur fermer en quelque sorte toute la largeur du cirque. Ou, si l'on se trouve au milieu de la troupe, assuré de la qualité du sol, on saura tourner à droite, aussitôt qu'il en sera temps, s'approcher de la borne le plus près qu'il sera possible, tenir jusqu'à la fin les esprits indécis sur celui qui remportera la palme.

On aura aussi le talent de conduire deux chevaux accouplés, de sauter de l'un sur l'autre, de se tenir alternativement debout sur chacun des deux, de voler de l'un à l'autre, et d'accompagner cet exercice de mille tours d'adresse. Ou plusieurs, montés chacun sur un seul cheval, tantôt feront l'exercice de leurs armes et tantôt entrecouperont leur course dans le cirque, en offrant l'image d'un combat simulé. En un mot, on aura tous les talents qui peuvent avoir trait au maniement des chevaux. C'était sous le Cocher sans doute qu'était né Salmonée, qui faisant rouler un char à quatre chevaux sur un pont d'airain, croyait imiter le ciel, et s'imaginait qu'en contrefaisant la foudre, il pouvait se faire passer pour Jupiter descendu sur terre. L'insensé s'aperçut bientôt qu'il n'était pas facile d'imiter le tonnerre, et renversé par une foudre véritable, il éprouva combien son pouvoir était inférieur à celui de Jupiter. Ne doutez pas que cette même constellation n'ait présidé à la naissance de Bellérophon, qui se frayant au ciel une route nouvelle, vola jusqu'aux étoiles. Le ciel était sa carrière; il voyait la terre et l'Océan sous ses pieds: il ne laissa dans sa course aucun vestige de la route qu'il avait tenue. Telles sont les influences du Cocher au moment de son lever.

Lorsque le degré ascendant du Bélier doublera le nombre de dix, les Chevreux commenceront à nous montrer leurs ondoyants mentons, et leurs dos hérissés monteront bientôt après au-dessus de l'horizon vers la partie boréale du



ciel. N'attribuez pas à cette constellation la naissance de ces hommes graves et sévères, austères comme des Caton, qui punissent de mort leur propre fils, comme Manlius, qui aient le courage d'un Horace; la charge serait trop pesante pour un tel astérisme; les Chevreux pétulants ne sont pas capables d'inspirer des sentiments si nobles; ils s'amusent à des objets légers, ils sont l'image des cœurs lascifs, ils sont ardents à toute sorte de jeux, ils aiment à faire parade de leur intrépide agilité. Ils engagent la jeunesse dans des amours illicites; guidé non par la vertu, mais par la passion, on affronte mille dangers; la mort même n'a rien de terrible, pourvu qu'on se satisfasse. Et cette mort, en effet, est le moindre des malheurs; le plus grand est le crime qui y a conduit. Les Chevreux donnent aussi de l'inclination pour la garde des troupeaux; ils président à la naissance de ceux qui, chargés de les conduire aux pâturages, portent toujours au cou un tendre chalumeau, dont ils tirent successivement des sons mélodieux.

Mais lorsqu'à deux fois dix degrés du Bélier il en sera joint sept autres, les Hyades se lèveront. Ceux qui naissent alors sont ennemis du repos; l'inaction ne leur paraît être d'aucune utilité: ils sont donc partisans du peuple, ils aiment le trouble, les tumultes séditieux, les disputes bruyantes sont de leur goût, ils se plaisent à entendre les Gracques haranguer du haut de la tribune, à voir le peuple retiré sur le mont sacré, et Rome presque sans citoyens; ces petites guerres intestines les flattent; ils tiennent en haleine la vigilance des magistrats. D'autres gardent à la campagne des troupeaux d'animaux immondes: c'est sous ces étoiles sans doute qu'était né le fidèle porcher<sup>245</sup> du fils de Laerte. Tels sont les penchants que les Hyades inspirent, lorsqu'elles se lèvent à l'instant de quelque naissance.

Lorsque le Bélier, montrant son dernier degré à la terre, est entièrement levé, totalement sorti du sein des ondes, on commence à voir la Chèvre; elle veille à la garde de ses Chevreux, qu'elle a fait passer devant elle: elle se lève du côté du pôle glacé, à la partie droite du ciel. Nourrice de Jupiter, elle lui tint en quelque sorte lieu de mère, faisant couler son lait dans les veines de ce dieu encore enfant, elle lui donna la force de lancer la foudre. Ceux qui naissent sous elle sont naturellement timides; leur esprit craintif prend l'alarme au moindre bruit, et s'effraie des plus vains fantômes. Ils sont d'ailleurs portés à visiter des terres inconnues: telle la Chèvre gravit sur les rochers, pour y chercher de nouveaux arbustes, et se plaît à avancer toujours, pour paître en des lieux qu'elle n'a pas encore fréquentés.

---

<sup>245</sup> Eumée, chez lequel Ulysse descendit à son arrivée à Ithaque, auquel il se fit reconnaître, et duquel il apprit tout ce qu'il lui importait de savoir, pour rentrer en possession de son royaume.

Lorsque le Taureau, reculant d'un pas précipité, nous montre la sixième partie de l'espace qu'il occupe<sup>246</sup>, il fait lever les Pléiades, sœurs célestes, égales en éclat. Ceux dont elles éclairent alors la naissance, sont des amis de Bacchus et de Vénus. Dans la joie des festins, ils se livrent facilement à la pétulance, ils égaient les convives par le sel mordant de la plaisanterie. Ils ont toujours le plus grand soin de leur parure : curieux d'une propreté recherchée, ils disposent leurs cheveux en boucles flottantes, ou ils les retiennent avec des bandelettes, pour en former un toupet épais et relevé, ou enfin ils changent de tête, en s'adaptant une fausse chevelure. Ils emploient la pierre ponce pour adoucir la peau de leurs membres hérissés ; ce qui tient en eux de l'homme leur est en horreur ; ils désireraient que leur bras ne se chargeassent jamais d'aucun poil. Ils s'habillent en femmes ; s'ils sont chaussés, ce n'est pas pour l'usage, mais pour la parure ; leur démarche est efféminée, et comme entrecoupée. Ils ont honte d'être hommes, et leur aveuglement est tel, qu'avec ces défauts ils ambitionnent de passer pour honnêtes. C'est peu pour eux d'aimer, ils veulent qu'on les tienne pour véritablement amoureux.

Les Gémeaux présentent ensuite au-dessus des eaux de l'océan leurs étoiles, unies par le lien de la fraternité. Le septième degré de ce signe amène le Lièvre : ceux qui naissent sous cette constellation, ont presque reçu de la nature des ailes et le don de voler, tant est grande l'agilité de leurs membres, égale presque à celle des vents. Ils ne sont pas encore partis de la barrière, et ils ont déjà remporté le prix de la course ; par la souplesse de leurs mouvements, ils parent les rudes atteintes du ceste, aussi industrieux à esquiver les coups de l'adversaire qu'à lui en porter d'assurés. Qu'une balle leur échappe, ils sont singulièrement adroits à la reprendre d'un pied léger, qui fait alors l'office de la main ; ils sautent continuellement, en jouant à ce jeu, et leurs mains sont perpétuellement en action, toujours promptes à renvoyer la balle. Un autre jette en l'air tant de balles, qu'en retombant elles le couvrent presque tout entier ; alors, ses mains agiles se trouvent à toutes les parties de son corps, prêtes à recevoir et à renvoyer les balles ; lesquelles instruites en quelque sorte de la route qu'elles doivent tenir, obéissent à l'ordre, et retombent autour du joueur. Ces sortes de gens veillent en dormant<sup>247</sup> ; ils sont industrieux à écarter tout sujet d'inquiétude ; dans un paisible loisir, ils ne s'occupent que de varier leurs amusements.

Passons aux astérismes voisins de l'Écrevisse ; à sa gauche se lèvent les étoiles

---

<sup>246</sup> C'est-à-dire ses cinq premiers degrés.

<sup>247</sup> Suivant Huet, ils tiennent en cela du lièvre, qui, dit-on, dort les yeux ouverts.



Le baudrier d'Orion

du baudrier d'Orion<sup>248</sup>. Ceux qui les ont pour ascendants, vous affectionnent particulièrement, Méléagre, vous qui avez été consumé par les flammes éloignées de vous, vous qui par votre mort rendîtes la pareille à votre mère<sup>249</sup>, vous qui perdîtes peu à peu la vie, avant que de rendre le dernier soupir. Ils ont une égale vénération pour celui qui soulagea Atlas du poids de son fardeau<sup>250</sup>; pour l'héroïne<sup>251</sup> combattant sur les rochers de la Calédonie, surpassant les hommes en courage, portant le premier coup à un monstre, qu'il semblait qu'une fille ne pouvait pas même impunément regarder; pour Actéon enfin, quant à la partie de sa vie passée dans les forêts, et qu'on

peut proposer pour modèle, avant que par un événement tout à fait extraordinaire il devînt la proie de ses chiens. Ils chassent de même aux filets; de vastes montagnes sont environnées d'épouvantails de plumes; on prépare des fosses frauduleusement recouvertes; on dispose des pièges perfides; les bêtes sauvages au milieu de leur course se trouvent arrêtées dans les lacs qui leur sont tendus; le fer ou les chiens terminent la chasse, et l'on emporte la proie. D'autres se plaisent à poursuivre dans la mer toute espèce de poisson, et à étaler sur la grève les animaux qu'ils ont tirés des gouffres de l'Océan: ils portent la guerre sur l'eau et jusque dans les bras de mer les plus orageux; ils coupent par des filets le courant des fleuves; ils suivent avec ardeur leur proie, partout où ils soupçonnent qu'elle s'est retirée. La terre ne suffit plus au luxe de nos tables, nous sommes dégoûtés de ce qu'elle fournit; il faut, pour satisfaire nos goûts, que Nérée nous procure des productions d'un autre élément.

Procyon<sup>252</sup> paraît, lorsque le vingt-septième degré de l'Écrevisse sort de l'onde.

<sup>248</sup> Ou, selon d'autres, les pinces de l'Écrevisse.

<sup>249</sup> Althée, mère de Méléagre, avait occasionné la mort de son fils, en jetant au feu le tison fatal auquel était attachée la vie de ce prince. Elle conçut tant de chagrin de cette mort, qu'elle s'étrangla elle-même.

<sup>250</sup> Hercule, pour soulager Atlas, porta quelque temps le ciel sur ses épaules.

<sup>251</sup> Atalante blessa la première le sanglier qui ravageait la Calédonie.

<sup>252</sup> Procyon, ou l'avant-chien, ou le petit chien. Firmicus le nomme Argion, Scaliger veut qu'on lise Procyon, au lieu d'Argion; Huet croit que ce dernier nom a pu très légitimement être attribué au petit chien. Ulysse, suivant Homère, avait un chien nommé Argus, et le nom d'un des chiens d'Actéon était Argo. Argion est un diminutif d'Argus ou d'Argo; on aura donc pu donner ce nom au petit chien, qui aura peut-être, dit Huet, porté le nom distinctif d'Argo ou

Il ne forme pas à la vérité des chasseurs, mais il fournit les instruments nécessaires à la vénerie : il enseigne à former les jeunes chiens à la quête, à distinguer leur espèce par la race dont ils sortent, leurs qualités par le lieu de leur naissance ; à faire des filets, de forts épieux garnis de leur fer, des javelots souples et nouveaux ; à fabriquer en un mot toutes les armes, tout l'équipage convenable à un chasseur : on en commerce, et ce sera l'objet d'une profession lucrative.



La constellation du Chien ou de Procyon

Lorsque le Lion commence à nous montrer sa terrible gueule, le chien se lève, la Canicule vomit des flammes<sup>253</sup>, l'ardeur de son feu la rend furieuse, et double la chaleur du soleil. Quand elle secoue son flambeau sur la terre, et qu'elle nous darde ses rayons, la terre, prête à être réduite en cendres, paraît être à son dernier moment, Neptune languit au fond de ses eaux, les arbres des forêts sont sans

---

Argus. Selon Théon sur Aratus, le grand chien était appelé le chien d'Orion.

<sup>253</sup> A la lettre, « la Canicule aboie des flammes ». La Canicule, dans la gueule du grand chien, est la plus belle des étoiles fixes : on la nomme aussi Sirius. Quelques écrivains ont confondu la Canicule avec le petit chien. Selon Scaliger, le nom de chien représente la constellation entière du grand chien, et celui de Sirius ou de Canicule est restreint à signifier la belle étoile de sa gueule. Huet, toujours prompt à contredire Scaliger, prouve par une foule d'autorités, que les noms de chien, de Canicule, de Sirius ont été appliqués assez indifféremment et à la belle étoile de la gueule, et à la constellation entière ; en cela Huet a raison. Mais il est certain d'un autre côté qu'on a souvent distingué l'une et l'autre, que Manilius nommément, dans le vers qui nous occupe, autorise cette distinction ; que par le Chien, il désigne la constellation entière, et par la Canicule, l'étoile la plus brillante de cette constellation. Ainsi Scaliger n'a pas tout à fait tort. Bentley ne convient pas que Manilius distingue ici le chien de la Canicule ; et en effet, notre poète, l. I, v. 392, paraît donner à la constellation entière le nom de Canicule. Mais Manilius était poète et non astronome ; il revêt, comme nous l'avons dit ailleurs, des ornements de la poésie, ce qu'il a rassemblé de divers auteurs : il n'est pas étonnant qu'il se contredise quelquefois. D'ailleurs c'est une bien légère erreur, que de donner le même nom à une constellation et à la principale étoile de cette constellation.

sève, les herbes sans vigueur. Tous les animaux cherchent asile en des climats lointains ; le monde aurait besoin d'un autre monde, où il pût se réfugier. La nature, assiégée de feux brûlants, éprouve des maux, dont elle-même est la cause, et vit en quelque sorte sur son bûcher. Tant est grande la chaleur répandue par tout le ciel ! Les feux de tous les astres semblent concentrés dans un seul.

Lorsque cette constellation, sortant des eaux, commence à gravir sur le penchant du globe, celui que l'eau de la mer effleure alors au moment de sa naissance, sera d'un caractère violent et impétueux livré à ses fureurs, il sera la terreur et l'objet de la haine du public ; il précipite sans jugement ses paroles ; il n'a pas encore parlé, et il a déjà manifesté son emportement : le sujet le plus léger le met hors de lui-même, il écume, il hurle au lieu de parler ; il se tord la langue et ne peut achever son discours. Un autre défaut rend celui-ci plus redoutable encore : Bacchus augmente la fureur de cet homme, et sa rage indomptée est poussée aux derniers excès. La nuit des forêts, la raideur des montagnes la vue d'un lion terrible, les défenses d'un sanglier écumant, les armes dont les bêtes sauvages sont pourvues, rien n'est capable de l'intimider : il déploie sa fureur contre le premier ennemi qui se présente. Au reste, ne soyez pas surpris qu'une telle constellation inspire de telles inclinations. Ne voyez-vous pas qu'elle chasse elle-même dans le ciel ? Elle cherche à atteindre dans sa course le Lièvre qui fuit devant elle.

Lorsque le dernier degré du vaste signe du Lion monte sur l'horizon, on voit paraître la coupe, qui semble comme ciselée par l'éclat des étoiles qui la décorent. Celui qui est redevable à cet astérisme de ses mœurs et de ses inclinations, doit aimer les plaines arrosées de ruisseaux, les rivières et les lacs : il se plaira à vous marier, ô Bacchus, avec l'ormeau, à vous donner sur les coteaux des dispositions et un ordre symétriques ; ou se confiant sur vos forces, il vous étendra en treilles, et vous abandonnera à vous-même ; ou du principal cep, il retranchera des provins, qu'il soutiendra avec des échalas, et dans les intervalles des plants,



La couronne d'Ariane

il sèmera des légumes. Et comme les façons de culture varient infiniment suivant les lieux, il étudiera et suivra les usages de chaque contrée. D'ailleurs, il ne ménagera pas le vin qu'il aura recueilli ; il jouira des fruits que la vigne lui a procurés ; il boira avec plaisir son vin sans mélange, il noiera volontiers sa raison dans son verre. Il ne se contentera pas des fruits que la terre lui fournira chaque année ; il prendra à ferme

les impôts sur les denrées ; il fera commerce de marchandises, de celles surtout qui doivent à l'eau leur production et leur accroissement. Tel est le caractère de ceux qui naissent sous la coupe, constellation amie de tout ce qui a rapport à l'humidité.

Érigonê paraît ensuite : lorsque ses cinq premiers degrés auront été soustraits à la mer, on verra au-dessus des eaux le monument éclatant de la Couronne d'Ariane. Elle inspirera du penchant pour des occupations douces et tranquilles : cela doit être ; on voit se lever d'un côté les dons de la Vierge, de l'autre la Vierge elle-même<sup>254</sup>. On cultivera des parterres embellis de fleurs ; on y fera naître la pâle violette, la jacinthe pourprée, le lis, le pavot, émule des brillantes couleurs de Tyr, la rose dont la tendre beauté est si agréablement relevée par un beau rouge incarnat : on ornara les coteaux de bosquets agréables et de gazon toujours vert ; on embellira les prairies des couleurs les plus naturelles : ou bien, assemblant diverses fleurs, on en formera des guirlandes, on imitera sa constellation dominante<sup>255</sup>. De plus, on en distillera les suc, on y mêlera des parfums extraits des bois odoriférants de l'Arabie ; on en composera des pommades, qui pour la douceur de l'odeur ne le céderont point au laurier de Médie<sup>256</sup> et que le mélange de tant de suc exquis rendra bien plus utiles. On recherchera la propreté, la bonne grâce, l'élégance de la parure, tout ce qui fait l'agrément et le plaisir de la vie ; l'âge tendre encore de la Vierge et les fleurs dont est formée la Couronne, semblent commander ces inclinations.

Lorsque l'Épi hérissé<sup>257</sup> se levant au dixième degré de la Vierge, fera voir les barbes qui le défendent, il inspirera le goût de la campagne et de l'agriculture : on confiera son grain aux sillons, pour en recueillir de grosses usures ; on en obtiendra des intérêts, qui par l'abondance de la récolte excéderont de beaucoup le principal ; on préparera des greniers pour recevoir la moisson. C'est en effet là le seul métal que l'homme eût dû chercher dans le sein de la terre : il n'y eût eu sur terre ni famine ni indigence ; chacun ayant abondamment son nécessaire, tous eussent été également riches. Si l'on ne peut s'appliquer aux travaux de la campagne, on exercera des arts, sans lesquels les faveurs de Cérès et le produit des moissons deviendraient inutiles<sup>258</sup> : on mettra le blé sous le caillou qui doit le broyer,

---

<sup>254</sup> Ceci suppose que les étoiles de la Couronne ont primitivement fait partie de la constellation de la Vierge ; ou, plus probablement peut-être, qu'on a confondu le signe de la Vierge avec Ariane.

<sup>255</sup> C'est-à-dire qu'on en fera des couronnes.

<sup>256</sup> Voyez la description de cet arbre dans Virgil, *Georg.*, II, 126 et suiv.

<sup>257</sup> L'épi de la Vierge est une belle étoile de cette constellation.

<sup>258</sup> Nous suivons l'interprétation de Huet : la ponctuation de Bentley semblerait en supposer

on donnera le mouvement à la pierre circulaire sous laquelle il sera placé, on détrempera la farine, on la fera cuire au feu, on préparera la nourriture ordinaire de l'homme, avec la même pâte on fera des compositions infiniment variées. De plus, comme l'épi renferme plusieurs grains, rangés dans un ordre symétrique, et assez semblable à celui que les hommes observent dans leurs constructions, chaque semence ayant sa cellule, son habitation particulière; l'Épi de la Vierge donnera le talent d'orner de sculptures les lambris des temples, et de décorer de compartiments les lieux où le maître du tonnerre est honoré. De telles somptuosités étaient autrefois réservées pour les dieux; elles font aujourd'hui partie de notre luxe: la pompe de nos buffets ne le cède en rien à celle des temples; couverts d'or, nous voulons que nos tables en soient pareillement couvertes.

Voyez maintenant la flèche se lever avec le huitième degré de la Balance: c'est d'elle qu'on tiendra l'art de lancer le javelot avec la main, la flèche avec l'arc, le caillou avec la fronde; d'atteindre un oiseau dans la plus haute élévation de son vol, de percer avec un triple harpon le poisson qui se croit en sûreté. Sous quelle autre constellation placerais-je la naissance de Teucer? A quelle autre partie du ciel, ô Philoctète, serait-il possible d'attribuer la vôtre? Teucer avec son arc et ses flèches écarta les feux qu'Hector lançait contre la nombreuse flotte des Grecs. Philoctète portait dans son carquois le sort de la guerre et la destinée d'Ilion: réduit à l'inaction d'un triste exil, il était un ennemi plus redoutable que tous les Grecs armés contre Troie. Ce fut probablement sous la flèche que naquit ce père qui eut le courage de tirer et l'adresse de tuer un serpent étendu sur le visage de son fils endormi et qui lui suçait le sang et la vie. L'amour paternel est un grand maître; la nature fut plus forte que le danger; elle arracha en même temps au sommeil et à la mort cet enfant, qui renaissant une seconde fois, fut soustrait en dormant aux ciseaux de la Parque.

Mais lorsque l'imprudent Chevreau<sup>259</sup>, errant dans des plaines écartées, paraît chercher à rejoindre ses frères, et qu'il se lève longtemps après le troupeau dont il fait partie, il préside à la naissance de gens d'un esprit souple et inquiet: capables de tout, ils s'immiscent dans toutes les affaires; les leurs propres ne leur suffisent pas, ils se chargent de celles du public; ils sont perpétuellement chez les magis-

---

une autre, qui ne nous paraît guère admissible (NDT).

<sup>259</sup> On ne sait ce que c'est que cette constellation du Chevreau, manifestement distincte de la Chèvre et des Chevreaux du Cocher: Manilius, et son copiste Firmicus, sont les seuls qui en fassent mention. Huet soutient vivement contre Scaliger qu'il s'agit ici des deux Chevreaux de la constellation du Cocher. Le savant prélat avait apparemment oublié que Manilius, v. 102 et suiv. de ce même Livre, fait lever ces Chevreaux avec le vingtième degré du Bélier; et celui-ci se lève avec la Balance.

trats, ils fréquentent tous les tribunaux. Partout où ils seront, il ne manquera jamais d'enchérisseur aux ventes publiques<sup>260</sup> d'adjudicataire à la criée des biens confisqués, de délateur contre les coupables de péculat, ou contre les banqueroutiers frauduleux. Ils sont les agents de toute la ville. Ils sont d'ailleurs ardents pour les plaisirs de l'amour, et Bacchus leur fait oublier les affaires contentieuses; ils s'exercent à la danse, et s'amollissent sur le théâtre.

Lorsque la Lyre se lève, on voit paraître au-dessus ondes la forme de la tortue qui rendit des sons après sa mort sous les doigts du dieu qui en avait hérité<sup>261</sup>. Ce fut par elle qu'Orphée, fils d'Æagrius, sut donner de l'intelligence aux animaux, du sentiment aux rochers, des oreilles aux forêts; il attendrit même Pluton, et mit un terme à la mort. De là naissent l'harmonie de la voix, celle des instruments, l'expression de la flûte qui sous des formes différentes, produit de si douces modulations, en un mot, tout ce qui parle sous les doigts, tout ce qui est mis en mouvement par le souffle. On chantera agréablement dans un repas; on ajoutera par le charme de sa voix de nouvelles grâces à Bacchus; on y emploiera des nuits entières<sup>262</sup>. Quoiqu'occupé d'affaires sérieuses, on répétera quelque chanson, on murmurerà des airs à voix basse; étant seul, on chantera pour soi-même, sans être entendu d'autres oreilles que des siennes propres. C'est la Lyre qui inspire ces inclinations; elle commence à montrer ses bras au lever du vingt-sixième degré de la Balance.

Mais avec le Scorpion, montrant à peine son huitième degré, l'Autel paraît; le groupe de ses étoiles représente le feu qui doit consumer l'encens dont il est chargé. Ce fut au pied de cet Autel que les géants furent autrefois terrassés: Jupiter ne s'arma de son foudre vengeur, qu'après y avoir exercé la fonction de prêtre des dieux<sup>263</sup>. Quels hommes formeront cette constellation, sinon ceux qui sont destinés au culte des autels, et qui admis au troisième degré de ce saint ministère<sup>264</sup>, presque dieux eux-mêmes, chantent d'une voix majestueuse les louanges de la divinité, et peuvent lire dans l'avenir.

---

<sup>260</sup> Littéralement: « Partout où ils seront, la pique ne manquera pas de doigts ». Dans les ventes publiques, on enfonçait une pique en terre, et celui qui voulait enchérir élevait un doigt, ou l'étendait vers cette pique.

<sup>261</sup> Mercure est, dit-on, l'inventeur de la Lyre; il forma la première avec une écaille de tortue, et c'est cette première Lyre que les mythologues ont placée dans le ciel.

<sup>262</sup> Le sens serait, suivant Bentley: « il prolongera les nuits, il les fera trouver plus longues, en ce qu'il empêchera les convives de s'apercevoir du retour de l'aurore et de quitter la table ».

<sup>263</sup> Théon, d'après Eratosthène, témoigne que les dieux se jurèrent sur l'autel une alliance contre les géants: c'était donc devant les dieux, en leur présence, que Jupiter exerçait les fonctions sacerdotales, *ante Deos*.

<sup>264</sup> Les trois degrés étaient celui des *aeditui*, chargés du soin de tout ce qui appartenait au





Le Serpenteaire

Ajoutez quatre degrés<sup>265</sup>, le Centaure fait paraître ses étoiles, et donne des inclinations analogues à sa nature. L'un conduira des mulets ou des chevaux de somme; il mettra sous le joug des quadrupèdes de race mêlée; il sera adroit à gouverner un char; il ajustera les harnais de son cheval, et le conduira au combat. Un autre possédera le secret de guérir les maladies des chevaux: c'est un grand art que de pouvoir se passer de la déclaration du malade, d'appliquer des remèdes aux maladies d'animaux qui ne peuvent les manifester, de pressentir leurs incommodités longtemps avant qu'ils les ressentent eux-mêmes.

Le Sagittaire suit; avec son cinquième degré, on voit lever la brillante étoile Arcturus. La Fortune ne craint pas de confier ses trésors à ceux qui naissent sous cet astre; ils sont destinés à être les dépositaires des finances des rois et du trésor public, à régner sous l'autorité de leurs princes, à être leurs principaux ministres, ou à être chargés des intérêts du peuple, ou à être intendants des grandes maisons, à borner leurs occupations aux soins qu'ils prendront des affaires d'autrui.

---

temple, tels que seraient aujourd'hui nos sacristains; celui des simples prêtres, et celui des hiérophantes ou souverains pontifes, ceux-ci prédisaient l'avenir. Il est clair que Manilius parle ici des hiérophantes, et non des *aeditui*, comme l'a rêvé Dufay.

<sup>265</sup> Au huitième degré du Scorpion, avec lequel l'Autel s'est levé, et vous aurez le douzième degré du même signe.

Lorsque le Sagittaire sera totalement sorti du sein des eaux, au lever du trentième degré de ce signe, le Cygne, décoré de ses brillantes étoiles, déploiera ses ailes éclatantes, et prendra son vol vers le ciel. L'homme qui, abandonnant le sein maternel, voit alors le jour, s'occupera des habitants de l'air, et de toutes les espèces d'oiseaux qui peuplent le ciel ; il en fera commerce. De là découlent mille sortes d'exercices : on fera la guerre dans les airs ; on arrêtera les oiseaux au milieu de leur vol, on les surprendra dans leurs nids, on les engagera dans des filets, soit lorsqu'ils sont perchés sur la branche, soit lorsqu'ils prennent à terre leur nourriture. Et tout cela n'a que notre luxe pour objet ; celui de la table nous fait pénétrer jusqu'aux contrées que nos armes n'ont pu subjuguier ; nous mettons à contribution les extrémités de la Numidie, les bois qui bordent le Phase ; on expose dans nos marchés des denrées apportées du pays d'où des navigateurs hardis enlevèrent autrefois la toison d'or. On aura de plus le talent de former les oiseaux à notre langage, à nos expressions, de leur apprendre à s'entretenir avec nous, de leur enseigner à faire de leur langue un usage que la nature leur a interdit. Le Cygne nous cache un dieu<sup>266</sup> ; cette divinité lui prête une espèce de voix ; il est plus qu'oiseau, il murmure des paroles au-dedans de lui-même. N'oublions pas ceux qui s'occupent à élever l'oiseau de Vénus<sup>267</sup> dans les parties les plus élevées de leur maison, et qui après l'avoir mis en liberté, savent le rappeler par de certains signaux, ou qui portent par toute la ville des cages renfermant des oiseaux, dressés à obéir au commandement : souvent leurs richesses ne consistent qu'en quelques vils passereaux. Tels sont les arts auxquels on est porté par la brillante constellation du Cygne.

Le Serpenteaire, environné des replis de son serpent, paraît avec le signe du Capricorne, il rend ceux qui naissent alors invulnérables aux traits des serpents ; ils les mettent dans leur sein, ils les cachent sous leurs robes traînantes ; ils baisent impunément ces sales et venimeux reptiles.

Mais lorsque le Poisson<sup>268</sup>, sortant de l'océan sa vraie patrie, se lève au-dessus de l'horizon, pour entrer dans un élément étranger, celui qu'anime-



Le Poisson austral

<sup>266</sup> Apollon, selon les uns ; ou plus probablement Jupiter, selon les autres.

<sup>267</sup> Le Pigeon ou la Colombe.

<sup>268</sup> Le Poisson austral, constellation distinguée de celle des Poissons.

ra pour lors un principe de vie, passera son temps sur le bord des fleuves, sur le rivage de la mer : il surprendra le poisson nageant au fond de l'eau ; plongeant lui-même dans la mer, il en retirera les perles cachées sous leur nacre, enlevant avec elles les maisons qui les recèlent.

Il ne reste plus à l'homme de nouveaux périls à braver. On risque de se noyer, pourvu qu'on entrevoie quelque intérêt. Quelquefois avec les perles on retire le corps de celui qui a péri dans cette pêche. Mais c'est qu'ordinairement le profit qu'on en retire est très considérable : les perles sont autant estimées que les plus riches domaines : à peine peut-on passer pour riche, si l'on ne l'est en pierreries ; sur les richesses de la terre, on accumule celles de l'océan. Tel est donc le sort de celui qui naît sous le Poisson ; il exerce ses talents le long des rivages où il emploie à prix d'argent d'autres pêcheurs, profite de leur travail, et fait commerce de toute espèce de marchandise maritime.

Lorsque les étoiles de la Lyre<sup>269</sup> commencent à paraître au ciel, elles président à la naissance de celui qui est préposé pour informer des crimes, pour en ordonner la punition, pour rassembler les preuves de ceux qui ont été commis, pour faire paraître au grand jour ceux qu'on espérait tenir perpétuellement cachés. Il y faut rapporter l'inexorable bourreau, les autres ministres de la Justice, ceux qui aiment la vérité, qui haïssent le mal, qui apaisent les querelles et déracinent du cœur les inimitiés.

Au moment que l'azuré Dauphin quitte l'océan pour paraître entre les astres, et qu'il fait briller ses étoiles qui semblent lui tenir lieu d'écailles<sup>270</sup>, on voit naître des hommes d'une nature amphibie ; la terre et l'eau sont également leur élément. Le Dauphin de ses alertes nageoires fend rapidement les flots, tantôt sillonnant leur surface, tantôt plongeant au fond des eaux, la sinuosité de ses mouvements lui fait reprendre de nouvelles forces ; elle nous représente l'inégalité des flots. Pareillement, celui qui lui est redevable de la vie paraît voler dans l'eau. Celui-ci, agitant lentement ses bras, et leur donnant un mouvement alter-

---

<sup>269</sup> Voici une autre Lyre, inconnue à tous les astronomes anciens et modernes. La Lyre est appelée par les Grecs *lyra* ; par les Latins *fides*. Est-ce que Manilius a vu dans ces deux noms deux constellations différentes ? Firmicus, son copiste, ne fait mention que d'une seule Lyre ; il la fait lever avec le dixième degré du Capricorne, et lui attribue les mêmes influences que Manilius départit à sa seconde Lyre. L'unique Lyre, connue des astronomes, précède le Capricorne, et d'ailleurs elle est d'environ soixante degrés plus boréale que ce signe : il y a donc longtemps qu'elle est levée, lorsque le Capricorne commence à paraître au-dessus de l'horizon.

<sup>270</sup> Scaliger fait ici une vive sortie contre notre poète, sur ce qu'il donne des écailles au Dauphin. Mais Manilius n'était pas naturaliste : il s'est véritablement trompé ici, et il n'est pas le seul des anciens poètes qui ait donné dans cette erreur. Ovide, *Métam.*, III, 665, représentant les Tyrrhéniens changés par Bacchus en Dauphins, couvre leur peau d'écailles. Voyez Huet.

natif, tantôt frappe de ses mains l'eau avec bruit, tantôt les écarte et les plonge sous l'eau ; il les emploie comme des avirons cachés qui le dirigent : tantôt il est debout dans l'eau, il nage et paraît marcher : on dirait qu'il est sur un gué, et que la mer est pour lui une plaine unie ; tantôt couché tranquillement sur le dos, ou sur le côté, il ne pèse point sur l'eau, il n'enfonce point, c'est un lit sur lequel il repose : on le prendrait pour une nacelle qui n'a pas besoin de rameurs. Celui-là se plaît à chercher la mer dans la mer même, à plonger au fond de l'eau, à visiter Nérée et les nymphes de la mer dans leurs grottes profondes : il en rapporte les dépouilles de la mer, les richesses que les naufrages y ont déposées ; il fouille avec avidité jusqu'au fond de ses gouffres. C'est de part et d'autre la même inclination, mais appliquée différemment ; quoique partagée entre deux effets, on voit qu'elle part d'une seule et même cause. A ces arts on en peut ajouter d'autres qui leur sont analogues : tels sont ceux de ces voltigeurs, qui placés sur une balançoire s'élèvent et retombent alternativement, et font en retombant monter ceux contre lesquels ils se balancent<sup>271</sup>. Tels sont aussi ceux de ces gladiateurs qui traversent des flammes ou des cerceaux enflammés, retombent à terre aussi doucement qu'ils retomberaient dans l'eau, et qui par la flexibilité de leurs mouvements imitant l'agilité du Dauphin, volent sans ailes et se jouent dans les airs. S'ils ne s'appliquent pas à ces exercices, ils y auront du moins la plus grande aptitude ; la nature leur aura donné toute la force nécessaire, une grande souplesse dans les membres, une extrême légèreté à la course.

Céphée sortant des eaux, en même temps que les étoiles de l'humide Verseau, n'inspirera point de goût pour les jeux ; il donnera un front grave, un visage où se peindra l'austérité du caractère. On se nourrira de soins et d'inquiétudes, on n'envisagera que les exemples du vieux temps, on fera sans cesse l'éloge des maximes de l'ancien Caton, on prendra l'air sourcilieux d'un tuteur, ou la morgue d'un oncle sévère. Ce même astérisme forme aussi des gouverneurs pour la tendre jeunesse<sup>272</sup> : établis maîtres pour diriger l'enfance de ceux qui sont véritablement les leurs, éblouis de cette autorité précaire, ils semblent se persuader qu'ils sont véritablement ce qu'ils ne font que représenter. Il produit aussi ces écrivains éloquents, l'appui du cothurne tragique, dont le style, quoique sur le papier seulement, ne respire que le carnage. Ils se plairont au récit des forfaits, des révolutions les plus étranges, à tracer les funèbres images d'un affreux tombeau, à représenter un père rassasié des membres de son fils, le soleil reculant

---

<sup>271</sup> Ces sortes de balançoires étaient faites comme les *roues de Fortune*, mais sans sièges : deux personnes seules s'y soutenaient en des points diamétralement opposés.

<sup>272</sup> On donnait cet emploi à des affranchis, souvent même à des esclaves.

d'effroi, le jour changé en nuit. Ils mettront volontiers sur la scène deux frères s'égorgeant sous les murs de Thèbes; un père qui est en même temps le frère de ses fils; les enfants, le frère et le père de Médée, ici une robe empoisonnée, là des flammes qu'elle envoie pour présents nuptiaux, sa fuite à travers les airs, son char enlevé par des Dragons; et Céphée lui-même pourra figurer aussi dans leurs tragédies. Ils traceront enfin dans leurs vers mille autres images aussi terribles. Si un style plus modéré flatte quelqu'un de ces écrivains, il cherchera à plaire au spectateur par les grâces de la comédie: il introduira sur le théâtre une jeunesse entraînée par la fougue de l'âge, des jeunes filles enlevées par leurs amants, des vieillards trompés, des valets hardis à tout entreprendre. C'est par là que Ménandre s'est fait une réputation immortelle; profitant de la beauté de sa langue, il fut le précepteur de ses concitoyens; en traçant dans ses écrits la vie de l'homme telle qu'elle était, il montra ce qu'elle devait être<sup>273</sup>. Mais si les forces de ces élèves de Céphée ne leur permettent pas d'exécuter de pareils ouvrages, ils auront au moins le talent de seconder les poètes dramatiques, soit par leurs voix, soit par des gestes muets; leur visage représentera toutes les passions; ils se les approprieront par l'expression: un seul d'eux suffira pour rendre tous les rôles, il fera trouver en lui seul une troupe de comédiens. Il jouera tantôt le rôle des plus célèbres héros, tantôt celui d'un simple bourgeois. Il prendra l'air et le ton convenable à tous les états; par son geste il rendra tout ce que dit le chœur; il vous fera voir Troie en cendres et Priam expirant à vos yeux.

Je passe à la constellation de l'Aigle; elle vole à la gauche du jeune échanson<sup>274</sup>

<sup>273</sup> Tel doit être le but de la bonne comédie. Je n'assurerai cependant pas que j'ai rendu complètement le sens de Manilius. Suivant Scaliger, qui prend *vitæ* pour un génitif, Ménandre a enseigné quelle était la véritable vie de l'homme ou de la vie humaine, et cette vie de la vie est l'amour, dit-il. Huet et Bentley pensent que le sens de Manilius est que Ménandre a montré à son siècle quelles étaient les mœurs de son siècle, qu'il les a représentées fidèlement. Ce sens nous paraît plus admissible que le premier; il est renfermé dans celui que nous avons cru devoir adopter (NDT).

<sup>274</sup> Ganymède; c'était avant le règne de l'empereur Adrien le nom de la constellation qu'on a nommée depuis Antinoüs. Elle est représentée sur nos cartes célestes sous la figure d'un jeune homme que l'Aigle tient dans ses serres; ce qui conviendrait mieux à Ganymède qu'à Antinous. D'autres entendent ceci du Verseau. Mais quoique l'Aigle se lève, suivant Manilius, avec le Verseau, ces deux constellations sont trop distantes l'une de l'autre, pour que l'on puisse dire que l'Aigle couve le Verseau de ses ailes. D'ailleurs l'Aigle en tout sens est à la droite du Verseau, elle le précède, elle est plus boréale que lui. D'un autre côté cependant Manilius faisant dans son premier livre l'énumération des constellations, n'y renferme pas le Ganymède, dit aujourd'hui Antinoüs. Concluons avec quelques interprètes qu'il s'agit ici de Ganymède, il est vrai, mais que ce Ganymède de Manilius n'est autre que le Verseau; et que quant aux difficultés qu'on pourrait proposer, il faut toujours se souvenir que, comme nous l'avons dit plusieurs fois, Manilius était meilleur poète qu'astronome. Sa plus grande erreur est ici de faire lever le douzième

qu'elle enleva elle-même à la terre, elle couve sa proie de ses ailes éployées. Cet oiseau rapporte les foudres lancées par Jupiter, et combat ainsi pour le ciel : son lever détermine celui du douzième degré du Verseau. Celui qui naît au même instant que lui, se livrera au vol, au brigandage, n'épargnant pas même la vie de ceux qu'il veut dépouiller. Après avoir exercé sa fureur contre les hommes, il l'étendra sur les bêtes sauvages. Pour lui, point de différence entre la guerre et la paix, entre l'ennemi et le citoyen ; il n'a d'autre loi que sa volonté ; il déploie son caractère violent partout où le porte son caprice ; il se fait un mérite de disputer toute possession. Mais son feu l'engage-t-il par hasard dans le bon parti, son emportement deviendra courage, il se distinguera dans l'art militaire, il sera capable d'acquérir à sa patrie l'honneur des plus éclatants triomphes. Et comme l'Aigle ne combat pas elle-même, mais qu'elle fournit des armes, en rapportant à Jupiter les feux et les foudres qu'il a dardés ; celui qui naît sous elle sera ministre d'un roi ou d'un général d'armée, et par son mâle courage, il lui rendra les services les plus importants.

Mais lorsqu'après le lever de deux fois dix degrés du Verseau, Cassiopée se montrera à la droite de ce signe, elle fera naître des orfèvres, qui auront le talent de donner à l'or toutes les formes possibles, d'ajouter par leur travail un nouveau prix à ce précieux métal, de relever son éclat par les brillantes couleurs des pierres. De là ces présents augustes qui décorent nos temples sacrés, ces lambris dont la splendeur égale celle de l'astre du jour, cet éclat des pierres précieuses, ces feux éblouissants des diamants ; de là ces monuments encore subsistants de l'ancien triomphe de Pompée, et ces trophées ornés du portrait de Mithridate. De là ces parures recherchées pour relever la beauté : on a eu recours à l'or pour s'embellir ; on a orné sa tête, son cou, ses mains de pierreries, des boucles d'or ont étincelé sur des pieds d'une blancheur éblouissante. A quel art une dame de distinction<sup>275</sup> peut-elle appliquer ceux qui lui doivent l'être, si ce n'est à celui dont elle peut faire un aussi grand usage pour sa parure ? Mais pour fournir la matière nécessaire à cette profession, Cassiopée inspire encore de chercher l'or dans les entrailles de la terre, d'arracher du sein de la nature les richesses qu'elle veut nous dérober, de bouleverser notre globe pour en ravir ces dépouilles, de tâcher de découvrir des trésors dans des monceaux de sable, et de les produire, comme malgré eux, au grand jour. On comptera avec avidité tous les grains du sable qui recèle l'or, on le lavera dans plusieurs eaux, et de la réunion de plusieurs grains d'or on formera

---

degré du Verseau avec l'Aigle ; et de son temps l'Aigle se levait quatre ou cinq heures au moins avant le douzième degré du Verseau. Il faut bien lui passer cette erreur : pourquoi ne lui passerions-nous pas les autres ? (NDT).

<sup>275</sup> On conçoit que cette dame de distinction n'est autre que Cassiopée.

des masses précieuses. On rassemblera même les richesses de la mer, dont l'écume peut contenir de l'or, et dans le dessein de se procurer quelques parcelles de cet éclatant métal, on portera ses regards avides jusque dans les gouffres les plus profonds. On mettra aussi l'argent au creuset, après l'avoir extrait de la mine, et l'avoir purifié dans quelque ruisseau d'eau saillante. Ou enfin l'on fera commerce de l'un et l'autre métal préparé par ces deux sortes d'ouvriers<sup>276</sup>, et l'on échangeera l'un contre l'autre pour un usage réciproque. Telles seront les inclinations de ceux à la naissance desquels Cassiopée préside.

Elle est suivie d'Andromède, qui toute rayonnante d'or, paraît à la droite du ciel, lorsque douze degrés des Poissons se sont élevés sur l'horizon. La faute de ses coupables auteurs l'exposa autrefois à un cruel supplice, lorsque la mer débordée inondait tous les rivages, et que la terre craignit de faire un naufrage universel<sup>277</sup>. On proposa pour prix du salut public d'abandonner Andromède à la fureur des flots; ses membres délicats devaient être la pâture d'un monstre hideux. Tel était l'hyménée auquel on la destinait.



La constellation d'Andromède

<sup>276</sup> L'ouvrier en or et l'ouvrier en argent.

<sup>277</sup> La faute des auteurs d'Andromède, ou plutôt celle de sa mère Cassiopée, avait été de préférer la beauté d'Andromède à celle des Néréides. Aratus insinue, et Cicéron dans ses *Aratées* dit clairement que c'était sa propre beauté qu'elle avait prétendu plus accomplie que celle de ces déesses. Les Néréides, outrées d'un juste dépit, en portèrent des plaintes amères à Neptune, et ce dieu punit l'orgueil de Cassiopée par des débordements qui firent les plus grands ravages dans les terres voisines de la mer. De plus, un monstre marin d'une taille énorme était apporté par les flots et désolait toute la campagne: hommes, femmes, enfants, bestiaux, tous les êtres vivants qu'il rencontrait, étaient une faible proie pour sa voracité. On consulta l'oracle: il fut répondu que ces fléaux ne pouvaient cesser que lorsqu'on aurait abandonné Andromède à la fureur du monstre. Tel est le prélude de l'histoire, ou plutôt de la fable dont Manilius va nous raconter la suite. On fait ordinairement Céphée roi d'Éthiopie; la scène aurait été sur la mer Rouge. Manilius n'était apparemment pas de cet avis; il donne, vers 552, à Andromède une blancheur éblouissante, qui cadrerait mal avec la noirceur des Éthiopiens. De plus, il fait mention, v. 583, des Syrtes qui étaient bien certainement situées sur la côte septentrionale de l'Afrique. Il s'agit donc ici de la mer Méditerranée.

Victime désignée pour mettre fin par son seul supplice au malheur de tout un peuple, on la pare pour ce sacrifice, on la revêt d'habillements qui avaient eu une destination bien différente. Sans aucune pompe funèbre, on traîne cette jeune princesse, encore vivante, au lieu de sa sépulture. Dès qu'on est arrivé sur le rivage de cette mer terrible, on étend ses tendres bras sur un dur rocher ; ses pieds y sont liés, on la charge de chaînes ; elle est comme attachée à la croix sur laquelle elle doit expirer. Dans cet appareil de supplice, on a soin cependant que rien ne puisse offenser la décence, alarmer la pudeur et sa situation ajoute à sa beauté. Sa tête est mollement penchée sur un sein d'une blancheur éblouissante ; abandon-



Persée

née de tous, elle est seule gardienne d'elle-même. Ses habits ont coulé de dessus ses épaules ; ses bras sont découverts, ses cheveux épars flottent autour de sa tête.

Les alcyons volant autour de vous, infortunée princesse, témoignèrent leur douleur ; dans leurs tristes concerts, ils déplorèrent votre destinée, et joignant leurs ailes, ils vous mirent à l'abri des ardeurs du soleil. La mer à votre aspect retint ses flots, et n'osa les porter jusqu'à leurs limites ordinaires. La Néréide éleva sa tête au-dessus des ondes, et sensible à votre malheur, elle arrosa la mer de ses larmes. Le zéphyr rafraîchissant de sa douce haleine vos membres étendus, fit retentir d'un triste sifflement les rochers d'alentour. Mais enfin, cet heureux jour ramène sur ce rivage Persée, vainqueur de l'horrible Méduse.

Il voit la princesse enchaînée sur le rocher ; il est glacé d'horreur, lui que n'avait pas épouventé le hideux aspect de la Gorgone ; la dépouille qu'il en a remportée échappe presque de ses mains : vainqueur de Méduse, il est vaincu par l'état d'Andromède. Il est jaloux du roc sur lequel elle est attachée, il envie le bonheur des chaînes qui la retiennent. Instruit par elle des causes de son malheur, il se propose, pour acquérir le titre de son époux, de combattre la mer même, prêt à tout entreprendre, dût-il avoir en tête une seconde Gorgone. Il fend l'air avec rapidité, il rassure Céphée et Cassiopée, en s'engageant à sauver la princesse ; Andromède lui est promise, il retourne au rivage. Déjà la mer avait commencé à s'enfler ; ses flots, cédant à l'impétuosité du monstre qui les pousse, fuient en mugissant de-



vant lui : sa tête s'élève au-dessus des ondes qu'il divise, il revomit les eaux qu'il a absorbées, les flots battent avec bruit contre ses dents, une mer orageuse paraît rouler dans son énorme gueule ; sa croupe se redouble en une infinité de replis immenses, et couvre presque la mer entière. Les Syrtes<sup>278</sup> retentissent du bruit qu'il fait en s'avancant ; les rochers, les montagnes frémissent à son approche.

Princesse infortunée, quelle fut alors votre situation, malgré le puissant défenseur, armé pour vous secourir ? Quelle pâleur fut la vôtre ! Quelle défaillance ! Quelle glace dans tous vos sens, lorsque du rocher où vous étiez retenue, vous vîtes la mort s'avancer vers vous, votre supplice apporté sur l'aile des flots ! Faible proie, hélas, pour un monstre si énorme ! Persée abaisse son vol ; planant dans l'air, il s'élance tout à coup contre le monstre, et plonge dans son sang cette épée terrible, teinte encore de celui de Méduse. Le monstre se défend contre le jeune héros, dresse sa tête au-dessus des flots, et s'appuyant sur les replis immenses de sa queue, il bondit et s'élève de toute sa hauteur. Inutiles efforts ! A chaque fois qu'il s'élance, Persée prend son vol plus haut, et semble se jouer dans les airs. Le monstre ne cède cependant point, il exerce sa rage contre l'air ; on entend le craquement de ses dents, consumées en des morsures inutiles ; l'eau sort à gros bouillons de ses naseaux, il inonde Persée d'un fleuve ensanglanté, et fait rejaillir la mer jusqu'au ciel.

A la vue de ce combat, dont elle est l'objet, Andromède oublie son propre péril, et n'envisage en soupirant que celui de son généreux défenseur ; son esprit agité est moins libre que son corps. Enfin percé de coups, le monstre se plonge dans la mer, il ne peut plus rejeter l'eau qu'il respire, il revient à la surface de l'eau, et couvre de son énorme cadavre une vaste étendue de mer, trop redoutable encore pour être vu sans effroi par une jeune princesse. Persée se lave dans le cristal liquide d'une eau pure, et plus grand qu'avant le combat, il vole à la cime du rocher, et dégage la princesse de ses liens il s'était assuré sa main par la défaite du monstre ; l'hyménée suivit, le succès du combat tint lieu de dot<sup>279</sup>.

---

<sup>278</sup> Les Syrtos, dont parle ici Manilius, ne peuvent être qu'une des deux Syrtes situées sur la côte septentrionale. C'étaient deux golfes de la mer Méditerranée, que des bancs de sable rendaient fort dangereux. Ils étaient entre la Byzacène, la Tripolitaine et la Cyrénaïque. On les nomme aussi les Seiches de Barbarie, ils sont entre le royaume de Barca et celui de Tripoli. On les distingue en grande et petite Syrte. La grande était entre la Cyrénaïque et la Tripolitaine, elle porte maintenant le nom de golfe de Sidra. La petite séparait la Tripolitaine de la Byzacène ; son nom moderne est golfe de Gabes du nom d'une ville de Tunisie, dont elle arrose les murs.

<sup>279</sup> Littéralement : « Andromède devait se marier, dotée par son époux ». Suivant l'usage ordinaire, Andromède aurait dû porter en mariage une dot à Persée ; ici c'est au contraire Persée qui la dote, en la défendant du monstre, et lui conservant la vie, sans laquelle tout autre dot lui devenait inutile.

Persée obtint pour Andromède les honneurs du ciel, elle fut mise au nombre des constellations; digne issue d'un combat glorieux, où un monstre, non moins redoutable que Méduse, périt et soulagea la mer de son poids odieux.

Quiconque naît au moment où Andromède sort du sein des eaux, sera sans pitié; il sera ministre de la Justice pour la punition des criminels; la garde de la prison publique lui sera confiée, il verra avec dédain les mères des malheureux prisonniers prosternées contre terre à ses pieds, les pères passant les nuits entières à sa porte, demandant la grâce d'embrasser leurs enfants pour la dernière fois, et de recevoir leur dernier soupir en les tenant serrés entre leurs bras. On voit encore paraître ici ce bourreau qui fait trafic de la mort qu'il donne, des bûchers qu'il allume, des haches qu'il teint de sang; les supplices sont ses revenus: il serait capable d'envisager sans frémir la vertueuse Andromède garrottée sur la cime de son rocher. Quelquefois chargé de la garde des captifs, associé en partie à leurs chaînes<sup>280</sup>, il veille sur les innocentes victimes de l'iniquité, pour qu'elles ne puissent échapper au supplice.



Pégase

Lorsque les Poissons étant à l'orient, leur vingt et unième degré déterminera l'horizon, et se montrera à la terre, le cheval céleste<sup>281</sup> se lèvera et prendra son vol vers le ciel. Ceux qui naîtront alors seront d'une agilité extrême; leurs membres alertes seront susceptibles de toute espèce d'exercice. Celui-ci fera tourner et caracoler un cheval en mille manières; fièrement monté sur son coursier, dans un jour de bataille, général et soldat tout ensemble, il se jettera dans la mêlée.

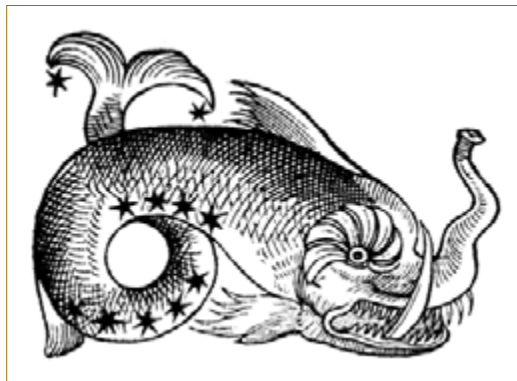
---

<sup>280</sup> Scaliger remarque que le criminel et celui auquel on en confiait la garde étaient liés souvent d'une même chaîne. Cela se pratiquait surtout à l'égard des soldats.

<sup>281</sup> Pégase.

Celui-là franchira la carrière avec une vitesse qui ne sera pas croyable ; sa course en impose au spectateur, l'espace semble disparaître sous ses pas. En un instant il vous rapporte des nouvelles mêmes de l'extrémité de la terre ; il fait deux fois le voyage, s'il est nécessaire. Il aura aussi le talent de guérir les maladies des quadrupèdes, en employant le suc des herbes les plus communes : il connaîtra la vertu des plantes médicinales, soit de celles dont on se sert dans les maladies des chevaux, soit même de celles qui sont réservées pour l'usage de l'homme.

A la droite du ciel, et conjointement avec le dernier degré des Poissons, se lève l'astérisme agenouillé ; les Grecs le nomment Engonasi<sup>282</sup> : son attitude est certaine ; quelle en est la cause, on l'ignore. Celui qui naît au même instant sera fugitif, fourbe, toujours au guet pour tendre des pièges, brigand redoutable dans l'intérieur des villes. Si le cœur lui dicte de se vouer à quelque profession, il préférera celles qu'on ne peut exercer sans danger ; les périls lui paraîtront un prix digne de ses talents. Hardi à poser ses pieds où rien ne semble pouvoir les soutenir, il appuiera fermement ses pas le long d'une corde horizontalement tendue : il paraîtra les perdre au contraire, et gravir inutilement vers le ciel, lorsque suspendu à une corde verticale, il tiendra les yeux sur le spectateur, arrêtés sur lui.



Cetus ou la Baleine

La Baleine se levant à gauche avec le dernier degré des Poissons, suit Andromède dans le ciel, après l'avoir poursuivie sur le bord de la mer. Elle engage à

---

<sup>282</sup> *Engonasi* littéralement signifie à genoux : cette constellation est plus connue sous le nom d'Hercule, qu'on lui a donné depuis. On ne laisse pas cependant de le représenter toujours sur nos cartes célestes fléchissant un genou, et appuyant son autre pied sur la tête du Dragon. Mais on couvre sa tête et ses épaules de la dépouille d'un lion ; on lui met à la main droite une massue, à la gauche un rameau et le chien Cerbère : les anciens astronomes, qui ne lui donnaient pas le nom d'Hercule, ne lui reconnaissaient probablement pas ces attributs.

faire une guerre sanglante aux Poissons, à tout animal portant écailles, à embarrasser le fond des eaux par des filets, à enchaîner en quelque sorte les flots furieux. On arrête, on enferme dans des prisons maillées les veaux marins qui s'y croient en sûreté comme en pleine mer ; on surprend les thons, déçus par la largeur des mailles des filets. Ce n'est pas assez de les avoir pris ; on les laisse s'agiter en s'efforçant de rompre les nœuds qui les retiennent, on attend que la proie devienne plus abondante ; on les tue alors et les eaux de la mer rougissent de leur sang. Lorsque toute la grève est couverte du produit de la pêche, on procède à une nouvelle boucherie : on coupe le poisson en morceaux, et ces membres divisés sont réservés pour des usages différents.

Telle partie est meilleure desséchée ; telle autre conservée avec tous ses sucs. De celles-ci on extrait une saumure précieuse, c'est la partie la plus pure du sang ; relevée avec le sel, elle fournit un assaisonnement délicat. Celles-là paraissent trop faciles à se corrompre, ce sont les intestins, on les rassemble, ils se communiquent par leur mélange une fermentation réciproque, et forment un autre assaisonnement d'un usage plus général. Ou lorsqu'on voit sur l'eau une nuée de poissons, dont la couleur azurée se distingue à peine de celle de la mer<sup>283</sup> et que leur multitude même rend immobiles, on les environne d'une vaste senne et l'on en remplit des caques et des tonneaux ; ces poissons renfermés se communiquent mutuellement leurs sucs, et de leur chair corrompue on obtient une nouvelle espèce de saumure.

Une autre profession de ceux qui naissent sous la Baleine, est de travailler aux grandes salines, de procurer à l'eau de la mer une chaleur suffisante et de la dépouiller de son venin. Pour cela, ils préparent une aire assez vaste, et l'entourent d'un rebord élevé : ils y font entrer l'eau de la mer par une ouverture qu'ils referment, pour empêcher l'eau de s'échapper. L'aire reste exposée à la chaleur de l'été : l'humidité, dissipée par l'ardeur du soleil, dépose une matière brillante et desséchée, que l'on recueille, une production blanche de la mer, que l'on réserve pour le service de la table, une écume solide dont ils remplissent de vastes greniers. C'était un vrai poison, son amertume ne permettait pas de faire usage de l'eau qu'il corrompait ; ils en ont fait un sel vivifiant et salutaire.

La Grande Ourse, la tête penchée vers la terre, termine sa révolution autour du pôle, et recommence à parcourir une carrière qu'elle ne cesse jamais de fournir, ne se couchant point, mais décrivant sans cesse la même orbite sur l'horizon ;

---

<sup>283</sup> La pêche dont parle maintenant Manilius, est celle du maquereau. Les Turcs, les Grecs, les Italiens retiraient de ce poisson une saumure qui était autrefois très recherchée. C'est celle dont parle Horace, *Serm.*, II. ; *Sat.*, VIII, 46 (NDT).

et les premiers feux de la Petite Ourse commencent pareillement à se relever lorsque, respectivement, le vaste Lion et le violent Scorpion, sortant du séjour des ténèbres, se relèvent au-dessus de l'horizon<sup>284</sup>. Celui qui naît alors sera respecté des bêtes féroces ; il empêchera qu'elles ne nuisent au commerce pacifique des nations. Il aura le talent d'apprivoiser les lions farouches, de caresser les loups, d'arrêter les panthères, et de jouer avec elles ; il n'évitera pas la rencontre des ourses, elles ont trop de rapport avec sa constellation. Il montera sur le dos de l'éléphant, il le conduira à sa volonté, lui fera faire des exercices qui lui sont étrangers, et ne paraissent convenir qu'à l'homme ; cette masse énorme obéira honteusement à un léger aiguillon. Il domptera la fureur du tigre, et le rendra doux et paisible il se fera aimer de tous les autres animaux féroces, qui dévastent les forêts. Les chiens dont l'odorat est si subtil...

*[Il manque ici plusieurs vers. Manilius y parlait sans doute des influences du Dragon. Il distinguait ensuite les étoiles en six classes, relativement à leur éclat ou à leur grandeur apparente. Il faisait l'énumération des étoiles du premier et du second ordre. Il ajoute : ]*

Le troisième ordre renferme les Pléiades, unies entre elles par les liens d'une commune origine : leur éclat est tempéré d'une tendre rougeur convenable à leur sexe. On remarque cette même couleur dans vos étoiles, ô Cynosure<sup>285</sup>, dans les quatre qui étincellent sur le Dauphin, dans les trois du Triangle ; l'Aigle et les Dragons<sup>286</sup> dans leurs replis glissants, offrent de pareilles étoiles. Celles du quatrième et du cinquième ordre se font facilement reconnaître par tout le ciel ; l'éclat seul distingue ces deux ordres. Enfin, le plus grand nombre des étoiles forme la dernière classe : celles-ci, dispersées dans la plus haute région du ciel, ne brillent ni toutes les nuits, ni en tout temps. Mais lorsque la déesse de Délos<sup>287</sup> a

---

<sup>284</sup> En termes simples et didactiques : au lever du Lion, la Grande Ourse est au plus bas de sa révolution et commence à remonter ; et pareillement au lever du Scorpion, la Petite Ourse, parvenue au méridien sous le pôle, commence également à se relever. Du temps de Manilius, et à plus forte raison au siècle d'Eudoxe, la Petite Ourse n'était pas si voisine du pôle qu'elle l'est actuellement.

<sup>285</sup> La Petite Ourse.

<sup>286</sup> Le Dragon et le Serpent, suivant Bentley. Je pense qu'on y peut joindre l'Hydre, qui comprend aussi plusieurs étoiles de troisième grandeur. L'Hydre et le Dragon sur nos globes célestes sont représentés comme des serpents. Au reste Manilius n'a pas prétendu sans doute faire ici une énumération exacte des étoiles de troisième grandeur : il s'en trouve dans presque toutes les constellations.

<sup>287</sup> La lune.

plongé son char au-dessous de notre hémisphère, quand les étoiles errantes nous refusent leur lumière, quand le brillant Orion ne nous montre plus ses étoiles éclatantes, et lorsque le soleil, après avoir parcouru tous les signes, renouvelle l'année, ces étoiles percent les ténèbres, et leur feu devient visible dans l'obscurité de la nuit. Alors, vous voyez la céleste voûte semée de flambeaux sans nombre, le ciel renvoie de toutes parts l'éclat des étoiles, leur nombre n'est pas moindre que celui des fleurs, que celui des grains de sable rassemblés sur le rivage inégal de l'océan comptez, si vous le pouvez, le nombre des flots qui se succèdent sur la surface de la mer, celui des feuilles qui tombent par milliers dans les forêts ; vous n'approcherez pas du nombre des feux qui circulent dans le ciel. Comme dans le dénombrement des habitants d'une capitale, on met les sénateurs au premier rang, l'ordre équestre au second, le citoyen après le chevalier, enfin après le citoyen le vil peuple, la populace sans nom, pareillement il existe dans le monde une espèce de république établie par la nature, qui du ciel a fait une grande ville. Là, des étoiles représentent les chefs ; d'autres approchent fort près de ces premières tous les honneurs, tous les droits sont réservés pour ces astres principaux. Le peuple vient ensuite ; il est très nombreux, il roule en haut de la voûte céleste : si la nature eût accordé à ces petites étoiles des forces proportionnées à leur nombre, la région éthérée ne pourrait supporter ses propres feux et les flammes du ciel embrasé consumeraient tout l'univers.

## Table des matières

LIVRE PREMIER .....	4
LIVRE SECOND .....	38
LIVRE TROISIÈME .....	76
LIVRE QUATRIÈME .....	101
Le signe du Bélier .....	106
Le signe du Taureau .....	107
Le signe des Gémeaux .....	108
Le signe de l'Écrevisse .....	109
Le signe du Lion .....	110
Le signe de la Vierge .....	111
Le signe de la Balance .....	113
Le signe du Scorpion .....	114
Le signe du Sagittaire .....	115
Le signe du Capricorne .....	116
Le signe du Verseau .....	117
Le signe des Poissons .....	118
LIVRE CINQUIÈME .....	140



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2008

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Pégase, D.R.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PhC